

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Le monde Lavalite

Farmer, Philip José

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SCIENCE-FICTION

Philip José Farmer

LE MONDE LAVALITE



Philip José Farmer

Le monde Lavalite

Saga des Hommes Dieux-5

*Traduit de l'américain
par Jean-Pierre Pugi*



PRESSES POCKET

Titre original :
THE LAVALITE WORLD

© 1977, Philip-José Farmer.

ISBN : 2-266-03637-8

I

Un Protée de vif-argent, tel était Kickaha.

Rares étaient ceux qui parvenaient à s'adapter aussi vite que lui à un nouveau milieu. Mais sur la Terre, de même que sur toutes les autres planètes des univers de poche, la configuration des collines, montagnes, vallées, plaines, fleuves, lacs et mers, changeait rarement. On pouvait tenir pour acquise la stabilité de leur forme et de leur situation géographique.

Il se produisait naturellement de petites modifications locales. Inondations, secousses sismiques, avalanches, raz de marée, refaçonnaient la Terre. Mais les effets en étaient négligeables par rapport à la durée de vie d'un individu ou d'une nation.

Une montagne pouvait se déplacer sans que les centaines de milliers de générations vivant à sa base s'en rendissent compte. Seul Dieu, ou un géologue, aurait pu comparer sa marche à la course effrénée d'une souris apeurée en quête d'un trou où se réfugier.

Mais pas en ce lieu.

Même Kickaha, cet homme sûr de lui, imperturbable, qui pouvait réagir au changement aussi rapidement qu'un miroir reflète une image, était nerveux. Il faisait cependant tout son possible pour que les autres ne pussent s'en apercevoir. À leurs yeux, il était calme de façon insensée, tout simplement parce qu'ils perdaient la raison.

II

Ils s'étaient couchés pour la « nuit » et Kickaha avait pris le premier tour de garde. Urthona, Orc, Anania et McKay s'étaient installés le plus confortablement possible sur l'herbe dure de couleur rouille et s'étaient rapidement endormis. Ils avaient dressé leur campement dans une vallée peu profonde, ceinte de basses collines. Dans cette dépression, l'herbe était l'unique forme de végétation, mais sur la crête des collines se découpaient les silhouettes de nombreux arbres. Ils avaient environ trois mètres de hauteur et, bien qu'il n'y eût pratiquement pas de vent, ils ne cessaient de se balancer d'avant en arrière.

Lorsqu'il avait commencé son tour de garde, il n'en avait vu que quelques-uns au sommet des collines. Au fur et à mesure que le temps s'était écoulé, d'autres avaient fait leur apparition et s'étaient rangés à côté des premiers pour former une ligne compacte. Il était impossible de savoir combien d'arbres se trouvaient sur les versants opposés des collines. Kickaha n'était sûr que d'une chose : ils attendaient l'« aube ». Ensuite, si les humains ne montaient pas à leur rencontre, ils descendraient les chercher.

Seules quelques formes noires dérivait lentement dans le ciel d'un rouge sombre uniforme : des nuages. L'énorme masse rougeâtre qui paraissait six fois plus grosse que la lune de la Terre avait disparu. Elle réapparaîtrait, bien que Kickaha ne pût savoir dans combien de temps.

Il s'assît et massa ses jambes. Elles étaient toujours douloureuses, suite à l'« accident » qui lui était survenu douze « jours » plus tôt. Cependant, dans sa poitrine, la souffrance avait presque cessé. Il guérissait lentement mais il n'était toujours pas aussi agile et fort que l'auraient exigé les circonstances.

Cependant, la gravité inférieure à celle de la Terre l'aidait beaucoup.

Il resta allongé durant une minute. Il savait qu'ils n'avaient à redouter aucune attaque. Tout ennemi, qu'il fût animal ou humain,

devrait tout d'abord traverser les rangs des arbres tueurs. Seuls les éléphants et les plus grosses espèces d'élans auraient pu y parvenir. Il aurait aimé qu'un troupeau de ces animaux fit son apparition, ils se nourrissaient de végétaux. Cependant, en raison de la distance à laquelle se trouvaient les plantes carnivores, Kickaha ne pouvait déterminer avec précision à quelle espèce elles appartenaient. Certaines possédaient des moyens de défense si redoutables que même les plus gros animaux préféraient les éviter.

Comment diable les arbres avaient-ils pu déceler leur présence ? Ils possédaient un sens olfactif développé, mais Kickaha doutait que le vent eût été suffisamment fort pour porter l'odeur des humains au-delà des collines. Quant à l'acuité visuelle de ces plantes, elle était très limitée. Elles pouvaient discerner des formes à travers les yeux d'insecte aux multiples facettes qui entouraient la partie supérieure de leurs troncs. Mais, à pareille distance et sous une aussi faible lumière, elles auraient tout aussi bien pu être aveugles.

Un ou plusieurs de leurs éclaireurs avaient dû gravir une des collines et sentir une ou deux molécules d'odeur humaine. Après tout, cela n'avait rien de bien surprenant. Lui et les autres pouaient. Ils avaient bu le peu d'eau qu'ils avaient réussi à trouver et s'ils n'en découvraient pas à nouveau rapidement, ils devraient boire leur propre urine, qui pourrait être recyclée deux fois avant de devenir un poison.

De plus, s'ils ne trouvaient pas rapidement un animal à abattre, ils seraient trop affaiblis par la faim pour pouvoir poursuivre leur route.

Des doigts de la main gauche, il caressa le barillet du lance-rayon. L'énergie encore contenue dans la batterie ne permettrait que quelques décharges à pleine puissance, ensuite l'arme serait inutile. Jusqu'alors, Anania et lui s'étaient abstenus d'employer ne serait-ce qu'une infime partie de la charge. C'était l'unique chose qui leur permettait de garder sous contrôle les trois autres membres du groupe. C'était également leur unique moyen de défense digne de ce nom contre les grands prédateurs. Mais lorsque « l'aube » se lèverait, Kickaha partirait malgré tout à la chasse. Ils devaient manger et ils pourraient boire le sang pour apaiser leur soif.

Mais ils devraient tout d'abord franchir les rangs de l'année végétale. Il risquait de vider complètement la batterie du lance-rayon et il était également possible que la charge fût insuffisante. Il pouvait y avoir un millier d'arbres sur l'autre versant des collines.

Les nuages s'accumulaient dans le ciel. Peut-être pleuvrait-il enfin ? Si la pluie tombait avec autant de violence que l'avait affirmé Urthona, l'eau risquait d'emplir cette vallée en forme de cuvette et ils auraient alors le choix entre mourir noyés ou effectuer une charge désespérée contre les arbres.

Il resta quelques minutes allongé sur le dos. À présent, il pouvait entendre de légers craquements et gémissements, ainsi que des murmures occasionnels. La terre se déplaçait sous lui. La chaleur montait le long de son dos et de ses jambes, presque à la même température qu'un corps humain. L'énergie se dissipait sous les brins d'herbe drue et l'enchevêtrement épais de racines. La terre glissait lentement. Kickaha ignorait dans quelle direction ou pour prendre quelle forme.

Il pouvait attendre. Une de ses qualités était une patience presque animale. Il était un léopard, un loup. Il restait absolument immobile et étudiait la situation. Lorsqu'il lui fallait passer à l'action, il explosait. Malheureusement, il était handicapé par sa jambe blessée et sa faiblesse. S'il avait auparavant été de la dynamite, il n'était plus à présent que de la poudre noire.

Il s'assit et regarda autour de lui. La faible clarté rougeâtre se consumait lentement. Les arbres formaient un mur mouvant sur les crêtes des collines. Les autres membres du groupe étaient couchés sur le flanc, ou sur le dos. McKay ronflait. Anania marmonnait quelques paroles dans sa langue natale : un dialecte plus vieux que la Terre elle-même. Les yeux d'Urthona étaient ouverts et il fixait Kickaha. Espérait-il le prendre par surprise et pouvoir ainsi s'emparer du lance-rayon ?

Non. Il dormait, bouche et yeux grands ouverts. Kickaha, qui s'était levé et s'était approché de lui, pouvait entendre des sons inarticulés s'élever entre ses lèvres sèches. Ses yeux étaient vitreux.

Kickaha fit courir sa langue sur ses lèvres rêches et avala sa salive. Il porta à ses yeux la montre-bracelet qu'il avait empruntée à Anania. Il pressa le bouton poussoir des minutes, sur le côté, et quatre chiffres incandescents apparurent brièvement sur l'écran. C'étaient des symboles numériques, en caractères de l'écriture des Seigneurs. Selon le système numéral terrien : 15 12. Cela ne signifiait rien, en ce lieu où il n'y avait pas de soleil et où le ciel diffusait de la lumière ainsi qu'une certaine chaleur. De toute façon, cette planète n'avait de rotation régulière sur aucun plan et son ciel ne possédait pas d'étoiles. La grande masse rougeâtre qui s'était lentement déplacée au-dessus de leurs têtes, et qui était devenue de plus en plus grosse chaque jour, n'était pas une lune véritable. C'était un satellite temporaire, et il tombait.

Il n'y avait aucune ombre, hormis sous un angle particulier. Le nord, le sud, l'est, l'ouest, n'existaient pas. La montre d'Anania pouvait également servir de boussole, mais cette fonction était inutile. L'énorme masse sur laquelle il se tenait ne possédait pas un noyau d'acier au nickel, aucun champ électromagnétique, aucun pôle nord ou sud. À vrai dire, ce n'était même pas une planète.

Et à présent, le sol se soulevait. Kickaha ne pouvait percevoir le mouvement qui était bien trop lent, mais les collines étaient incontestablement moins hautes qu'auparavant.

La montre avait une utilité. Elle indiquait l'écoulement du temps. Elle lui apprendrait quand son tour de garde d'une heure et demie serait terminée.

Lorsque le moment d'éveiller Anania fut venu, il se leva et se dirigea vers elle. Mais, avant même qu'il fût à ses côtés, Anania s'assit. Elle savait que son tour était venu. Elle avait donné à son esprit l'ordre de l'éveiller au moment voulu et un sens bien développé, une sorte d'horloge biologique, avait déclenché la sonnerie mentale.

Anania était belle, mais elle commençait à paraître émaciée. Ses pommettes saillaient et ses joues se creusaient. Ses larges yeux sombres étaient entourés de cernes de fatigue et ses lèvres étaient gercées. Quant à sa peau, autrefois si douce, elle était sale et son grain semblait grossier. Bien qu'elle eût énormément transpiré durant les douze journées qu'ils avaient vécues en ce lieu, des traces de fumée maculaient toujours son cou.

— Tu n'as pas un aspect tellement engageant, toi non plus, rétorqua-t-elle avec un sourire.

Habituellement, Anania possédait une magnifique voix de contralto, mais à présent elle parlait sur un ton rauque.

Elle se leva. Anania était élancée, mais elle avait de larges épaules et une poitrine généreuse. Elle n'avait que cinq centimètres de moins que Kickaha, qui mesurait un mètre quatre-vingt-cinq. Elle était aussi forte que n'importe quel homme de son poids, qu'elle aurait pu facilement distancer sur cinquante mètres. Et pourquoi pas, après tout ? Elle avait disposé de dix mille ans pour développer ses qualités athlétiques.

Elle sortit un peigne de la poche revolver de son jean déchiré et démêla ses longs cheveux, aussi noirs que ceux des Indiens Crow.

— Voilà. Est-ce que ça va mieux ? demanda-t-elle sans cesser de sourire.

Ses dents étaient sans défaut et d'une blancheur parfaite. À peine trente ans plus tôt, elle s'en était fait implanter de nouvelles, pour la centième fois.

— Tu n'es pas mal, pour une vieille femme qui meurt de faim et de soif, dit-il. En fait, si j'en étais encore capable...

Il cessa de sourire et désigna le sommet des collines d'un geste de la main.

— Nous avons de la visite.

Sous cette lumière, il était difficile de se rendre compte si elle avait pâli. Elle lui répondit d'une voix assurée :

— Si ce sont des arbres fruitiers, nous aurons de quoi manger.

Il estima préférable de ne pas rétorquer que c'étaient eux oui risquaient d'être dévorés. Il lui tendit le lance-rayon. L'arme ressemblait à un revolver à six coups. Mais les cartouches étaient des batteries, et une seule était encore chargée. Le barillet comprenait un mécanisme que l'on pouvait régler pour lancer une décharge capable de traverser un arbre de part en part, infliger une légère brûlure, ou encore étourdir simplement son adversaire.

Kickaha revint à l'endroit où il avait laissé son arc et son carquois. Il était un excellent archer, mais seules deux flèches avaient atteint du gibier jusqu'alors. Les animaux restaient sur leurs gardes, et il lui avait été impossible, hormis à deux occasions, d'approcher suffisamment pour pouvoir tirer. Son tableau de chasse ne comprenait que deux petites gazelles, pas suffisamment grosses pour emplir les ventres de cinq adultes pendant douze jours. Anania avait tué un lièvre d'un jet de sa hache légère, mais un babouin à longues jambes avait jailli de derrière une colline, avait ramassé le gibier et s'était enfui en emportant leur repas.

Kickaha prit l'arc et le carquois et ils s'éloignèrent d'une centaine de mètres des dormeurs. Arrivé là, il s'allongea et s'endormit. Il avait planté son couteau droit dans le sol, pour pouvoir le saisir immédiatement en cas d'attaque. Anania avait son lance-rayon, une hache de jet et un couteau.

Pour l'instant, ils ne s'inquiétaient pas des arbres. Ils voulaient simplement maintenir une certaine distance entre eux et le reste du groupe. Lorsque le tour de garde d'Anania serait terminé, elle éveillerait McKay. Puis elle reviendrait s'allonger à côté de Kickaha. Elle et son compagnon ne redoutaient pas outre mesure qu'un des hommes tentât de les assaillir pendant leur sommeil. Anania leur avait dit que sa montre-bracelet était pourvue d'un dispositif qui donnait l'alarme si une masse suffisamment importante pour pouvoir se révéler dangereuse s'approchait d'elle. Elle avait menti, bien que la possession d'un tel dispositif fût des plus plausibles de la part d'un Seigneur. Ils devaient se demander si elle ne bluffait pas, mais ils n'oseraient jamais courir le risque de s'en assurer. Elle leur avait dit qu'elle abattrait immédiatement quiconque essaierait de les attaquer et ils savaient qu'elle n'hésiterait pas un seul instant à le faire.

III

Il s'éveilla couvert de sueur, en raison de la chaleur, et la clarté brillante du « jour » lui blessa les yeux. Le ciel s'était embrasé de rouge. Les nuages avaient disparu et avaient emporté leur précieuse humidité. Mais ils ne se trouvaient plus dans une vallée. Les collines s'étaient affaissées, aplaties en une plaine, et c'était leur petit groupe qui se trouvait à présent au sommet d'une éminence.

Il fut surpris. La transformation des lieux s'était opérée avec une rapidité bien plus grande qu'il ne s'y était attendu. Cependant, Urthona avait déclaré que le remodelage s'accélérait occasionnellement et qu'ici rien n'était constant ou prévisible. Aussi n'aurait-il pas dû être surpris.

Les arbres les encerclaient toujours. Il y en avait plusieurs milliers et, à présent, certains éclaireurs avançaient vers la colline nouvellement née. Ils avaient à peu près trois mètres de haut. Leurs troncs avaient la forme de barriques et étaient couverts d'écorce lisse et verdâtre. De grands yeux ronds entouraient le tronc à proximité de la cime. D'un côté s'ouvrait un trou : la bouche. À l'intérieur, ils pouvaient voir un matériau doux et flexible, ainsi que deux arêtes dures où prenaient racine des dents semblables à celles des requins. Selon Urthona, ces plantes étaient à demi protéiques et leur processus de digestion était comparable à celui des animaux. Leur système digestif se terminait par un anus, situé dans leur bouche.

Urthona était bien placé pour le savoir, étant donné que c'était lui qui avait créé ces êtres.

— Ils ne sont sujets à aucune maladie, aussi rien ne s'oppose à ce que les matières fécales soient expulsées par la bouche, avait-il déclaré.

— Ils doivent avoir mauvaise haleine, avait rétorqué Kickaha. Mais personne n'a l'intention de les embrasser, pas vrai ?

Anania, McKay et lui avaient ri. Urthona et Red Orc avaient paru écœurés. Leur sens de l'humour s'était atrophié, ou peut-être ne l'avaient-ils jamais possédé. Au-dessus des cimes des arbres se

dressaient de nombreuses tiges élancées de soixante centimètres de hauteur, couvertes de larges feuilles vertes en forme de cœur. Six courtes branches sortaient du tronc. Chacune avait près d'un mètre de long : une paire de chaque côté, sur trois rangées. Elles possédaient de petites tiges qui servaient de support à de grandes feuilles rondes. À chaque ramification se trouvait un tentacule d'environ trois mètres cinquante de longueur, aussi souple que celui d'un poulpe. Une paire d'appendices identiques jaillissait également de la base du tronc.

Ces derniers permettaient aux arbres de conserver leur équilibre, lorsqu'ils se déplaçaient sur leurs deux jambes courtes, sans articulation, terminées par deux pieds noueux et sans orteils. Lorsque l'arbre passait de l'état déambulatoire au stade sédentaire, les tentacules inférieurs s'enfonçaient dans le sol et donnaient naissance à des racines qui absorbaient les éléments nutritifs de la terre. Ces racines se rompaient aisément et les tentacules se dégageaient du sol lorsque l'arbre décidait de reprendre sa route.

Kickaha avait demandé à Urthona pourquoi il avait créé des monstres à tel point contre nature et gauches dans ses biolabs, et le Seigneur avait répondu :

— Cela m'a procuré un certain plaisir.

À présent, Urthona devait le regretter. Il avait réveillé les autres membres du petit groupe, et tous fixaient les créatures inquiétantes... et épouvantables. Kickaha se rendit auprès de lui.

— Comment ces arbres communiquent-ils entre eux ?

— Grâce aux phéromones. Diverses substances qu'ils dégagent. Il en existe environ une trentaine, et un arbre qui les sent perçoit divers signaux. Ils ne pensent pas, leurs cerveaux ont à peu près la même taille que ceux des dinosaures. Ils réagissent au niveau instinctif ou machinal. Mais ils possèdent un instinct grégaire extrêmement développé.

— Est-ce que certains de ces phéromones stimulent la peur ?

— Oui, mais il faut pour cela effrayer l'un d'eux et rien, dans notre situation ne pourrait nous permettre d'y parvenir.

— Il est vraiment dommage que vous n'ayez pas emporté avec vous une fiole de phéromones de peur.

— Habituellement, je ne l'oublie jamais.

L'éclaireur le plus proche s'était immobilisé à cent mètres. Kickaha regarda Anania qui se tenait à l'écart de leur groupe, à deux cents mètres. Elle tenait le lance-rayon prêt à tirer, en cas d'ennuis provoqués par les trois hommes, ou par l'arbre.

Kickaha s'avança vers l'éclaireur et s'arrêta à trois mètres de lui. La créature agita ses tentacules verdâtres. D'autres arbres venaient le rejoindre, sans se hâter. Kickaha estima qu'avec de telles jambes, ils pouvaient progresser à une vitesse d'environ deux kilomètres à

l'heure. Mais il ignorait quelles étaient leurs limites. Urthona ne parvenait pas à se souvenir de leur rapidité maximale.

Alors même qu'il descendait vers l'arbre, Kickaha sentit le sol enfler sous ses pieds. Il pouvait constater avec quelle rapidité le volume de la colline augmentait. L'air devint plus chaud et des espaces apparurent entre les brins d'herbe. La terre était noire et grasse. Si le sol avait pu rester ainsi durant trois jours, sans aucune autre modification, l'herbe aurait crû suffisamment pour emplir les vides.

Les milliers d'arbres continuaient de se mouvoir, mais plus lentement encore. Ils se penchaient en avant sur leurs jambes rigides et tendaient leurs tentacules pour se soutenir.

Kickaha examina la plus proche et vit une douzaine de sphères rouges pendre à ses branches.

— Est-ce que leurs fruits sont comestibles ? cria-t-il à l'attention à Urthona.

— Pour les oiseaux, oui. Je ne m'en souviens plus. Mais je ne vois pas pour quelle raison je les aurais rendus dangereux pour les humains.

— Maintenant que je vous connais, je vous estime capable d'avoir fait cela simplement par goût de la plaisanterie.

Kickaha fit signe à Angus McKay de venir le rejoindre. Le noir se dirigea vers lui avec prudence, sans doute plus à cause de l'arbre que de Kickaha.

S'il mesurait trois centimètres de moins que Kickaha, McKay pesait quinze kilos de plus. Cependant, seule une infime partie de ce poids supplémentaire était constituée par de la graisse. Il était vêtu d'un jean noir, de chaussettes et de boots de même couleur. Il avait depuis longtemps ôté sa chemise et le blouson de cuir de sa tenue de motocycliste dont il gardait toujours le casque. Kickaha avait insisté pour qu'il le conserve, afin de pouvoir y recueillir de l'eau de pluie.

McKay était un assassin de profession, un pur produit de Détroit qui s'était rendu à Los Angeles pour y devenir un des tueurs à gages d'Urthona. Il n'avait jamais su exactement quelles étaient les activités d'Urthona, qu'il connaissait sous le nom de Mr Callister. Mais il avait toujours été grassement payé et, aussi longtemps que Callister ne faisait pas concurrence à d'autres gangsters, tout était pour le mieux. De plus, son patron semblait être un as dans l'art d'éviter les ennuis avec la police.

Un après-midi, qui à présent lui semblait incroyablement lointain, il s'était mis à boire dans un bistrot de Watts et avait fait la connaissance d'une jolie femme trop bavarde. Il l'avait ramenée dans son appartement d'Hollywood et ils s'étaient couchés presque aussitôt. C'était la sonnerie du téléphone qui l'avait réveillé. Mr Callister était

au bout du fil. Au ton excité de sa voix, il devait avoir de graves ennuis. État d'urgence, bien qu'il n'eût pas révélé de quelle sorte d'urgence. McKay devait venir le rejoindre immédiatement, avec son 45 automatique.

Cela l'avait dégrisé. Mr Callister devait avoir de sérieux problèmes pour lui dire cela par téléphone alors que la lime pouvait être branchée sur une table d'écoute. Et la série d'ennuis avait commencé. La femme avait disparu et, avec elle, son portefeuille (cinq cents dollars et ses cartes de crédit) ainsi que les clés de sa voiture.

Dès le premier coup d'œil sur le parking situé derrière l'immeuble, il avait constaté que la voiture avait aussi disparu. Si Callister n'avait pas eu besoin de lui si rapidement, il en aurait ri. Il s'était fait avoir ! Par une voleuse idiote en plus, étant donné qu'il la retrouverait. Il récupérerait son portefeuille ainsi que son contenu, s'ils se trouvaient toujours dans les parages. Et sa voiture également. Il laisserait la vie sauve à cette femme, mais il lui donnerait une bonne leçon. Il était un professionnel et les professionnels ne tuaient que pour l'argent, ou en cas de légitime défense.

Il avait mis son blouson et son casque et s'était enfoncé dans la nuit sur sa moto, à toute allure, prêt à semer les flics s'il, se faisait repérer. Callister l'attendait. Les autres gardes du corps étaient absents. Il n'avait pas demandé à son patron où ils se trouvaient : Callister avait horreur qu'on lui pose des questions ; mais il lui donna des explications malgré tout. Les autres hommes de main avaient eu un accident de voiture en poursuivant un homme et une femme. Ils vivaient toujours mais leurs blessures étaient trop graves pour qu'ils puissent être encore d'une quelconque utilité.

Callister lui avait alors décrit le couple qu'il recherchait, mais sans préciser pourquoi il voulait le capturer. Callister avait attendu un moment en mordillant ses lèvres. C'était un bel homme corpulent, aux cheveux blonds bouclés et aux yeux d'un vert étrange et lumineux, dont le visage rappelait quelque peu celui d'un acteur : Paul Newman. Brusquement, il s'était approché d'un placard et avait tiré de sa poche une petite boîte de la taille d'un morceau de sucre. Puis il avait posé l'objet sur la serrure et la porte s'était ouverte.

Callister avait alors sorti un étrange appareil du placard. McKay n'avait encore jamais rien vu de semblable, mais il avait immédiatement compris qu'il s'agissait d'une arme. L'appareil possédait un fût auquel était fixé un canon court de fort calibre. Sa forme générale rappelait celle d'un fusil de chasse à canon scié.

— J'ai changé d'avis, avait dit Callister. Prenez ça et laissez ici votre 45. Nous serons peut-être contraints de passer à l'action dans des lieux où il est préférable de ne pas faire de bruit. Je vais vous apprendre comment vous en servir.

Tandis qu'il assistait à la démonstration, McKay avait eu la sensation d'être dépassé par les événements. C'était son premier pas dans une suite de situations qui lui donneraient bientôt l'impression d'avoir été transformé par magie en acteur de film de science-fiction. S'il avait été quelque peu sensé, il aurait immédiatement laissé tomber. Mais il n'existait pas un seul homme sur Terre qui aurait pu prévoir que, moins de cinq minutes plus tard, il ne se trouverait même plus sur cette planète.

Callister lui avait fait une démonstration du lance-rayon et avait tranché en deux une chaise devant ses yeux exorbités. Puis il lui avait tendu une veste métallique. Tout au moins avait-elle l'aspect et le toucher de l'acier. Mais elle était flexible.

Callister avait enfilé un vêtement semblable, puis il avait prononcé quelques paroles dans une langue étrangère. Sur le mur, une large zone circulaire s'était mise à luire. Puis la luminescence avait disparu et ils avaient contemplé un autre monde.

— Franchissez cette porte, avait ordonné Callister. Il tenait une arme inconnue camouflée en revolver. Elle n'était pas braquée sur McKay, mais il avait compris que son patron n'hésiterait pas à l'utiliser contre lui s'il refusait d'obéir.

Callister l'avait suivi. McKay avait pensé que Callister voulait se servir de lui comme bouclier, mais il n'avait pas protesté. S'il l'avait fait, son patron l'aurait tranché en deux.

Ils avaient traversé une autre « porte » et s'étaient retrouvés dans un monde, une dimension, ou quoi que ce fût, encore différent. Puis les événements avaient commencé à se succéder. Pendant que Callister avançait furtivement vers leur proie, McKay l'avait contourné sous le couvert des arbres. Brusquement, l'enfer s'était déchaîné. Il avait vu ce grand type aux cheveux roux avec, croyez-le ou non, un arc et des flèches. L'homme s'abritait derrière un arbre dont McKay avait tranché les branches avec le lance-rayon. Il avait fait cela afin d'effrayer l'archer que Callister voulait avoir vivant. Mais cet homme, Kickaha (quel nom à dormir debout !), avait lancé une flèche et McKay avait immédiatement compris sur quelle cible.

Seule une partie de son corps n'était pas dissimulée par le tronc derrière lequel il se cachait, lui aussi. Et le trait avait atteint l'unique partie visible du corps de McKay, son épaule. S'il n'avait pas porté cette sorte de cotte de mailles, il aurait été transpercé et, même ainsi, l'impact l'avait projeté sur le sol. Il avait laissé échapper le lance-rayon, qui avait roulé sur le sol sans cesser de projeter son faisceau mortel.

Puis le plus grand loup (un loup !) que McKay eût jamais vu avait été atteint par le rayon et il était mort, tranché en quatre. McKay avait eu énormément de chance. Si le lance-rayon était tombé dans l'autre

sens, c'est lui qui aurait subi ce sort peu enviable. Etourdi, l'épaule et le bras totalement engourdis, il avait réussi à se relever et à courir, tête baissée, jusqu'à un autre arbre. Il poussait des jurons à voix basse, parce que Callister lui avait dit de ne pas prendre son pistolet automatique. Il n'avait aucune intention de retourner chercher le lance-rayon. Pas avec ce Kickaha qui pouvait tirer des flèches avec une telle précision.

Les événements s'étaient ensuite précipités, mais McKay n'avait pratiquement rien vu. Il était grimpé sur un bloc de pierre de la taille d'une maison en se hissant d'une seule main grâce aux saillies et aux cavités de sa surface. Puis il s'était demandé pourquoi il avait gravi ce rocher sur lequel il était bloqué. Mais il avait été poussé par la panique et cela lui avait paru l'unique chose logique à faire. Peut-être que personne n'aurait l'idée de regarder là-haut ? Il pourrait rester couché sur le ventre et demeurer caché tant que les choses ne se seraient pas calmées. Si son patron avait l'avantage, il redescendrait et lui dirait qu'il était grimpé sur ce rocher afin de dominer la situation et pouvoir lui indiquer les déplacements de l'ennemi.

Entre-temps, la charge du lance-rayon s'était épuisée et son faisceau avait fait fondre à demi un gros rocher situé à une quinzaine de mètres de lui.

Il avait vu Callister courir vers le couple et un autre homme, et il avait pensé alors qu'il était maître de la situation. Puis Kickaha et l'homme aux cheveux roux qui était allongé sur le sol, avait dit quelque chose à la femme. Elle avait alors porté une étrange trompette à ses lèvres et en avait tiré quelques notes. Callister s'était brusquement immobilisé, puis avait hurlé quelque chose avant de s'éloigner d'eux en courant.

Et, brusquement, ils s'étaient retrouvés dans un troisième monde. Si la situation, auparavant, n'avait été guère brillante, il aurait été à présent impossible que les choses empirent. Enfin, presque. Au moins, ils étaient toujours en vie. Mais ils étaient à deux doigts de le regretter. Ainsi se trouvait-il en ce lieu, douze « jours » plus tard. Les autres, et plus spécialement Kickaha, lui avaient expliqué la plupart des choses. Mais il ne pouvait toujours pas croire que Callister (de son vrai nom Urthona), Red Orc et Anania fussent âgés de plusieurs milliers d'années. Pas plus qu'il ne pouvait admettre qu'ils étaient originaires d'autres mondes : ce que Kickaha appelait des univers de poche. C'est-à-dire des cosmos artificiels, ce qu'on aurait appelé la quatrième dimension dans un film de science-fiction, ou autre chose du même genre.

Les Seigneurs, ainsi qu'ils se faisaient appeler, prétendaient avoir fabriqué la Terre. Et non seulement cette planète mais également le soleil, les autres astres et les étoiles... qui n'étaient pas vraiment des

étoiles, mais qui en avaient seulement l'aspect... En bref, tout ce maudit univers.

Ils affirmaient même avoir créé dans leurs laboratoires les ancêtres de tous les Terriens.

De plus, il existait selon eux de nombreux univers de poche artificiels qui possédaient des lois physiques différentes de celles de l'univers terrestre.

Apparemment, quelque dix mille années plus tôt, le groupe formé par les Seigneurs s'était scindé. Chacun d'eux avait gagné son propre petit univers afin de le gouverner. Et ils étaient devenus des ennemis mortels passant leur temps à se faire la guerre.

Ce qui expliquait pourquoi Urthona et Orc, les propres oncles d'Anania, avaient essayé de la tuer et de s'éliminer l'un l'autre.

Finalement, il y avait Kickaha, né en 1918 sous le nom de Paul Janus Finnegan, dans une petite ville de l'Indiana. Après la Seconde Guerre mondiale, il avait repris ses études à l'université de l'Indiana mais, moins d'un an plus tard, il avait connu les Seigneurs. Il avait tout d'abord vécu dans un univers singulier, celui des Mondes à étages. Là, il avait été baptisé Kickaha par une tribu d'Indiens qui vivaient sur un des niveaux de ce cosmos construit comme la tour de Babel, ou la tour penchée de Pise^[1].

Des Indiens ? Oui. Le Seigneur de ce monde, Jadawin, avait peuplé les différents niveaux de son univers avec des personnages qu'il avait enlevés de la Terre.

Tout cela était fort compliqué. Jadawin n'avait pas toujours vécu sur la planète natale des Seigneurs, ou dans son propre cosmos privé. Durant un temps, il avait été citoyen de la Terre et, frappé d'amnésie, il n'en avait même pas été conscient. Puis... Mon Dieu ! Rien que d'y penser donnait la migraine à McKay. Mais un jour, lorsqu'il en aurait le temps, s'il vivait assez longtemps, il mettrait un peu *d'ordre* dans tout cela. S'il ne devenait pas complètement cinglé avant.

IV

— Je vais aller cueillir quelques pommes, Angus, dit Kickaha. J'ai l'habitude, je suis un fermier de l'Indiana. Mais je vais avoir besoin de votre aide. Il est absolument impossible de s'approcher de cet arbre, à cause de ses tentacules. Cependant, il a un point faible. Comme un tas de personnes, il ne sait pas fermer sa grande gueule.

» Je vais tirer une flèche dans sa bouche. Il n'en mourra sans doute pas, mais j'espère que l'impact le renversera. Cet arc possède une sacrée puissance. Dès que la chose sera touchée, *courez* et lancez cette hache sur une branche. Essayez d'atteindre un groupe de pommes, si vous le pouvez. Ensuite je l'attirerai loin des fruits tombés au sol.

Il tendit à McKay la légère hache de jet d'Anania.

— Et eux ? demanda McKay qui désignait trois arbres situés à six mètres derrière leur future victime et qui gravissaient la pente avec lenteur, mais régularité.

— Peut-être pourrions-nous également récupérer leurs fruits. Nous en avons besoin, Angus. Il nous faut l'eau et la nourriture qu'ils représentent.

— Inutile de me l'expliquer.

— Je suis comme ces arbres, je ne sais pas fermer ma grande gueule, dit Kickaha qui souriait.

Il encocha une flèche sur la corde de son arc, visa et lâcha le trait. Il fit mouche et atteignit les profondeurs de l'orifice circulaire. La plante qui venait de soulever ses deux tentacules inférieurs pour faire un autre pas vers le haut se laissait légèrement tomber en avant pour s'appuyer sur les extensions caoutchouteuses. Kickaha avait libéré la flèche alors que l'être était en équilibre précaire. L'arbre bascula en arrière et s'effondra sur sa partie postérieure. Ses tentacules fouettèrent l'air, mais il ne pouvait se relever sans aide. Les branches qui saillaient sur ses flancs l'auraient empêché de basculer sur lui-même, même s'il avait été capable d'y parvenir.

Kickaha poussa un cri de victoire et posa sa main sur l'épaule de

McKay.

— Inutile de lancer la hache. Les pommes sont tombées. Le pied !

Les trois arbres qui suivaient celui qu'ils venaient d'abattre s'arrêtèrent un instant, puis reprirent leur ascension. Pas un son n'était sorti de leurs bouches. Pour les deux hommes, les roulements de leurs yeux semblaient constituer une méthode de communication. Cependant, selon Urthona, ces créatures ne pouvaient pas penser. Elles coopéraient au niveau de l'instinct, comme les fourmis. À présent, elles allaient de toute évidence se porter au secours de leur compagnon qui se trouvait à terre.

Kickaha courut devant McKay qui hésitait. Il regarda derrière lui. Les deux Seigneurs de sexe masculin se tenaient à une vingtaine de mètres d'eux. Anania, lance-rayon au poing, observait ce qui l'entourait. Elle tournait constamment la tête afin de garder toute la scène dans son champ de vision.

Urthona avait naturellement donné l'ordre à McKay de tuer Anania et Kickaha dès que l'occasion se présenterait. Mais l'homme de main savait que s'il abattait la hache dans le dos du rouquin, Anania le tuerait immédiatement. De plus, il commençait à penser qu'il avait plus de chances de survivre en s'alliant à Anania et Kickaha. Par ailleurs, Kickaha était le seul qui ne le traitait pas en nègre. Non que les Seigneurs fissent preuve de ce genre de racisme, mais ils considéraient toutes les personnes qui n'appartenaient pas à leur caste comme des êtres inférieurs. Et ils ne se montraient même pas amicaux envers leurs semblables.

McKay s'élança et vint s'immobiliser à la limite de la portée d'un tentacule qui battait l'air. Il ramassa huit pommes, en fourra quatre dans les poches de son levis et en garda deux dans chaque main.

Lorsqu'il se redressa, il ne put réprimer un hoquet de surprise. Ce fou de Kickaha avait sauté sur l'arbre abattu et retirait la flèche plantée dans la bouche. Comme il récupérait le trait dont la pointe ruisselait d'un liquide clair et visqueux, un tentacule se serra autour de sa taille. Au lieu de lutter contre cette étreinte, il enfonça son pied droit dans la bouche de l'arbre et pivota sur lui-même.

L'instant suivant, il volait en direction de McKay, projeté par le tentacule dont le mouvement convulsif avait été provoqué par la douleur intense.

Au lieu de se baisser, McKay saisit Kickaha au vol. Ils s'effondrèrent tous deux sur le sol et ce fut le goal qui souffrit le plus. Durant une minute, ou plus, tous deux restèrent immobiles, Kickaha effondré sur McKay. Finalement, le rouquin roula de côté et se leva. Il abaissa le regard sur le noir.

— Ça va ?

McKay s'assit avant de répondre :

— Je pense n'avoir rien de cassé.

— Merci. Si vous n'aviez pas amorti ma chute, j'aurais pu me briser les reins. Bien que je sois assez agile. Bon Dieu, ces machins possèdent des tentacules sacrément puissants.

Anania était venue les rejoindre.

— Rien de cassé, Kickaha ?

— Non, mais j'ai bien failli broyer du noir, pas vrai McKay ?

— Espèce de fils de pute ! s'exclama ce dernier.

— Je n'ai pu m'empêcher de faire ce mauvais jeu de mots. Je n'avais absolument pas l'intention de vous offenser, McKay. Je vous présente toutes mes excuses.

Kickaha se détourna. Les trois éclaireurs n'étaient pas encore à proximité. Les pentes de la colline étaient devenues plus abruptes, ce qui ne leur facilitait pas la tâche, ils avaient de grandes difficultés à conserver leur équilibre. Derrière eux, la horde s'était également immobilisée.

— Nous n'avons même pas à gravir la colline, fit remarquer Kickaha. C'est elle qui fait tout le travail.

Cependant, la pente devenait si raide que, si le sol ne cessait pas de s'élever, ils seraient tous bientôt précipités au pied de la colline : les quarante-cinq degrés de déclivité pourraient devenir quatre-vingt-dix degrés en moins d'un quart d'heure.

— Nous nous trouvons au sein d'un ouragan de métamorphoses, dit Kickaha. Si ces dernières prennent rapidement fin, nous sommes sauvés, mais dans le cas contraire...

Les tentacules de l'arbre s'agitaient faiblement. Apparemment, le pied de Kickaha l'avait gravement blessé. Un liquide pâle suintait de sa bouche.

Kickaha ramassa la hache que McKay avait lâchée. Il se rendit jusqu'à l'arbre et commença à trancher ses branches. Deux coups suffisaient. Il s'attaqua aux tentacules, qui étaient plus résistants. Il fallait quatre coups pour les amputer.

Il lâcha la hache et souleva une extrémité du tronc qu'il fit pivoter dans l'intention de le faire rouler sur la pente.

— Tu gaspilles tes forces, fit remarquer Anania.

— Attendre la suite des événements bras croisés est encore plus épuisant. Pour l'instant, tout au moins. Il existe un temps pour la patience et un pour l'action.

Il se plaça au centre du tronc et le poussa. L'arbre se mit à rouler lentement, puis il prit de la vitesse. Finalement, il décolla sur une légère bosse et vola dans un groupe d'arbres. Ces derniers tombèrent en arrière et certains se mirent à rouler à leur tour, en brisant leurs branches, d'autres s'envolèrent comme projetés par un canon.

Cela fit boule de neige et, bientôt, au moins cinq cents de ces êtres

gisaient au sein d'un amas enchevêtré, au pied de la pente, dans une dépression. Aucun arbre ne pouvait se relever sans aide. Cela ressemblait aux effets combinés d'une avalanche et d'un raz de marée.

— C'est un embâcle de troncs, dit Kickaha.

Mais, sur Terre, nul n'aurait jamais pu voir d'innombrables tentacules s'agiter dans un embâcle de troncs, ni une forêt se hâter d'aller porter secours aux arbres abattus.

À présent, les humains devaient concentrer tous leurs efforts pour ne pas glisser le long de la pente. Ils s'agrippaient à l'herbe tandis que les trois éclaireurs roulaient vers l'enchevêtrement de troncs entassés au pied de la colline.

— Je descends, déclara Kickaha.

Il se tourna et se laissa glisser sur les fesses. Les autres l'imitèrent. Lorsque la friction devenait trop grande, ils utilisaient leurs talons pour freiner leur descente. Au milieu de la pente, ils durent faire halte et s'allonger sur le ventre. Le fond de leur pantalon était percé en plusieurs points.

— As-tu vu un grand lac ? demanda Kickaha à Anania, en désignant du doigt un point situé sur leur droite.

— Oui, mais j'ai supposé qu'il devait s'agir d'un mirage.

— Non. Juste avant que nous ayons entamé cette descente, j'ai vu moi aussi une grande étendue d'eau dans cette direction. Elle doit se trouver à au moins vingt kilomètres. Mais tu sais aussi bien que moi à quel point les distances sont trompeuses dans cet univers.

Environ soixante mètres plus bas se trouvait l'embâcle de troncs vivants. Les humains reprirent leur descente, mais ils devaient à présent marcher en travers de la pente qui se faisait de plus en plus raide. Le casque de McKay, l'arc et le carquois de Kickaha, le lance-rayon et la hache d'Anania gênaient leurs mouvements. Ils tombèrent sur les trois derniers mètres et atteignirent le sol debout, ou à quatre pattes.

Les arbres ne leur accordaient pas la moindre attention. Le besoin de sauver leurs compagnons était apparemment plus fort que celui de tuer et de se nourrir. Cependant les plantes avançaient en rangs tellement serrés qu'elles formaient une muraille infranchissable.

Ils regardèrent vers le haut de la colline. Ce versant était à présent vertical et commençait à s'enfler au sommet, alors que de la chaleur en émanait.

— Les racines de l'herbe empêcheront le surplomb de tomber, mais pendant combien de temps ? fit remarquer Kickaha. Lorsqu'il s'effondrera, nous serons écrasés.

Côte à côte, les arbres se dirigeaient vers l'enchevêtrement de troncs et l'extrémité de leurs branches se touchait. Les plantes les plus proches s'écartaient légèrement afin de ne pas heurter les humains,

mais leurs tentacules tendus les rendaient plutôt nerveux.

Au bout de cinq minutes, le sommet de la colline commença à ressembler au chapeau d'un champignon. Peu de temps s'écoulerait avant qu'un énorme morceau ne se détache et ne tombe sur eux.

— Que cela te plaise ou non, il va falloir utiliser le lance-rayon, déclara Anania qui s'adressait à Kickaha.

— Penses-tu la même chose que moi ? Peut-être n'aurons-nous pas à abattre tous les arbres qui nous barrent actuellement le passage. Il est possible que leur bois soit combustible.

— Êtes-vous fou ? s'exclama Urthona. Nous risquons d'être victimes de l'incendie !

— Vous avez une meilleure suggestion à nous faire ?

— Oui. Je pense que vous devriez régler le lance-rayon sur la puissance maximum et nous ouvrir un chemin.

— Je ne crois pas qu'il reste une charge suffisante pour y parvenir, répondit Anania. Nous nous retrouverions au sein de la mêlée et les plantes pourraient nous attaquer alors que nous serions sans défense.

— Fais-en griller deux, dit Kickaha. Mais pas trop près de nous.

Anania fit pivoter le cadran situé sous la crosse, puis dirigea l'arme vers un arbre qui se trouvait à cinq mètres sur sa droite. Durant quelques secondes rien ne se produisit, puis l'écorce se mit à fumer. Dix secondes plus tard, elle s'embrasa. La plante ne semblait pas s'en rendre compte. Elle continuait de se dandiner en direction de l'enchevêtrement de troncs. Mais les arbres qui se trouvaient juste derrière s'immobilisèrent. Ils devaient avoir senti l'odeur de la fumée et à présent ils étaient commandés par leur instinct (ou programme) de survie.

Anania avait allumé trois autres feux. Brusquement, les rangées d'arbres qui suivaient de près leurs semblables embrasés basculèrent. Les plantes qui se trouvaient derrière continuaient d'avancer, les poussaient, en faisaient tomber un grand nombre.

Les rangées suivantes étaient immobilisées et leurs tentacules s'agitaient. Puis, comme une unité militaire obéissant à l'appel d'une trompette qui aurait sonné la retraite, elles firent demi-tour. Les arbres commencèrent à se hâter dans la direction opposée.

Les plantes embrasées avaient cessé de marcher, mais leurs tentacules qui s'agitaient frénétiquement prouvaient qu'elles avaient conscience de ce qui leur arrivait. Les flammes couvraient leurs troncs, recroquevillaient et brunissaient les feuilles, emportaient les rameaux feuillus du sommet de leur tronc. Leurs douzaines d'yeux brûlaient, fondaient, coulaient comme de la sève sur les troncs, pour disparaître au sein de la fumée avec un sifflement.

Une créature tomba et demeura immobile, comme une bûche

dans l'âtre d'une cheminée. Une seconde plus tard, les deux autres s'effondrèrent à leur tour. Leurs jambes s'agitaient en tous sens, leurs larges talons ronds frappaient le sol.

L'odeur de bois et de chair calcinée donnait la nausée aux humains.

Mais les arbres qui se trouvaient en tête ignoraient ce qui se passait. Le vent éloignait d'eux à la fois la fumée et les phéromones de panique. Ils poursuivirent leur chemin vers l'enchevêtrement de troncs jusqu'à ce que la pression des corps les arrêât. Les arbres qui se trouvaient au premier rang essayaient vainement de redresser ceux qui étaient à terre, dans l'incapacité d'y parvenir en raison du manque de place.

— Brûlez-les tous ! cria Red Orc, approuvé par son frère, Urthona.

— À quoi cela servirait-il ? demanda Kickaha qui les regarda avec dégoût. De plus, ils ressentent la douleur, même s'ils ne hurlent pas. N'est-ce pas exact, Urthona ?

— Pas plus qu'une sauterelle, répondit le Seigneur.

— Avez-vous déjà vécu une vie de sauterelle ? demanda Anania.

Kickaha s'éloigna rapidement et les autres le suivirent. Le passage dégagé avait environ six mètres de large et il s'élargissait encore comme les fuyards s'éloignaient lentement. Brusquement, McKay hurla : « Elle s'effondre ! »

Il était inutile qu'il précise de quoi il voulait parler. Ils coururent le plus vite possible. Kickaha fut rapidement laissé en arrière. Ses jambes étaient toujours de plomb et la douleur augmentait dans sa poitrine. Anania prit sa main et le tira.

Un fracas démesuré s'éleva dans leur dos. Juste devant eux, une gigantesque balle de terre grasse mêlée de brins d'herbe ocre vint se planter dans le sol. Il s'agissait d'un morceau détaché de la masse principale et projeté plus loin par l'impact. Il s'écrasa si près d'eux qu'ils ne purent stopper leur élan. Kickaha et Anania plongèrent en son sein et pénétrèrent dans la glaise.

Mais la masse était suffisamment souple pour absorber l'énergie de leur impact et céder quelque peu. Ce n'était pas comme de heurter de plein rouet un mur de brique.

Ils se levèrent et contournèrent le tas de terre qui avait approximativement la taille d'un garage particulier. Kickaha jeta un regard par-dessus son épaule. Le bloc principal avait atteint le sol seulement quelques mètres derrière eux. On voyait des branches, des tentacules et des pattes se débattre et sortir de l'amas de terre.

À présent qu'ils étaient en sécurité, il s'arrêta, imité par Anania.

Les autres s'étaient immobilisés une dizaine de mètres plus loin. Ils fixaient l'énorme monticule qui entourait la base de la colline. Alors qu'ils observaient la scène, une autre partie du renflement se

détacha et vint recouvrir la masse tombée un peu plus tôt.

Seuls une centaine d'arbres avaient survécu. Ils s'éloignaient toujours en se dandinant, dans une fuite d'une incroyable lenteur.

— Nous allons prendre au piège des membres de leur arrière-garde et faire tomber quelques fruits supplémentaires ! annonça Kickaha. Nous en aurons besoin pour nous nourrir avant d'atteindre cette étendue d'eau.

Encore ébranlés par ce qui venait de se produire, ils avancèrent immédiatement vers les arbres. Anania lança sa hache et McKay son casque. Ils disposèrent bientôt de plus de fruits qu'ils ne pouvaient porter. Chacun d'eux en mangea une douzaine, emplissant son estomac de nourriture et d'eau.

Puis ils se dirigèrent vers l'étendue d'eau. Ils espéraient se rendre dans la bonne direction. Il était tellement facile de se perdre sur un monde sans soleil dont le paysage changeait constamment d'aspect. Une montagne utilisée comme point de repère pouvait se transformer en vallée en moins d'une journée.

— Laissons-nous distancer, dit Anania qui marchait au côté de Kickaha.

Il ralentit le pas, alors que les autres les précédaient d'une dizaine de mètres.

— Que se passe-t-il ?

Elle leva le lance-rayon afin qu'il pût voir la partie inférieure de la crosse. Le cadran était baigné d'une luminescence rouge. Anania le tourna et la lumière s'éteignit.

— Il reste juste assez de puissance pour projeter un rayon tranchant à vingt mètres durant trois secondes. Naturellement, si on se contente d'étourdir ou de calciner, la charge pourra durer plus longtemps.

— Je ne pense pas qu'ils tenteront quelque chose contre nous s'ils le savent. Ils ont plus besoin de nous pour survivre que nous n'avons besoin d'eux. Mais lorsque... si nous trouvons la demeure d'Urthona, alors nous ferons bien de prendre garde. Ce qui m'ennuie, c'est que nous risquons d'avoir besoin d'utiliser le lance-rayon pour affronter d'autres dangers.

Il s'arrêta et regarda au-delà de la tête d'Anania.

— Celui-là, par exemple.

Elle tourna la tête.

Au sommet d'une colline, à environ trois kilomètres de là, une longue ligne d'objets mouvants se découpait contre le ciel. Même à cette distance et sous cette lumière, elle reconnaissait un groupe formé par de gros animaux et des êtres humains.

— Des indigènes, dit-il.

V

Les trois hommes s'étaient immobilisés et les regardaient avec suspicion. Lorsque Kickaha et Anania vinrent vers eux, Red Orc leur demanda :

— Que diable complotez-vous ?

Kickaha rit.

— Il est très agréable de voyager en compagnie de paranoïaques. Nous parlions de cela...

Il désigna la crête du doigt. McKay émit un grognement et grommela :

— Que se passe-t-il encore ?

— Est-ce que tous les indigènes sont hostiles aux étrangers ? demanda Anania.

— Je l'ignore, répondit Urthona. Tout ce que je sais, c'est que leur esprit tribal est très puissant. J'avais pour habitude de survoler ces terres et de les observer du haut du ciel. Je n'ai jamais vu deux tribus se rencontrer sans qu'il en résulte un affrontement. Mais ils ignorent ce qu'est une agression territoriale. Comment pourraient-ils le savoir ?

Anania adressa un sourire à Urthona.

— Eh bien, mon oncle, je me demande quelle serait leur réaction si vous vous présentiez à eux comme étant le Seigneur de ce monde. Celui qui a créé cet endroit épouvantable et qui a amené ici leurs ancêtres de la Terre.

— Ils se sont habitués à ce monde, répondit Urthona tout pâle. Ils ne connaissent rien de mieux.

— Vivent-ils un millier d'années, comme sur le monde Jadawin ?

— Non, environ une centaine, mais ils ignorent ce qu'est la maladie.

— Ils ont dû nous voir, dit Kickaha. De toute façon, nous allons poursuivre notre route sans changer de direction.

Ils reprirent leur marche, jetant occasionnellement des regards à la crête. Deux heures plus tard, la caravane disparut sur l'autre versant de la colline. La crête n'avait pas changé de forme depuis leur

apparition. Ils se trouvaient dans une des zones de ce monde où les mutations topographiques s'effectuaient avec lenteur.

La « nuit » tomba de nouveau. Le ciel d'un rouge vif, fut strié de bandes plus sombres, horizontales, de largeurs différentes. Comme les minutes s'écoulaient, les bandes s'élargirent et devinrent encore plus sombres. Lorsque toutes eurent fusionné, le ciel était rouge terne et uniforme, d'aspect menaçant. Ils se trouvaient sur une plaine morne qui s'étendait à perte de vue. Les montagnes avaient disparu. Ils ne pouvaient savoir si elles s'étaient affaissées ou si elles étaient dissimulées par la pénombre. Ils n'étaient pas seuls. Non loin d'eux, mais hors d'atteinte, se trouvaient des milliers d'animaux. Ils pouvaient voir diverses espèces d'antilopes, des gazelles, un troupeau d'éléphants dépourvus de défenses et, dans le lointain, un petit groupe d'élans géants.

Urthona leur apprit qu'il devait également y avoir dans le voisinage des chiens sauvages et de gros félins. C'étaient de petits fauves, proches des guépards, qui pouvaient rattraper à la course n'importe quel animal, à l'exception des oiseaux qui ressemblaient à des autruches. Aucun n'était visible.

Kickaha essaya de s'approcher lentement des antilopes. Il espérait qu'elles n'étaient pas craintives au point de ne pas le laisser arriver à portée de flèche. Il se trompait.

Brusquement, un pépiement violent s'éleva et tous les animaux furent pris de panique. Des milliers de sabots firent naître un grondement de tonnerre. Il n'y avait pas de poussière : la terre grasse n'était pas assez sèche pour cela, hormis dans les zones qui subissaient des changements très rapides et où, en surface, la chaleur provoquait l'évaporation de l'humidité.

Kickaha resta immobile pendant que des milliers de bêtes couraient ou bondissaient autour de lui, ou encore au-dessus de lui. Puis, comme les rangs s'éclaircissaient, il lança une flèche et transperça une gazelle. Anania, qui se tenait à deux cents mètres de là, courut vers lui, le lance-rayon au poing. Un instant plus tard, il comprit la raison de son inquiétude. Les pépiements étaient devenus plus forts et une bande de babouins aux longues pattes jaillit hors de la pénombre. Il s'agissait de véritables quadrupèdes dont les membres antérieurs et postérieurs étaient de la même longueur et dont les « mains » n'étaient nullement différentes des « pieds ».

C'étaient de grands animaux et le plus gros pesait peut-être une cinquantaine de kilos. Ils passèrent rapidement à côté de lui, gueules ouvertes, canines cruelles ruisselantes de bave. Ils étaient une centaine, sans compter les bébés accrochés au dos de leurs mères.

Kickaha poussa un soupir de soulagement lorsqu'il vit le dernier disparaître au sein de l'obscurité. Selon Urthona, les babouins

n'hésitaient pas à attaquer des humains dans certaines circonstances. Heureusement, ils n'avaient qu'une seule idée en tête lorsqu'ils chassaient des antilopes. Mais si leur chasse devait s'avérer infructueuse, ils risquaient de revenir tenter leur chance contre le petit groupe.

Kickaha dépeça la gazelle à l'aide de son couteau.

— Je suis écœuré de manger de la viande crue ! déclara Red Orc. Je meurs de faim, mais la seule pensée de cet amas de chair sanglante me donne des brûlures d'estomac !

En souriant, Kickaha lui tendit un morceau sanguinolent.

— Vous pouvez vous en tenir à un régime végétarien.

McKay fit une grimace, avant de déclarer :

— Je n'aime pas ça, moi non plus. J'ai l'impression que la viande est toujours vivante et quelle essaye de remonter dans ma gorge.

— Vous devriez goûter un de ces reins, suggéra Kickaha. Ils sont vraiment délicieux. Et très tendres. À moins que vous ne préféreriez un testicule ?

— Tu es vraiment répugnant, lui reprocha Anania. J'aimerais que tu puisses te voir, avec tout le sang qui dégouline le long de ton menton.

Elle prit cependant le testicule que Kickaha tendait à McKay et en découpa un morceau. Elle se mit à le mâcher et Kickaha sourit.

— Pas mauvais, hein ? Quand on a faim, tout a bon goût.

Ils restèrent silencieux un moment. Kickaha termina le premier son repas. Il éructa puis se leva, le couteau à la main. Anania lui donna sa hache et il alla trancher les cornes de l'antilope : deux armes fines et droites de soixante centimètres de longueur. Après les avoir séparées du crâne de l'animal, il les glissa dans sa ceinture.

— Lorsque nous trouverons des branches, nous en ferons les hampes de lances dont les fers seront constitués par ces cornes.

Une créature gloussa non loin de là et tous se levèrent pour scruter attentivement la nuit. Bientôt, le son s'intensifia et une silhouette démesurée jaillit hors de la pénombre rougeâtre. C'était un de ces animaux que Kickaha avait baptisés des « moas » en raison de leur ressemblance avec cette espèce éteinte d'oiseaux de Nouvelle-Zélande. Celui-ci mesurait trois, mètres cinquante et possédait des ailes rudimentaires, de longues pattes épaisses terminées par deux orteils armés de griffes, ainsi qu'une grosse tête dont le bec était semblable à un cimeterre.

Kickaha lança le plus loin possible la tête de l'antilope, ainsi que deux pattes. La gravité moins forte lui permit de les projeter plus loin qu'il n'aurait pu le faire sur Terre.

Lorsque les morceaux de viande traversèrent l'air, le gros oiseau qui venait vers eux à grands pas s'écarta de leur trajectoire. Puis il

s'arrêta à environ douze mètres des humains et les fixa avec un seul œil, avant de se rendre auprès des offrandes. Après s'être assuré que les humains ne venaient pas vers lui, il saisit les pattes dans son bec et prit la fuite.

Kickaha ramassa une patte antérieure et suggéra aux autres de prendre également un morceau de viande.

— Nous éprouverons peut-être le besoin de faire un encas au milieu de la nuit. Je ne vous conseille pas d'en manger ensuite. Avec cette chaleur, la viande va rapidement se gâter.

— Dieu, que j'aimerais trouver un peu d'eau, dit McKay. Je meurs de soif, mais je voudrais surtout pouvoir me laver de tout ce sang.

— Vous pourrez le faire lorsque nous aurons atteint le lac, répondit Kickaha. Par bonheur, les mouches dorment la nuit. Mais au lever du jour, si nous n'avons pas atteint l'étendue d'eau, nous allons être recouverts par des nuages d'insectes.

Ils repartirent. Ils pensaient avoir parcouru une quinzaine de kilomètres depuis la colline. Dans deux heures, ils devraient atteindre le lac, s'ils avaient fait une estimation correcte de la distance. Mais, trois heures plus tard selon la montre d'Anania, ils ne décelaient toujours pas de traces de l'eau.

— Ce lac doit se trouver bien plus loin que nous ne l'avons tout d'abord pensé, dit Kickaha. À moins que nous n'ayons pas progressé en ligne droite.

La plaine avait commencé à s'affaisser dans la direction qu'ils suivaient. Après la première heure, ils s'étaient trouvés dans une légère dépression d'un mètre vingt de profondeur, large de presque un kilomètre et demi, qui s'étendait devant et derrière eux à perte de vue. Avant la fin de la deuxième heure, les rebords de la cuvette s'étaient dressés juste au-dessus de leurs têtes. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour prendre du repos, ils se trouvaient au fond d'un couloir de trois mètres cinquante de haut, mais dont la largeur se réduisait à huit cents mètres.

Ses parois étaient abruptes mais pas infranchissables pour autant. Pas encore, en tout cas.

Cependant, une chose inquiétait Kickaha. Toute vie animale et la majeure partie de la végétation avaient disparu.

— Je pense que nous ferions mieux de sortir au plus vite de cette vallée, dit-il. J'ai un étrange pressentiment.

— Cela allongerait encore notre route, rétorqua Urthona. Je suis déjà si las que je ne peux même plus marcher.

— Alors, restez ici, répondit le rouquin qui se leva. Viens, Anania.

Au même instant, il sentit l'eau recouvrir ses pieds. Les autres se levèrent à leur tour en poussant des exclamations et regardèrent autour d'eux. L'eau, noire sous la faible lumière, envahissait le fond de

la dépression. Le temps de comprendre ce qui se passait, les flots leur arrivaient à la hauteur des chevilles.

— Oh, oh ! dit Kickaha. Une faille a dû s'ouvrir dans le lac ! Courez tous !

La rive la plus proche se trouvait à deux cents mètres de là. Kickaha abandonna la patte d'antilope. L'arc et le carquois glissés sur une épaule, la lanière de l'étui à instrument sur l'autre, il courut vers la berge. Les autres le dépassèrent mais, une fois de plus, Anania lui prit la main afin de l'aider. Ils se trouvaient à mi-chemin du salut et les flots atteignaient leurs genoux. Cela les ralentissait, mais ils poursuivaient péniblement leur progression. Puis Kickaha regarda sur sa gauche et vit un mur d'eau qui se ruait vers eux. La lame noirâtre était deux fois plus haute que lui.

Urthona atteignit le premier le sommet de la berge. Il s'agenouilla et prit une des mains de McKay afin de l'aider à grimper. Red Orc voulut saisir la cheville du noir, mais il ne fut pas assez rapide. Il glissa jusqu'au bas de la pente, qu'il se remit aussitôt à escalader. McKay se pencha pour l'aider, mais Urthona lui parla et le noir retira sa main tendue. Orc parvint malgré tout à se hisser sur la berge. L'eau arrivait à la taille de Kickaha et d'Anania. Ils atteignirent la rive et elle dut lâcher sa main. Il glissa et tomba, mais se releva aussitôt. À présent, il pouvait sentir le sol trembler sous ses pieds et entendre le son annonciateur de l'énorme masse liquide qui arrivait.

Il saisit les jambes d'Anania et les poussa vers le haut avant de grimper à son tour. Elle agrippa son poignet gauche et le tira alors que son autre main serrait une touffe d'herbe sur la berge. Il montait lentement tandis que les trois autres hommes se tenaient près d'Anania et les observaient attentivement. Il les maudit parce qu'ils ne faisaient rien pour les aider.

Orc haussa les épaules et Urthona sourit. Brusquement, ce dernier courut vers Orc et le poussa. Le Seigneur hurla et tomba de côté. McKay s'empara adroitement du lance-rayon glissé dans la ceinture d'Anania tout en exerçant dans son dos une poussée du plat de la main. Elle hurla elle aussi et bascula dans les flots.

Urthona pivota sur lui-même et cria :

— La Trompe de Shambarimen ! Donnez-la-moi !

Kickaha était dépassé par les événements. Il s'était attendu à une trahison, mais il n'aurait jamais pensé qu'elle se produirait si rapidement.

— Allez au diable.

Il n'avait pas le temps de chercher Anania, mais il pouvait l'entendre non loin de lui. Elle hurlait et, bien qu'il ne pût la voir, elle devait remonter sur la berge. Il ne percevait plus le moindre son qui aurait pu révéler la présence de Red Orc.

Il souleva la lanière de l'étui à instrument qui contenait la Trompe et la fit glisser le long de son bras. Urthona arbora un nouveau sourire qui disparut brusquement comme Kickaha tendait la mallette au-dessus des flots.

— Aidez Anania à remonter ! Et vite ! Sinon, je lâche la Trompe !

— Tue-le, McKay ! hurla Urthona.

— Enfer, vous ne m'avez pas appris à me servir de cet engin !

— Espèce d'imbécile !

Urthona bondit pour saisir l'arme que tenait le noir. De sa main gauche, Kickaha lança la mallette à instrument derrière lui. Il espérait qu'Anania la rattraperait. Puis il plongea vers McKay. Ce dernier ignorait le fonctionnement du lance-rayon, mais il eut la présence d'esprit de s'en servir comme d'une massue. Le fût atteignit le sommet du crâne de Kickaha qui s'effondra sur le sol.

À demi-assommé, il resta immobile quelques secondes pendant lesquelles il ne put mouvoir ses jambes ni ses bras. Malgré son hébétude, il pouvait sentir la terre trembler sous son corps. Un grondement s'élevait autour de lui, mais il ne pouvait décider s'il était engendré par les flots ou par les conséquences du coup reçu.

Cela était sans importance. Il tenta de se rebeller et quelque chose vint atteindre sa mâchoire. Ensuite, il sut qu'il se trouvait dans les flots.

La froideur de l'eau le tira de sa torpeur. Mais il était soulevé, puis entraîné dans les profondeurs, sous la surface. Il luttait pour respirer, essayait de nager. Quelque chose vint le heurter (le lit du canal, comprit-il de façon confuse) puis il remonta à nouveau. Il basculait sur lui-même sans savoir lorsqu'il se trouvait tête en bas ou tête en haut, incapable d'interrompre le mouvement même s'il l'avait su. À nouveau, il heurta violemment le fond et se mit à rouler. Lorsqu'il crut qu'il ne pourrait retenir sa respiration plus longtemps (sa tête bourdonnait, ses poumons allaient éclater, sa bouche voulait désespérément s'ouvrir), il fut projeté vers la surface.

Durant un bref instant, sa tête jaillit hors des flots et il inspira profondément. Puis il fut à nouveau entraîné vers le bas et il sentit un choc violent sur la tête.

VI

Kickaha s'éveilla. Il était couché sur le dos et des bandes horizontales alternativement rouge sombre et rouge vif apparaissaient dans le ciel. C'était l'« aube ».

Il était allongé dans une quinzaine de centimètres d'eau. Il bascula et se mit à quatre pattes. Sa tête le torturait et ses côtes étaient aussi douloureuses que s'il avait disputé un match de boxe de douze rounds. Il se leva en titubant quelque peu et regarda autour de lui. Il se trouvait sur la rive, naturellement. La lame rugissante l'avait emporté vers l'extrémité du canal ayant de se retirer et de le déposer en compagnie d'autres corps. Il était entouré par les cadavres d'une douzaine d'animaux qui n'avaient pu sortir à temps du lit du canal.

Non loin de là se dressait un rocher, un bloc de granit arrondi de la taille d'une maison. Il lui rappela celui de la clairière du monde d'Anania. Dans cet univers ne se trouvait aucune strate rocheuse comme celles de la Terre. Mais cailloux et, occasionnellement, rochers y étaient nombreux : présents du Seigneur du Monde Lavalite, Urthona.

Il se souvint des spéculations d'Anania. Selon elle, certains rochers devaient servir à dissimuler des « portes ». À l'aide d'un code verbal ou tactile, elles pouvaient être ouvertes pour donner accès au château d'Urthona qui se trouvait quelque part sur ce monde. Ou encore permettre de passer dans d'autres univers de poche. Urthona, naturellement, n'avait ni confirmé ni infirmé ces spéculations.

S'il avait encore eu la Trompe de Shambarimen, il aurait joué la suite de sept notes afin de découvrir si le rocher contenait ou non une « porte ». Mais l'instrument n'était plus en sa possession. Ou la Trompe avait été perdue dans les Flots, ou Anania avait pu la récupérer avant de remonter sur la berge. Si la seconde hypothèse était la bonne, l'instrument devait à présent se trouver entre les mains d'Urthona.

À près de deux kilomètres de là, derrière le bloc de pierre, se dressait une montagne de forme conique. Sur le flanc le plus proche, il pouvait voir une cavité. Ce ne pouvait être un volcan : il n'y en avait

pas dans cet univers. Pour l'instant, il ne semblait pas changer de forme.

De hautes collines bordaient le canal dans le lointain. La majeure partie de la plaine avait disparu, ce qui signifiait que les mutations s'étaient produites à une cadence encore accélérée.

Son arc et son carquois avaient disparu. Ils avaient été arrachés lorsqu'il avait raclé le fond du canal. Il possédait toujours sa ceinture et son couteau de chasse.

Il n'avait plus de chemise, son maillot de corps était en lambeaux, son pantalon troué et déchiré, et ses chaussures avaient été emportées par le courant. À demi hébété, il se rendit au bord de l'eau et chercha d'autres corps. Il n'en trouva aucun.

Cela lui permit d'espérer qu'Anania avait survécu. C'était peu probable, certes, mais s'il était parvenu à s'en tirer, pourquoi n'aurait-elle pas pu en faire autant ? Il se sentait mieux, mais il n'était toujours pas d'humeur à siffler en travaillant. Il découpa la patte d'une antilope et l'écorcha. Des myriades de mouches aux têtes noires et vertes se posèrent sur la carcasse et sur son corps, puis elles se mirent elles aussi à l'ouvrage. La morsure d'une mouche n'était pas très douloureuse, mais une centaine à la fois lui donnaient l'impression d'être frotté avec du papier de verre. Cependant, tant qu'il bougea, elles ne le recouvrirent point. Elles prenaient la fuite chaque fois qu'il déplaçait un bras, tournait la tête ou changeait de position. Mais ensuite, elles revenaient à l'attaque et se remettaient à ramper, à bourdonner et à mordre.

Finalement, il plaça la patte d'antilope sur son épaule et s'éloigna. La moitié des mouches restèrent sur place pour grignoter la carcasse et celles qui décidèrent d'accompagner Kickaha estimèrent après un moment que la patte qu'il portait devait être plus savoureuse et moins active. Cependant, il devait toujours chasser des mouches de son visage afin de les empêcher de s'aventurer sur ses yeux ou d'entreprendre l'escalade de ses narines.

Kickaha extériorisa une partie de son irritation en maudissant le Seigneur de cet univers. Lorsqu'il avait créé ce monde et élaboré son système écologique, pourquoi y avait-il inclus des mouches ?

C'était une question qui s'était maintes fois posée aux peuples de la Terre.

Bien qu'il eût l'impression d'avoir bu suffisamment d'eau pour le restant de ses jours, il fut rapidement tiraillé par la soif. Il s'agenouilla sur la rive du canal et prit le liquide dans la coupe formée par les paumes de ses mains. L'eau était fraîche. Selon Urthona, il était possible de boire même celle des océans dans son univers. Il mangea un peu de viande et regretta de ne pouvoir trouver de fruits ou de légumes afin d'équilibrer son alimentation.

Le lendemain, il vit passer quelques plantes. Elles avaient à peu près un mètre quatre-vingts de hauteur. Leurs troncs étaient ornés de spirales rouges, blanches et bleues, et quelques fruits orange pendaient à leurs branches. Contrairement aux arbres qu'il avait rencontrés la veille, ceux-ci possédaient des pattes articulées aux genoux. Ils n'avaient pas de tentacules, mais il n'était pas exclu qu'ils eussent un autre moyen de défense.

Heureusement, Kickaha fut prudent dans son approche. Les plantes avaient de larges ouvertures sur chaque flanc, à mi-hauteur du tronc. Il s'approcha d'un arbre se trouvant à l'écart de ses congénères. La plante pivota sur elle-même afin de diriger une de ses ouvertures dans sa direction. La chose ne possédait pas d'yeux, mais elle devait avoir l'ouïe fine. Ou encore, un système d'écholocation peut-être semblable à celui des chiroptères.

Quel que fût le mécanisme biologique de la créature, elle pivotait sur elle-même alors qu'il la contournait. Il fit quelques pas de plus vers elle, puis s'immobilisa. Une chose sombre apparut dans l'ouverture et fut agitée d'une pulsation, puis une masse de chair rouge foncé en sortit. Au centre se trouvait un trou duquel jaillit un court tube de cartilage ou de matière osseuse.

Cela rappelait par trop à Kickaha une arme à feu. Il se jeta sur le sol, bien que cela fût douloureux pour ses côtes et son crâne. Il y eut un petit bruit sec et quelque chose passa au-dessus de sa tête. Il roula de côté, se releva et courut derrière le projectile. C'était un dard en os avec une extrémité empennée et l'autre suffisamment pointue pour transpercer la chair. Une matière verte et gluante recouvrait la pointe.

Ces plantes étaient carnivores, à moins que le dard de cette arme à air comprimé ne fût utilisé que dans un but d'auto-défense, ce qui paraissait peu probable.

Tout en restant hors de portée, il contourna les arbres. La plante qui avait tiré sur lui aspira de l'air avec de violents bruits de suction. Les autres pivotèrent pour suivre ses mouvements.

Elles n'avaient ni yeux, ni tentacules. Mais elles pouvaient le « voir » et elles devaient disposer d'un système pour ingérer leurs proies. Il attendrait et découvrirait bien comment elles procédaient.

Ce ne fut pas long. Les arbres montèrent vers les carcasses en décomposition des antilopes et des gazelles – le premier qui arriva sur place se plaça à califourchon sur un cadavre et s'assit. Kickaha dut observer la scène un moment avant de comprendre comment les plantes procédaient pour manger. Deux lèvres flexibles dépassaient de l'extrémité inférieure du tronc et déchiquetaient la viande. De toute évidence, ces lèvres devaient être bordées de dents minuscules mais acérées.

Urthona n'avait pas parlé de ce genre d'arbres mangeurs-de-chair.

Peut-être s'en était-il abstenu parce qu'il espérait que Kickaha et Anania s'aventureraient à portée de leurs dards empoisonnés.

Kickaha décida de poursuivre sa route. Il avait repris suffisamment de forces pour marcher d'un bon pas. Mais il avait avant tout besoin d'armes.

Il ne lui fût pas difficile d'en récupérer. Il se rendait à la limite de portée des plantes, s'avançait de quelques pas, puis se baissait. Ces manœuvres répétées les faisaient souffrir, mais le jeu en valait la chandelle. Après avoir ramassé une douzaine de dards, il découpa un morceau de son pantalon à l'aide de son couteau et y enveloppa les projectiles. Puis il glissa le paquet dans la poche revolver de son jean et, après avoir adressé un remerciement désinvolte aux plantes, il s'éloigna le long du canal.

À présent, les alentours commençaient à grouiller d'animaux. Ils sentaient la présence de l'eau, arrivaient rapidement et buvaient à satiété. Il contourna un troupeau de trente éléphants oui aspiraient le liquide dans leur trompe avant de le projeter dans leurs bouches. Certains éléphanteaux nageaient et jouaient. Le chef, une grosse mère, surveilla attentivement Kickaha mais ne fit pas mine de vouloir le charger. Ces pachydermes démunis de défenses étaient aussi grands que les éléphants d'Afrique, mais leurs pattes étaient plus longues et leurs corps moins massifs.

Une demi-heure plus tard, il arriva à proximité d'un troupeau qui attaquait un « bosquet » de plantes lance-missiles. Celles-ci crachaient leurs petits dards dans le cuir épais des éléphants qui n'en faisaient pas le moindre cas. Apparemment, le poison ne les affectait pas. Les adultes chargèrent les plantes, les renversèrent, puis commencèrent à effeuiller leurs courtes branches à l'aide de leurs trompes. Les plantes furent ensuite soulevées et jetées pêle-mêle dans les gueules grandes ouvertes. Puis les animaux se mirent à mâcher les corps couverts d'écorce, que leurs énormes molaires finirent par trancher. Les pachydermes choisirent alors des morceaux qu'ils mastiquèrent consciencieusement, avant d'en avaler les parties animales et végétales.

Les jeunes bêtes sevrées s'emparaient des morceaux qui tombaient à terre et les dévoraient. Certaines plantes s'éloignèrent en se dandinant, sans être poursuivies par les éléphants. Elles furent victimes d'une famille d'élans géants qui semblaient également ne pas redouter les dards empoisonnés. Les attaquants, qui ressemblaient aux orignaux canadiens, mais qui avaient un pelage bleu et ne possédaient pas de bois, déchiquetaient les plantes à l'aide de leurs dents...

Kickaha, qui pouvait s'approcher plus près des élans que des pachydermes, nota que les cervidés étaient attentifs à une chose : lorsqu'ils s'approchaient d'un organe qui, supposait-il, devait contenir

les dards, ils le poussaient de côté. Quant au reste, pattes apparemment charnues incluses, ils l'avalèrent sans discrimination.

Il attendit de pouvoir s'emparer d'un des sacs. Il le fendit et trouva à l'intérieur une douzaine de petits tubes qui contenaient tous un dard. Il les glissa dans ses vêtements et poursuivit sa route.

À plusieurs reprises, des familles de félins roux à dents-de-sabre, de la taille des lions, lui coupèrent le chemin. Il attendit discrètement leur départ. Les fauves pouvaient voir Kickaha mais sa présence ne semblait pas susciter leur intérêt, pour l'instant tout au moins. Ils ignorèrent également les ongulés. De toute évidence, leur préoccupation primordiale était l'eau.

Une meute de chiens sauvages, aux langues rouges pendantes et aux yeux émeraude luisants, trottait autour de lui. Ils mesuraient à peu près soixante-quinze centimètres et avaient la même conformation que les guépards tout en étant tachetés comme des léopards.

Il rencontra plus tard une famille de bêtes semblables à des kangourous, aussi grandes que lui. Leurs têtes, cependant, faisaient penser à des lapins géants aux dents de rougeurs. Les femelles avaient sur l'abdomen des poches poilues d'où dépassaient les têtes de leurs petits.

Kickaha s'intéressait naturellement à la vie animale, mais il examinait également le canal. Il crut voir à un moment un corps humain flotter en son centre, et son rythme cardiaque s'accéléra. Un examen plus attentif lui apprit qu'il s'agissait en fait d'un animal aquatique privé de poils. Lorsqu'il s'enfonça sous l'eau, sa double queue le fit irrésistiblement penser à une paire de jambes humaines serrées l'une contre l'autre. Un instant plus tard, l'animal émergea à nouveau en tenant un poisson frétilant entre ses mâchoires flanquées de longs favoris. Sa proie possédait quatre petites pattes trapues, la tête et les nageoires dorsales d'un poisson, et elle émettait des gargouillis.

Toujours selon Urthona, tous les poissons de ce monde étaient des amphibiens, *hormis* ceux des mers stables.

Dans cet univers, toutes les formes de vie pouvaient se déplacer, l'herbe exceptée. C'était une condition indispensable à leur survie.

Une heure plus tard, une des causes du caractère locomobile de la vie de ce monde apparut au-dessus de l'horizon. La lune rougeâtre temporaire se déplaçait lentement. Cependant, lorsqu'elle fut entièrement visible, elle emplit la moitié du ciel. Elle n'était pas directement au-dessus de la tête de Kickaha, mais elle se trouvait suffisamment loin de lui pour qu'il pût l'observer. Elle avait la forme de deux lentilles convexes disposées dos à dos, d'un ovale très étiré. Elle pivotait si lentement sur son axe longitudinal qu'elle ne parcourut pas plus de deux degrés dans un arc horizontal en deux heures.

Finalement, Kickaha se lassa de la regarder.

Urthona avait dit que c'était une des divisions les moins importantes, Cela se produisait toutes les douze scissions. Bien qu'il parût énorme, le satellite était en réalité extrêmement petit (il n'avait pas plus d'une centaine de kilomètres de longueur) et, s'il paraissait gros, ce n'était qu'en raison de la faible distance qui le séparait de la surface de ce monde.

Les connaissances de Kickaha en matière de cosmographie et de cosmophysique étaient limitées à ce qu'il avait appris à l'université et à la lecture de quelques ouvrages spécialisés. Il savait cependant qu'aucun objet avec une pareille masse n'aurait pu suivre si lentement une orbite aussi proche d'une planète sans s'y écraser aussitôt. Pas dans l'univers dont dépendait la Terre, en tout cas. Mais la gamme des choses possibles avait été considérablement élargie lorsqu'il avait été projeté dans le monde de Jadawin, bien des années plus tôt. Et, à présent qu'il se trouvait dans l'univers d'Urthona, il apprenait d'autres choses encore. Non seulement différentes combinaisons d'espace-matière et même de conversion matière-énergie étaient possibles, mais elles avaient été effectuées par les Seigneurs.

S'ils parvenaient à survivre assez longtemps, les Terriens les découvrirait un jour. Leurs scientifiques fabriqueraient alors des univers de poche à l'intérieur de bulles situées hors de l'espace-matière ou, paradoxalement, dans l'univers de la Terre elle-même. Mais cela ne pourrait se réaliser que lorsqu'ils auraient découvert que toute leur astronomie reposait sur des bases totalement fausses.

Kickaha ignorait combien de temps durerait la révolution de cette planète. Il l'avait oublié. Cependant il s'était souvenu d'une chose : comme le corps céleste apparaissait dans le ciel un jour sur deux, ils devaient se trouver à proximité d'un des pôles de cette planète. Quoi qu'il en soit, le fragment détaché suivait une orbite méridienne qui l'emportait vers le sud ou le nord, selon leur situation géographique.

La présence de cette masse démesurée dans le ciel provoquait une sorte de malaise en Kickaha. Elle tomberait bientôt vers la planète principale. Son orbite s'achèverait peut-être lors de son prochain passage et alors elle s'abattrait sur ce monde, très rapidement.

Urthona avait dit se souvenir que sa vitesse de chute était d'environ quinze centimètres par seconde, lorsqu'elle arrivait à trois mille six cents mètres de la surface. Une force d'impulsion contraire ralentissait sa chute afin que l'impact ne la transforme pas, de même que ce qui l'entourait, en une masse embrasée. En vérité, il eût été plus juste d'appeler l'instant qui précédait la collision un lent rapprochement, plutôt qu'une chute.

Mais il se produirait alors une décharge d'énergie. L'air chaud serait libéré de la masse écrasée, un air assez brûlant pour frire toute

chose vivante dans un rayon de quatre-vingts-kilomètres. Et il y aurait d'importants séismes.

Des animaux terrestres, des oiseaux, des poissons et des plantes se trouvaient sur cette lune : des formes de vie qui avaient été isolées sur un bloc démesuré, lorsque ce dernier s'était séparé de la planète. Les créatures qui vivaient sur la face inférieure seraient broyées et calcinées. Celles qui se trouvaient sur la face supérieure auraient une chance sur deux de survivre, si elles étaient suffisamment éloignées des bords.

Cependant, Urthona avait également dit que les lunes temporaires ne retombaient jamais à proximité des océans, qui se trouvaient dans des régions relativement stables. Les métamorphoses des terres qui les entouraient s'effectuaient selon un rythme bien plus lent qu'ailleurs.

Kickaha espérait se trouver non loin d'un des cinq océans.

De toutes les formes de vie, celle qui était aérienne était la plus importante. Plus d'un million d'espèces ailées sillonnaient le ciel qui était souvent obscurci par des vols de centaines de milliers d'oiseaux. Un grand nombre devaient être originaires de la Terre alors que d'autres ressemblaient étrangement à ceux que Kickaha avait connus sur le monde de Jadawin. De nombreuses créatures étaient si étranges, si monstrueuses même qu'il supposa que leurs ancêtres avaient dû voir le jour dans les biolabs d'Urthona.

Quelle que fût leur origine, ils formaient des bandes bruyantes... comme sur Terre. Leur croassements, cris, gazouillis, pépiements, sifflements, criaillements, jacassements emplissaient l'air. Un certain nombre étaient piscivores. Des espèces se laissaient choir dans l'eau depuis les hauteurs alors que d'autres nageaient à la surface pour plonger à la poursuite de poissons ou de créatures semblables à des crapauds. D'autres encore se perchaient sur les éléphants et les élans pour picorer leurs parasites. Certains becquetaient leur nourriture entre les dents d'énormes crocodiliens. Nombreux étaient ceux qui se posaient sur les branches des plantes pour manger leurs fruits ou leurs graines. Les arbres n'opposaient aucune résistance, mais il advenait parfois que l'un d'eux basculât sous le poids des oiseaux. Ces derniers s'envolaient alors en poussant de grands cris, pareils à la fumée qui s'élève d'une bûche embrasée.

Les plantes à tentacules se hâtaient de venir en aide à leur congénère malchanceux tandis que les autres arbres étaient abandonnés à leur triste sort. Le plus souvent, ils étaient dévorés par les pachydermes et les élans.

Trois heures s'écoulèrent et la masse menaçante qui surplombait Kickaha diminuait de volume. C'était l'unique chose de cet univers qui projetait une ombre, et encore des plus légères, comparée à celles de l'univers de la Terre. C'est-à-dire, *matériellement* légère, car son ombre

émotionnelle provoquait une angoisse et une semi-panique pratiquement sans égales sur le monde natal de Kickaha. Seule l'appréhension engendrée par un tremblement de terre, une éruption volcanique ou un cyclone rugissant aurait pu lui être comparée.

Toutefois il avait soigneusement observé les réactions des oiseaux et des animaux terrestres alors que la masse rougeâtre les surplombait. Ils ne semblaient pas inquiets. Kickaha en déduisit qu'ils « savaient » que la lune temporaire ne représentait pas une menace. Pour l'instant, tout au moins.

Urthona les avait-il dotés d'un instinct leur permettant de prédire le point d'impact de la lune ? Si c'était le cas, cela signifiait alors que les scissions et les fusions s'effectuaient selon un programme donné. Mais qu'en était-il des créatures qui n'avaient pas été créées dans ses biolabs ? Celles qui avaient été apportées d'autres univers ? Elles ne se trouvaient pas en ce lieu depuis assez longtemps pour que l'évolution ait pu développer en elles un tel mécanisme instinctif.

Mais les nouveaux venus pouvaient observer les espèces indigènes et imiter leur comportement.

Il poserait la question à Urthona juste avant de le tuer, lorsqu'il le retrouverait. S'il y parvenait, naturellement.

Kickaha découpa quelques tranches dans le cuissot d'antilope et mangea sans cesser de repousser les mouches avec sa main. La viande commençait à se faisander et il jeta le reste de la patte dès qu'il eut assouvi sa faim. Un certain nombre de corbeaux écarlates s'y posèrent aussitôt. Ils ne s'étaient emparés que de quelques maigres morceaux lorsqu'ils furent chassés par deux grands aigles aux ailes vertes et aux pattes jaunes.

Comme il les observait, Kickaha se demanda où les oiseaux pouvaient bien pondre leurs œufs. Dans ce monde, aucun nid ne pouvait être sûr. Une cavité dans la paroi d'une montagne pouvait se refermer ou se retrouver au niveau d'une plaine, quelques jours plus tard.

Il disposerait de beaucoup de temps à consacrer à l'observation, pour obtenir des réponses aux questions qu'il se posait sur la zoologie de ce monde. À condition de vivre assez longtemps.

Le « jour » prit fin alors qu'il longeait le canal d'un pas régulier. Au « crépuscule », le lit du cours d'eau s'élargit. Quelques oiseaux becquetaient les fruits d'une plante tombée à terre. Kickaha les chassa et mangea ce qui restait des papayes. Au milieu de la « nuit », quelques kangourous de petite taille passèrent près de lui en bondissant, suivis par deux babouins aux longues pattes. Kickaha lança son couteau et l'arme se planta dans le cou d'un kangourou mâle qui s'était approché de lui. L'animal s'effondra et les babouins se dirigèrent vers cette proie facile. Kickaha retira le couteau de la chair

et menaçait les primates ; ceux-ci aboyèrent et découvrirent leurs canines menaçantes. L'un d'eux tenta de contourner Kickaha tandis que son compagnon le harcelait.

Kickaha préférait éviter les ennuis lorsque c'était possible. Il sectionna les pattes du kangourou et s'éloigna. Il abandonnait le reste aux babouins qui parurent satisfaits du compromis.

Il était pratiquement impossible de trouver un lieu sûr où dormir. Non seulement de nombreux prédateurs rôdaient dans la nuit mais les flots, dont le niveau montait, représentaient également une menace. À deux reprises, il s'éveilla dans plusieurs centimètres d'eau et dut reculer de plusieurs dizaines de mètres afin de ne pas courir le risque d'être noyé. Il se rendit finalement au pied de la montagne la plus proche, une éminence qui n'était qu'une colline lorsqu'il l'avait vue pour la première fois. De gros blocs de pierre se trouvaient sur sa pente. Il s'allongea sur le sol, au-dessus de l'un d'eux. Lorsque la pente deviendrait plus raide, le bloc de pierre se mettrait à rouler et le mouvement l'éveillerait. Il l'espérait en tout cas. De plus, toutes les formes de vie semblaient se regrouper dans la vallée. Les chats géants, les chiens et les babouins étaient sortis dans l'espoir de pouvoir approcher et capturer les ongulés et les marsupiaux.

Kickaha s'éveilla fréquemment. Il entendait les rugissements, les aboiements, les grognements et les hurlements qui s'élevaient de la vallée. Cependant le point d'origine de ces sons ne paraissait pas être proche et il n'était même pas certain de ne pas en avoir rêvé quelques-uns.

Peu avant l'« aube », il s'assit, la respiration courte et le cœur battant. Il entendait un grondement. Une secousse tellurique. Non, le sol ne tremblait pas. Puis il remarqua que le rocher s'éloignait, imité par une demi-douzaine d'autres blocs de pierre qui roulaient eux aussi vers le bas de la pente devenue de plus en plus raide. Ils rebondissaient sur les protubérances, heurtaient à nouveau le sol avec un bruit sourd, prenaient de la vitesse en se dirigeant vers la vallée. Mais, à présent, cette dernière était entièrement recouverte par les flots. Les uniques animaux encore visibles étaient quelques gros chats qui avaient de l'eau jusqu'au ventre et refusaient d'interrompre déjà leur festin. Il y avait également des millions d'oiseaux parmi lesquels environ deux cent mille flamants aux pattes démesurées, qui n'étaient différents de leurs semblables terrestres que par leur couleur : verte au lieu de rose. Ils mangeaient voracement dans les eaux qui bouillonnaient, non de chaleur mais de vie. Des milliards de poissons.

Il était temps que Kickaha se levât, même s'il n'avait pu prendre suffisamment de repos. La pente s'inclinait de plus en plus et il roulerait bientôt vers le bas.

Il descendit le versant abrupt et pénétra dans les flots qui lui

arrivaient aux genoux. Puis il se pencha et but. L'eau était fraîche mais boueuse en raison de l'activité frénétique dont elle était le théâtre. Un flamant qui suivait une proie fuyant sous la surface venait vers lui. L'oiseau s'arrêta et poussa un cri de colère lorsque Kickaha se leva. L'homme l'ignora et embrocha la créature pourchassée par le flamant à l'aide de son couteau. Il ramena un animal qui ressemblait à un chiot couvert de boue, mais qui avait la saveur de la truite.

Apparemment, le niveau de l'eau s'était stabilisé, pour un temps tout au moins. Après avoir empli son estomac et lavé son corps, Kickaha contourna la montagne en marchant dans les flots. Une heure plus tard, il se trouvait dans la plaine. Aux alentours de « midi », le sol s'inclina d'environ dix degrés et les flots s'écoulèrent sur cette pente. Trois heures plus tard, la plaine commença de s'incliner dans l'autre sens. Kickaha mangea ce qui restait du chiot et en jeta les os, auxquels adhéraient encore des lambeaux de chair.

Des corbeaux écarlates se posèrent sur ses restes et se les disputèrent.

La masse rougeâtre n'avait pas reparu dans le ciel. Kickaha espérait que lorsqu'elle tomberait cela se produirait assez loin de lui. La lune formerait un tas démesuré, provoquerait l'apparition subite d'une chaîne de montagnes aux dimensions comparables à celles de l'Himalaya. Puis, selon Urthona, cela fusionnerait en plusieurs mois avec la masse principale de la planète, qui elle aussi changerait de forme pendant le processus.

Quelques mois plus tard, une autre scission se produirait, quelque part ailleurs. Mais ce serait alors un phénomène plus important. Le volume de la lune aurait alors environ un seizième de la masse totale de la planète.

« Que Dieu vienne en aide à ceux qui sont prisonniers sur une masse qui se sépare. Que Dieu vienne en aide à ceux qui s'y trouvent lorsqu'elle regagne la planète mère. »

Un seizième de la masse de ce monde ! Un objet cunéiforme dont la pointe éventrerait le cœur de la planète. Approximativement, plus de 67 700 000 kilomètres cubes !

Il frissonna. Il imaginait les cataclysmes, les tremblements de terre, la cavité démesurée. Il imaginait le lent processus de cicatrisation, alors que les parois du trou s'effondraient pour l'emplir et que le reste de cette planète se déplaçait pour venir combler les vides. C'était inimaginable.

Il était même surprenant que la vie pût encore exister dans cet univers. Et cependant, elle pullulait juste avant le « crépuscule ». Il traversa un défilé entre deux montagnes monolithiques dont la forme n'avait pas changé de la journée. Le canal suivait le centre du passage et le niveau des flots s'arrêtait à quelques centimètres au-dessous des

berges. De chaque côté du canal, la place était suffisante pour permettre le passage de dix hommes de front. Kickaha longeait le cours d'eau et regardait par instants la paroi en surplomb qui se dressait sur sa droite.

La base de la muraille s'incurvait légèrement, de même que le canal. Kickaha ne voulait pas s'arrêter pour la nuit, car il ne pouvait s'installer à l'écart des gros prédateurs. Ni à proximité du passage d'un troupeau d'ongulés au cas où ceux-ci auraient été pris de panique.

Il poursuivit sa route, ralentissant parfois le pas afin de demeurer au plus près de la montagne lorsque de gros chats ou chiens passaient à proximité. Heureusement, ils ne lui prêtaient pas attention. Peut-être s'étaient-ils déjà attaqués à des humains et avaient-ils appris à les redouter. Ce qui en disait long sur le danger que représentait *l'Homo Sapiens* en ce lieu. Mais peut-être les prédateurs le trouvaient-ils simplement étrange et se montraient-ils prudents.

Cependant, ils pourraient malgré tout céder à la tentation de l'attaquer s'ils le surprenaient en plein sommeil. Aussi poursuivit-il son chemin. À l'aube, il titubait de fatigue, les jambes douloureuses, l'estomac vide.

Il laissa finalement les montagnes derrière lui. Le canal s'éloignait à perte de vue selon un tracé pratiquement rectiligne au centre d'une grande plaine. À l'horizon se profilait une chaîne de pics coniques. En ce lieu, les plantes, dont seule une infime partie était mobile, étaient innombrables, de même que les troupeaux d'animaux et les oiseaux omniprésents. Pour instant, tout semblait paisible. S'il y avait des prédateurs, ils ne se manifestaient pas.

Il observa le canal et se demanda quelle pouvait être, sa longueur totale. Il avait tout d'abord supposé que les flots l'avaient emporté sur une vingtaine de kilomètres. Mais il comprenait à présent qu'il devait avoir été charrié sur quatre-vingts kilomètres ou plus.

La terre s'était brusquement fendue selon une ligne droite, comme ouverte par la hache d'un colosse. L'eau du lac s'était déversée dans cette tranchée et Kickaha avait eu énormément de chance de ne pas être noyé ou broyé contre le lit du cours d'eau.

Non, ce n'était pas une question de chance. Il s'était produit un miracle.

Il quitta le défilé et s'engagea dans la plaine, pour s'immobiliser après n'avoir parcouru qu'une centaine de mètres. Il pivota dans la direction d'où provenaient les bruits de sabots qui l'avaient soudainement alerté. Sur sa droite surgirent une vingtaine d'élans jusqu'alors cachés par un renflement de la paroi rocheuse. Ils étaient montés par des hommes, et ces hommes étaient armés de longues lances.

Ils comprirent que Kickaha les avait vus et poussèrent des cris de

guerre avant de lancer leurs montures au galop. Il se dit que tout bluff était inutile car ils avaient tous les atouts dans leur jeu. Mais ce n'était malheureusement pas une partie de poker.

VII

Ces élans appartenaient à la plus petite des espèces et n'étaient guère plus gros que des chevaux adultes. Comme leurs cousins sauvages, ils avaient des robes de diverses couleurs : rouan, noir, bleu, noisette et pie. Ils étaient harnachés de rennes et leurs cavaliers étaient montés sur des selles équipées d'étriers.

Les hommes, nus jusqu'à la taille, portaient des pantalons de cuir qui protégeaient leurs jambes du frottement. Certains avaient planté des plumes dans leur longue chevelure, mais ce n'étaient pas des Amérindiens. Ils avaient la peau trop claire et des barbes fournies. Lorsqu'ils furent suffisamment près de lui, Kickaha put voir que leurs visages étaient couturés de cicatrices tribales.

Certaines lances étaient des perches à l'extrémité appointée et durcie par le feu. Les autres se terminaient par des éclats de silex, des cornes d'antilope, ou encore des crocs de lion. Les indigènes ne possédaient pas d'arcs, mais certains d'entre eux avaient glissé dans leurs ceintures des haches de pierre ou de lourds boomerangs. Ils disposaient également de boucliers ronds recouverts de peau, mais ceux-ci pendaient à des lanières de cuir fixées aux selles. De toute évidence, les guerriers ne pensaient pas en avoir besoin contre Kickaha, ce en quoi ils ne se trompaient pas.

Le premier arrivé fit stopper les autres cavaliers, qui se déployèrent autour de lui.

Leur chef, un homme trapu aux cheveux gris, fit avancer sa monture vers Kickaha. L'élan obéit, mais il était possible de lire dans ses grands yeux que cela ne l'enthousiasmait guère.

À cet instant, le gros de la tribu commença à sortir de derrière la montagne. Il était constitué par des cavaliers armés et une caravane de femmes, d'enfants, de chiens et d'élans tirant des travois sur lesquels étaient empilés peaux, Calebasses, pieux de bois et autres objets.

Le chef s'adressa à Kickaha dans une langue que ce dernier ne connaissait pas. Sans s'attendre à être compris, Kickaha répondit par vingt phrases de langues différentes : seigneuriale, anglais, français,

allemand, tishquetmoac, hrowakas, haut-allemand abâtardi de Dracheland, plusieurs dialectes des hommes-chevaux lakota, mycénien, et quelques bribes de phrases latines, grecques, italiennes et espagnoles qu'il connaissait.

Le chef n'en comprit aucune. Kickaha n'en fut pas surpris, bien qu'il eût espéré qu'ils parleraient une langue qu'il aurait pu au moins identifier, si leurs ancêtres étaient venus de la Terre.

Tout n'était pas négatif, cependant : ils ne l'avaient pas massacré sur-le-champ.

Mais ils pouvaient avoir l'intention de le torturer tout d'abord. Kickaha savait ce que les tribus du niveau amérindien, sur le monde de Jadawin, réservaient à leurs captifs et il n'était guère optimiste...

Le chef agita sa lance emplumée et s'adressa à deux de ses hommes. Ceux-ci mirent pied à terre et s'approchèrent de l'étranger avec prudence. Kickaha sourit et leva les mains, paumes en avant.

Les deux hommes ne lui rendirent pas son sourire. Ils tinrent leurs lances de façon à pouvoir l'embrocher au moindre geste suspect et vinrent lentement vers lui. Si Kickaha avait été dans son excellente condition physique habituelle, il aurait essayé d'atteindre le plus proche élan sans cavalier. Même ainsi, il n'aurait eu qu'une chance sur vingt de parvenir à se frayer un chemin dans les rangs des hommes qui l'encerclaient. Par le passé, il était souvent passé à l'action alors que les chances de réussite étaient encore plus minces, mais il s'était alors senti pratiquement invincible, ce qui n'était pas le cas à présent. Il était trop gourda et trop las.

Les deux hommes étaient moins grands que lui. L'un mesurait environ un mètre soixante-cinq et l'autre un peu moins d'un mètre soixante-dix. Le plus gros prit sa lance dans une main et tendit l'autre. Kickaha supposa qu'il voulait son couteau.

Il haussa les épaules et obéit lentement. Durant une seconde, il fut tenté de lancer son couteau dans la gorge du guerrier. Il pourrait s'emparer de la lance, retirer l'arme, courir vers... Non, mieux valait ne plus y penser.

L'homme prit le couteau et recula. À en juger par son expression et celle de ses compagnons, ils voyaient du métal pour la première fois.

Le chef prononça quelques paroles. L'indigène courut jusqu'à lui et lui tendit l'arme. L'homme à la barbe et aux cheveux gris retourna le couteau en tous sens et en passa avec prudence le tranchant sur la paume de sa main. Puis il l'essaya sur la lanière de cuir qui retenait son bouclier.

Tous s'exclamèrent quand la courroie céda sans difficulté.

Le chef demanda quelque chose à Kickaha. Il voulait sans nul doute apprendre où le captif avait trouvé un pareil objet. Kickaha

n'hésitait jamais à mentir, lorsque cela pouvait lui sauver la vie. Il désigna les montagnes vers lesquelles il s'était dirigé.

Le chef sembla réfléchir et parla à nouveau. Les deux hommes lièrent les mains de Kickaha devant lui à l'aide d'une lanière de cuir. Puis le chef donna un ordre et descendit de monture pour attendre en compagnie de ses deux aides, pendant que des éclaireurs partaient en avant-garde. Une quinzaine de minutes plus tard, ils furent rattrapés par la tête de la caravane.

Le chef semblait expliquer la situation à son peuple. Il brandissait fréquemment sa lance dans la direction que le captif avait indiquée. Il y eut un brouhaha de conversations excitées. Finalement, le chef leur ordonna de se taire. Kickaha en avait profité pour faire une estimation rapide de l'importance de la tribu. Éclaireurs inclus, elle comprenait approximativement quatre-vingt-dix personnes : trente hommes, quarante femmes et vingt enfants.

Kickaha incluait dans cette dernière catégorie tous les jeunes indigènes, des nouveau-nés portés par leurs mères aux adolescents. Comme les hommes, les femmes avaient les cheveux noirs ou bruns. La plupart avaient des yeux brun clair, d'autres noisette, quelques-unes bleus. Certaines n'étaient pas repoussantes. Elles ne portaient que des jupes courtes de cuir tanné. Les enfants étaient nus et aussi sales que leurs aînés. Tous dégageaient une odeur aussi nauséabonde que s'ils n'avaient pas pris de bain depuis des mois.

Cependant certaines bêtes de somme étaient chargées de grosses outres emplies d'eau. Une femme profita de la brève halte pour aller traire une vache. En plus des piles de peaux et d'armes, les travaux étaient également chargés d'une sorte de pemmican. Il n'y avait pas de tentes, ce qui signifiait que, lorsqu'il pleuvait, les membres de la tribu devaient simplement attendre que cela cesse.

Plusieurs hommes dirigèrent leurs lances vers lui, alors que d'autres le déshabillaient. Le chef reçut son levis en lambeaux et ses boots élimés. À son expression et au ton de sa voix, il n'avait jamais rien vu de semblable auparavant. Lorsqu'il essaya d'enfiler le jean, il découvrit que ses grosses fesses et sa panse proéminente ne pouvaient y pénétrer. Il résolut le problème en fendant le pantalon autour de la taille, d'un coup de couteau. Les boots étaient bien trop grands pour lui, mais il les garda aux pieds.

Il trouva dans la poche revolver du levis le paquet de dards empoisonnés et les distribua aux hommes dont les lances n'étaient pas munies de pointes de silex. Ces derniers lièrent les dards aux extrémités des perches avec des lanières de peau crue, puis ils s'amuserent à essayer de se piquer entre eux. Ils riaient en esquivant les coups. Il ne restait plus à Kickaha que son slip sale et troué. Une grosse femelle élan fut séparée du reste du troupeau, équipée de rênes

et d'une selle, puis l'on fit comprendre à Kickaha qu'il devait l'enfourcher. Il obéit et prit les rênes entre ses mains liées. Le chef donna un autre ordre et un homme vint passer une longue courroie sous le ventre de la bête, puis en attacha les extrémités aux chevilles de Kickaha. La caravane s'ébranla et une vieille femme, l'unique personne âgée qu'il pouvait voir, joua un air étrange sur une flûte façonnée dans un os allongé. Sans doute un tibia de moa.

Le voyage dura près d'une heure. Puis la tribu établit son campement, si le simple fait de s'arrêter à côté du canal pouvait mériter ce nom. Pendant que Kickaha restait assis sur l'animal, oublié de tous à l'exception d'un unique garde, les membres de la tribu prirent un bain.

Kickaha se demanda s'ils avaient l'intention de le laisser sur l'élan jusqu'à ce qu'ils repartent. Au bout d'une demi-heure, pendant laquelle il avait été cruellement mordu par une nuée de mouches bleues, son garde décida de lui délier les jambes. Kickaha descendit avec raideur de sa monture et s'immobilisa. L'indigène s'appuyait sur sa lance et attendait d'être relevé pour aller prendre un bain à son tour.

Par gestes, Kickaha fit comprendre au garde qu'il aurait voulu pouvoir boire un peu d'eau. Le jeune homme hochait la tête. Kickaha se rendit sur la berge du canal et s'agenouilla pour prendre l'eau dans les paumes de ses mains. L'instant suivant, un coup de pied le propulsa dans les flots.

Lorsqu'il remonta à la surface, il découvrit que tous les membres de la tribu riaient aux éclats de cette plaisanterie désopilante.

Kickaha nagea vers la rive, jusqu'au moment où ses pieds touchèrent le fond. Il pivota sur lui-même et jeta un regard de désir à l'autre berge. Elle se trouvait à environ quatre-vingt-dix mètres de lui. Il pourrait l'atteindre, même avec les mains liées devant lui. Les indigènes le poursuivraient à la nage, ou sur leurs montures, mais il savait qu'il pourrait les distancer. Si seulement il y avait eu un bois ou une montagne proche, il aurait tenté de fuir. Mais il n'avait en face de lui qu'une plaine d'environ trois kilomètres de large. Ses ravisseurs le rattraperaient avant qu'il ait pu la traverser.

À contrecœur, il se hissa sur la berge. Il se releva et fixa impassiblement le jeune indigène. Ce dernier rit et dit quelque chose aux autres membres de la tribu qui éclatèrent de rire. Quoi qu'il eût dit, ce ne devait pas être très flatteur pour le prisonnier.

Kickaha estima qu'il ferait tout aussi bien de commencer immédiatement à apprendre leur langage. Il désigna la lance et en demanda le nom. Tout d'abord, le jeune homme resta perplexe. Lorsqu'il comprit finalement, il répondit : « *Gabol* ».

Gabol se révéla ne pas être un terme générique. Il s'appliquait

uniquement aux lances dont l'extrémité était durcie par le feu. Une arme semblable munie d'une pointe de pierre était un *baros* ; terminée par une corne d'antilope, c'était un *yava* ; par un croc de lion un *grados*.

Il apprit par la suite qu'il n'existait par contre aucun mot pour désigner l'espèce humaine. La tribu se donnait un nom qui signifiait simplement : le peuple. Les autres humains étaient les ennemis. Les enfants quel que fût leur sexe, étaient regroupés sous un vocable qui voulait dire « pas encore formé ». Les mâles adultes étaient différenciés par trois termes : l'un désignait le guerrier qui avait tué un membre d'une tribu ennemie, l'autre le jeune homme qui n'avait pas encore versé de sang, et le troisième l'homme stérile. Peu importait que ce dernier eût ou non tué un ennemi. Il était un *tatru*. Cependant, s'il parvenait à voler un enfant à une autre tribu, il passait dans la catégorie des *wirus*, celle des *grands guerriers*.

Les femmes étaient elles aussi divisées en trois catégories. Si elles avaient donné naissance à un enfant, elles appartenaient à la caste supérieure. Si elles étaient stériles mais avaient tué deux ennemis, mâles ou femelles, elles se trouvaient au second rang. Si elles étaient stériles et n'avaient tué personne, elles étaient alors *shonka* : un terme qui, à l'origine, servait à désigner une espèce d'animaux inférieurs.

Deux jours et deux nuits s'écoulèrent pendant lesquels la tribu longea le canal sans se presser. C'était, avec les grandes montagnes coniques qui se dressaient loin devant eux, l'unique élément stable du paysage. Il s'élargissait parfois et devenait moins profond, ou il se rétrécissait et se creusait. Mais il s'étirait toujours aussi droit que le dos d'un chef indien.

Pendant que la tribu campait ou progressait à deux kilomètres heure, des chasseurs s'éloignaient du gros de la troupe, parfois accompagnés par les femmes les plus jeunes, contrairement à ce qui se produisait au sein des peuples primitifs des Mondes Superposés, les femmes ne passaient pas leur temps, de l'aube au crépuscule, à fabriquer des objets, cultiver le sol, préparer les repas et élever leur progéniture. Elles soignaient le bétail, s'occupaient à tour de rôle des enfants et confectionnaient à l'occasion des boomerangs sculptés ou des lances à partir de perches de bois. Cela excepté, elles avaient peu de tâches à accomplir. Les plus fortes des jeunes femmes allaient chasser et participaient parfois aux raids des guerriers.

Les chasseurs revenaient avec des antilopes, des gazelles, des autruches et de la viande de moa. Un jour, un groupe tua un éléphanteau isolé. La tribu pénétra sur trois kilomètres à l'intérieur des terres pour atteindre sa dépouille. Ils la dépecèrent et n'en laissèrent que les os. Puis ils se gavèrent de viande crue jusqu'à ce que leurs ventres fussent distendus comme des ballons de baudruche.

Ils utilisèrent des couteaux de silex pour dépecer la bête. Kickaha découvrirait bientôt que ces outils étaient façonnés dans des nucléus qui jaillissaient de terre lorsque celle-ci s'ouvrait. Avec les blocs de pierre roulée, ces nucléus constituaient les uniques minéraux solides connus dans cet univers.

Les indigènes se nourrissaient également des fruits et des noix de divers arbres, que les chasseurs faisaient généralement tomber à l'aide de leurs boomerangs, tout en restant hors de portée des tentacules et des dards.

Bien que Kickaha fût doué pour les langues et qu'il apprît vite, il lui fallut plus d'une semaine pour assimiler les rudiments du langage de la tribu. Elle possédait une technologie qui eût été considérée comme inférieure même à l'âge des cavernes, mais sa langue était complexe. Si le vocabulaire était restreint, les nuances (principalement indiquées par de subtiles substitutions de voyelles) le déconcertèrent tout d'abord. Il découvrit une particularité qu'il n'avait encore jamais rencontrée. La dernière consonne d'un mot pouvait modifier la console initiale du mot suivant. Il existait une règle grammaticale à ce sujet, mais, comme dans toutes les langues vivantes, elle était confirmée par de nombreuses exceptions.

De plus, les combinaisons possibles étaient innombrables.

Il se souvint avoir lu quelque chose à propos des changements de consonnes identiques dans la langue celte. Mais similaires à quel point, il l'ignorait.

Il se demandait parfois si les Thanas, ainsi que se faisaient appeler les membres de la tribu, pouvaient être les descendants d'anciens Celtes. Si c'était le cas cependant, aucun Celte moderne n'aurait pu les comprendre. Au fil de nombreux millénaires, cette langue s'était considérablement altérée. L'élan mâle utilisé comme, monture, par exemple, était appelé un *hikwu*. Pouvait-on établir le moindre rapprochement avec le latin *equus* ? Selon les vagues souvenirs des livres qu'il avait lus, tant d'années plus tôt, *equus* était apparenté à un mot celte similaire et également au grec *hippos*.

Il ne se rappelait plus ce nom. Cela n'avait pas réellement d'importance, hormis sur le plan de la simple curiosité. Quoi qu'il en soit, pourquoi la tribu originelle transplantée en ce monde aurait-elle donné aux élans le nom des chevaux ? Parce que dans cet univers l'*hikwu* était l'animal le plus proche du cheval ?

Durant le jour, Kickaha chevauchait une *merk*, une femelle élan, les mains toujours liées, ou il se promenait dans le camp. Lorsqu'il était en selle, il cherchait des traces d'Anania. Il ne connaissait pas suffisamment la langue de ce peuple pour pouvoir demander s'ils avaient vu des étrangers au teint pâle comme le sien, ou un homme à la peau noire.

Le dixième jour, ils s'engagèrent dans un défilé entre des montagnes qui semblaient immuables. Et en ce lieu, au-delà d'une longue pente et d'une large plaine, s'étendait l'océan.

Dans les plaines, ainsi que sur ce versant de la montagne, se dressaient des arbres sédentaires aux racines permanentes. Kickaha faillit crier lorsqu'il les vit. Il y avait une vingtaine d'espèces d'une trentaine de mètres de hauteur : semblables à des pins, à des chênes, à des cotonniers, portant de grandes quantités de fruits et de noix.

La première question qui lui vint à l'esprit fut : si ces terres sont stables, pourquoi les Thanas ne s'y installent-ils pas de façon définitive ? Pourquoi errent-ils à la surface de ce monde en perpétuel changement, au-delà de la chaîne montagneuse qui entoure l'océan ?

Pendant leur descente, des nuages se formèrent et, avant qu'ils ne fussent à mi-chemin de la pente, le tonnerre gronda. Les Thanas firent halte et leur chef, Wergenget, conféra avec les membres du conseil. Puis il donna l'ordre de faire demi-tour et de revenir en deçà des montagnes.

Kickaha s'adressa à Lukyo, une jeune femme dont la personnalité, pour ne pas parler de son physique, l'avait attiré.

— Pourquoi rebroussons-nous chemin ?

Lukyo était pâle et ses yeux roulaient dans leurs orbites comme ceux d'un cheval effrayé.

— Nous arrivons trop tôt. La colère du Seigneur ne s'est pas encore apaisée.

À cet instant, le premier des éclairs s'abattit sur un arbre, à soixante mètres d'eux. Le tronc se fendit en son centre. Une partie s'écrasa sur le sol, l'autre resta dressée.

Le chef les exhorta à se hâter, ce qui était superflu. Leur repli ressemblait plutôt à une fuite éperdue. Les élans s'emballaient alors que leurs cavaliers essayaient frénétiquement de les arrêter. Les travois bondissaient en tous sens, ce qui provoquait la chute de leur chargement. Kickaha et Lukyo se retrouvèrent seuls ou presque. Une enfant de six ans pleurait sous un arbre. Apparemment, la fillette s'était éloignée un court instant du gros de la tribu, et ses parents avaient été emportés au loin par leurs montures.

Kickaha réussit à soulever la petite fille en dépit du handicap de ses poignets liés. Il s'éloignait le plus rapidement possible avec son fardeau et Lukyo courait devant lui. Les grondements du tonnerre se firent plus nombreux. Un éclair s'écrasa derrière lui et l'étourdit. L'enfant serra ses bras autour du cou de Kickaha et blottit son visage contre son épaule.

Il jura. Jamais il n'avait connu d'orage aussi violent. Cependant, en dépit du danger que représentait la foudre, il aurait fui au sein de la tourmente car c'était la première occasion de s'évader qui se

présentait à lui. Mais il ne pouvait abandonner l'enfant.

La pluie se mit alors à tomber, avec une violence inouïe. Il pressa le pas, la tête basse alors que l'eau se déversait sur lui comme s'il s'était trouvé sous une douche. La succession rapide d'éclairs lui permettait de voir Lukyo, poussée par la peur, prendre de l'avance sur lui. Même sans le poids supplémentaire, en bonne condition physique, il aurait eu des difficultés à suivre la jeune femme. Elle courait aussi vite qu'un champion olympique.

Puis elle perdit l'équilibre et tomba. Son corps glissa de quelques pas sur la pente, le visage contre l'herbe humide. Elle se releva, mais pas pour longtemps. Un coup de tonnerre assourdit Kickaha, la blancheur l'aveugla. Obscurité durant quelques secondes. Il y eut une vingtaine d'éclairs, heureusement plus éloignés. Il vit à nouveau Lukyo sur le sol. Elle ne bougeait plus.

Lorsqu'il arriva près d'elle, il perçut l'odeur de chair calcinée. Il posa à terre l'enfant qui luttait pour ne pas être séparée de lui. Le corps de Lukyo était carbonisé.

Il reprit la petite fille dans ses bras et se mit à courir à toutes jambes. Puis il vit une silhouette spectrale jaillir hors de l'échiquier clignotant de nuit et de jour. Il s'immobilisa. Que diable se passait-il ? Il était brusquement plongé en plein cauchemar. Il n'était pas étonnant que la tribu eût pris la fuite, affolée au point d'oublier cette enfant.

Mais la forme étrange s'approchait de lui et il put voir bientôt qu'il s'agissait de deux êtres. Wergenget sur son *hikwu*. Le chef avait réussi à maîtriser sa monture et était revenu les chercher. Sa peur avait dû être extrêmement difficile à surmonter et il lui avait été certainement, très dur d'empêcher l'élan de fuir au loin. Le pauvre animal avait sans nul doute pensé que son maître était fou pour vouloir s'aventurer à nouveau dans cette vallée grondante où régnait la mort, après avoir réussi à s'en échapper.

À présent, Kickaha comprenait pourquoi Wergenget était le chef de la tribu.

L'homme à la barbe grise fit stopper sa monture qui tremblait violemment, la lèvre supérieure retroussée, les yeux exorbités. Kickaha lui cria quelques paroles et désigna le cadavre du doigt. Wergenget hocha la tête pour indiquer qu'il avait compris. Il souleva la petite fille qu'il installa devant lui, sur la selle. Kickaha s'attendait à ce qu'il prît alors la fuite. Pourquoi aurait-il risqué sa vie et celle de l'enfant pour un étranger ?

Mais Wengergent maintint l'*hikwu* à l'arrêt tant que Kickaha ne fut pas monté derrière lui. Puis il fit faire demi-tour à sa monture et lui rendit les rênes. La bête ne se fit pas prier et, bien qu'alourdie par ses trois cavaliers, partit au galop. Ils se retrouvèrent finalement dans le

défilé. Ici, il ne pleuvait pas. Le tonnerre résonnait et les éclairs illuminaient le ciel, mais l'orage était loin.

VIII

Wergenget tendit l'enfant à la mère éplorée. Le père embrassa également sa fille, mais son expression trahissait sa gêne. Il avait honte de s'être laissé dominer par la peur.

— Nous attendrons ici que le Seigneur se calme, déclara le chef.

Kickaha se laissa glisser au bas de l'animal et Wergenget l'imita. Durant un bref instant, Kickaha fut tenté d'arracher le couteau de la ceinture du chef. Après avoir récupéré son arme, il pourrait fuir au sein de cet orage que nul homme n'oserait affronter et parviendrait à faire perdre ses traces dans la forêt. S'il n'était pas terrassé par la foudre, il irait si loin qu'on ne le retrouverait jamais.

Mais il avait une raison pour ne pas prendre immédiatement la fuite.

En vérité, il redoutait d'affronter la solitude.

Durant la plus grande partie de sa vie, il avait vécu en solitaire. Cependant il n'était pas asocial. Enfant, il n'avait jamais éprouvé de difficultés à se faire accepter par les fils des fermiers du voisinage, puis par les autres élèves, tant au lycée qu'à l'université.

En raison de sa curiosité insatiable, de ses capacités athlétiques, et de son don pour les langues, il avait été à la fois un chef et un personnage aimé. Mais il adorait la lecture, et, très souvent, lorsqu'il avait eu le choix entre aller se distraire avec ses semblables ou lire, il avait préféré opter pour cette dernière activité. Son temps était compté, car le fils d'un fermier était toujours très occupé. Il étudiait beaucoup, également, afin d'obtenir de bonnes notes à l'école. Enfant, il avait déjà décidé de ne pas devenir un paysan. Il rêvait de se rendre dans des pays exotiques, de devenir zoologue ou conservateur d'un musée d'histoire naturelle, de voyager dans des contrées fabuleuses : l'Afrique noire, l'Amérique du Sud ou la Malaisie. Mais il lui faudrait pour cela avoir son doctorat et, en conséquence, obtenir ses diplômes tant au lycée qu'à l'université. De plus, il aimait apprendre. Aussi lisait-il tout ce qui lui tombait sous la main. Ses camarades se moquaient souvent de lui parce qu'il avait « toujours le nez plongé

dans un bouquin », sans méchanceté ni trop d'amusement car il s'emportait facilement et ses poings partaient encore plus vite. Mais ils ne pouvaient comprendre son désir insatiable de s'instruire.

Une personne qui l'aurait observé entre dix-sept et vingt-deux ans n'aurait certainement pas compris que s'il se trouvait souvent en compagnie de ses camarades, il ne faisait pas partie de leur bande. Cet observateur n'aurait vu qu'un athlète adulé, un étudiant surdoué qui se colletait avec les plus violents et parcourait toutes les routes du pays sur sa moto pétaradante, qui basculait de nombreuses filles dans des meules de foin et s'enivrait de façon éhontée, et qui avait même été, une fois, jeté en prison pour avoir forcé un barrage de police. Ses parents avaient été humiliés. Sa mère avait pleuré et son père avait été fou de rage. Qu'il se fût évadé de sa geôle, simplement pour se rendre compte à quel point c'était difficile, avant de retourner se livrer volontairement à la police, n'avait contribué qu'à traumatiser, encore plus ses parents.

Ses camarades de sexe masculin avaient trouvé cet exploit admirable et amusant, les filles fascinant bien qu'inquiétant, et ses professeurs alarmant. Le juge, qui l'avait surpris dans sa cellule en train de lire *Déclin et chute de l'Empire romain* de Gibbon, avait, quant à lui, estimé qu'il se trouvait en face d'un jeune homme intrépide et plein d'avenir, victime de ses mauvaises fréquentations. Le juge avait levé les accusations qui pesaient contre Paul et ce dernier avait été mis en liberté conditionnelle. Le jeune homme avait juré de se conduire désormais ainsi qu'il seyait à un citoyen convenable (durant la période de liberté surveillée, en tout cas) et il avait tenu parole.

Durant cette période, Paul s'était rarement éloigné de la ferme paternelle. Il ne voulait pas être soumis à la tentation par ses compagnons, qui n'étaient coupables en fait que d'avoir voulu l'imiter. De plus, cette affaire avait trop fait souffrir ses parents. Il travaillait, étudiait et, parfois, allait chasser dans les bois. Il ne restait pas sciemment seul durant de longs moments. Il se perdait dans la solitude avec autant de passion qu'il s'était enivré de camaraderie.

Puis Mr et Mrs Finnegan, dans le but de le remettre dans le droit chemin ou poussés par le désir inconscient de le blesser autant qu'il les avait blessés, lui avaient appris une chose qui l'avait bouleversé.

Paul était un enfant adopté.

Il avait été sidéré par cette révélation. Comme la plupart des enfants, il avait cru quelque temps avoir été adopté. Mais il n'avait pas entretenu de telles divagations, courantes lorsque les enfants imaginent que leurs parents ne les aiment pas. Cependant, c'était la vérité et il refusait de l'admettre.

Selon ses parents adoptifs, la femme qui lui avait donné le jour était une Anglaise au nom étrange de Philae Jane Fogg-Fog. Dans

toute autre circonstance, il aurait trouvé cela risible. Pas à présent.

Les parents de Philae Jane appartenaient à la *gentry* britannique, bien que son grand-père eût épousé une femme parsi. Il savait que les Parsis étaient des Persans qui avaient fui en Inde et s'y étaient installés lorsque leur pays natal avait été conquis par les musulmans. Ainsi... un huitième de son être était indien. Mais pas indien d'Amérique, comme certains ancêtres de sa mère adoptive. Il était en partie un Indien d'Asie, bien que par naturalisation. En effet, les Parsis ne se mariaient généralement pas avec leurs voisins hindous. La mère de sa mère, Roxanne Fogg, était la personne à qui l'on devait le nom composé de Fogg-Fog. Elle avait épousé un lointain parent, un Américain nommé Fog. Une branche de la famille Fogg avait en effet émigré pour une colonie de Virginie dans les années 1600. Puis, au début du XIX^e siècle, certains descendants des premiers colons s'étaient rendus au Texas, alors État de la république fédérale du Mexique. À cette époque, le second « g » avait déjà disparu du nom. Le grand-père maternel de Paul : Hardin Blaze Fog, devait naître dans un ranch d'un État devenu souverain : la république du Texas.

À vingt ans, Roxanne Fogg avait épousé un Anglais qui devait mourir dix-huit ans plus tard en laissant deux enfants. À quarante ans, elle était partie avec son fils pour le Texas afin de jeter un coup d'œil à la part de l'immense propriété qu'il hériterait à sa majorité. Une fois-là, elle avait fait la connaissance de quelques-uns de leurs parents, y compris le célèbre pistolero de l'Ouest, héros confédéré de la Guerre de Sécession : Dustine « Dusty » Edward Marsden Fog. Puis elle avait été présentée à Hardin Blaze Fog, de plusieurs années plus jeune qu'elle. Ils avaient eu le coup de foudre et il était revenu avec elle en Angleterre. En dépit des origines roturières de son fiancé, sa famille avait approuvé leur mariage après qu'elle eut annoncé qu'elle épouserait cet homme même sans leur consentement, et ajouté qu'il était armateur et disposait d'une coquette fortune. Blaze s'était installé à Londres pour diriger le bureau britannique de la compagnie. À quarante-trois ans, Roxanne avait surpris tout le monde, elle incluse, en se retrouvant enceinte d'un bébé qui serait baptisé Philea Jane.

Philea Jane Fogg-Fog, née en 1880, devait épouser en 1900 un médecin anglais, le docteur Reginald Syn. Dix ans plus tard, ce dernier mourait dans des circonstances mystérieuses, sans laisser de descendance. Philea ne s'était remariée qu'en 1916. Elle avait rencontré à Londres un homme fortuné de l'Indiana : Park Joseph Finnegan. Les Fogg ne l'appréciaient pas et ce pour plusieurs raisons. Premièrement, il était d'origine irlandaise ; deuxièmement, il n'appartenait pas à l'Église épiscopaliennne ; et troisièmement, il s'était affiché avec plusieurs femmes aux mœurs dissolues dans les salles de jeu, avant de demander la main de Philea. Elle l'avait cependant

épousé et ils étaient partis pour Terre Haute, ville que ses parents croyaient toujours exposée aux attaques des Peaux-Rouges.

Park Joseph Finnegan avait rendu Philea heureuse durant les six premiers mois de leur union, en dépit des difficultés éprouvées par son épouse pour s'accoutumer à la vie de cette petite ville de l'Indiana. Encore vivait-elle dans une grande demeure et n'avait-elle pas de problèmes d'ordre financier...

Puis sa vie était devenue un enfer. Finnegan avait recommencé à dilapider son argent pour les femmes, l'alcool et le poker. En peu de temps, il avait perdu toute sa fortune et, lorsqu'il eut découvert que sa femme, alors âgée de trente-huit ans, était enceinte, il l'avait quittée. Il lui avait déclaré qu'il comptait se rendre dans l'Ouest pour refaire fortune, mais elle ne devait plus jamais entendre parler de lui.

À la fois trop fière et trop honteuse pour regagner l'Angleterre, Philea était alors devenue femme de ménage chez un parent de son mari. En dépit de sa profonde humiliation, elle travaillait sans se plaindre et, d'une façon toute britannique, restait impassible face à l'adversité.

Paul avait six mois lorsque le réchaud à pétrole utilisé pour réchauffer le fer à repasser avait explosé au visage de sa mère. La maison avait été la proie des flammes et l'enfant aurait également péri si un jeune homme ne s'était précipité dans le brasier pour le sauver.

Le parent dont la maison avait brûlé était mort d'une crise cardiaque un peu plus tard. Paul aurait dû être envoyé dans un orphelinat, mais un cousin de Park : Ralph Finnegan, et sa femme, fermiers dans le Kentucky, avaient alors décidé de l'adopter. Sa nouvelle mère avait ajouté à son nom celui qu'elle avait porté étant jeune fille : Janus.

C'était après cette révélation qu'il avait commencé à souffrir de la solitude, ou peut-être d'avoir été abandonné. Après avoir appris tous les détails et avoir demandé maint renseignement sur sa Camille, il n'avait plus jamais abordé ce sujet. Lorsqu'il parlait de ses parents à des tiers, il se référait toujours à l'homme et à la femme qui l'avaient élevé.

Deux ans après avoir révélé la vérité sur la naissance de Kickaha, Mr Finnegan avait été atteint par un cancer. Il devait mourir six mois plus tard. Le chagrin du jeune homme avait été grand mais, trois mois après l'enterrement, sa mère avait été à son tour victime du même mal. Son agonie avait été encore plus longue et Paul n'avait plus eu le temps de faire quoi que ce soit hormis s'occuper de la ferme, aller à l'école et aider à la soigner. Finalement, au terme de longues souffrants elle était morte à son tour, la veille du jour où il devait recevoir ses diplômes.

De la culpabilité s'était mêlée à son chagrin. Il estimait, pour des

raisons mystérieuses, que le cancer de ses parents avait été provoqué par l'humiliation engendrée par son arrestation. Un examen rationnel des faits prouvait que c'était absurde, mais la culpabilité a souvent des origines irrationnelles. En fait, il lui arrivait même de se demander si, d'une certaine façon, il n'était pas également responsable de l'abandon par son père de celle qui lui avait donné le jour et, en conséquence, de sa mort.

Son projet de se rendre à l'université et de se spécialiser en zoologie ou en anthropologie (il ne parvenait pas à prendre une décision) avait été reporté à plus tard. Il avait dû hypothéquer la ferme pour pouvoir payer le traitement médical de ses parents, qui était particulièrement onéreux, et prendre un travail à mi-temps à Terre Haute comme mécanicien en automobiles. Mais malgré ses longues heures de travail et le manque d'argent, il disposait d'un peu de temps pour extérioriser son exubérance innée. Il passait occasionnellement à la *Taverne des Pêcheurs*, où certains membres de la vieille bande se rendaient toujours. Ils filaient alors dans la nuit sur leurs motos rugissantes, les filles sur les tan-sads, et finalement ils terminaient dans la Prairie Indienne où ils poursuivaient leurs beuveries, se battaient et faisaient l'amour.

Une des filles voulait qu'il l'épouse, mais il s'était dérobé. Il ne l'aimait pas et ne pouvait imaginer finir ses jours aux côtés d'une femme sans le moindre intérêt sur le plan intellectuel. Elle était alors tombée enceinte (pas de lui, heureusement) et était partie refaire sa vie à Chicago. Peu après, les membres de la bande avaient commencé à se disperser.

Entre-temps, il avait reçu la visite d'un oncle lanceur de couteau, jongleur, acrobate de cirque. Cet homme avait appris énormément de choses à Paul qui était devenu expert au lancer du couteau. Lorsqu'il se sentait déprimé, il se rendait dans l'arrière-cour et s'exerçait sur une cible. Il savait pouvoir chasser la dépression, la culpabilité et le ressentiment imposés par le destin grâce à ce défoulement inoffensif.

Cinq années s'étaient rapidement écoulées. Il avait eu brusquement vingt-trois ans et la ferme était toujours grevée de l'hypothèque. Paul ne pouvait imaginer de rester fermier tout le reste de sa vie. Aussi avait-il vendu ses biens en réalisant un bien maigre profit. Mais à présent, il était évident que ses espoirs d'entrer à l'université et de devenir anthropologue (il avait finalement décidé de sa carrière) devraient une fois de plus être reportés à plus tard. Les États-Unis entreraient en guerre un ou deux ans plus tard.

En raison de son amour pour les chevaux, il avait demandé à être affecté dans la cavalerie. À sa surprise et à son grand regret, il s'était bientôt retrouvé aux commandes d'un char d'assaut. Puis il avait passé trois mois dans une école pour élèves officiers. Bien qu'il ne fût pas

licencié de l'université, il avait réussi l'examen d'entrée à l'école militaire. Pearl Harbor avait fait basculer la nation dans le conflit et, finalement, il avait terminé au sein de la Huitième Armée et de ses combats.

Un jour, lors d'une brève pause dans l'avance des forces de Patton, Paul avait fouillé dans les ruines du petit musée d'une ville d'Allemagne qu'il avait contribué à prendre. Il avait trouvé un objet curieux : un croissant de métal argenté. L'objet était si dur qu'un marteau ne pouvait l'ébrécher et qu'un chalumeau à acétylène ne parvenait pas à le faire fondre. Il l'avait ajouté à sa collection de souvenirs.

Libéré de ses obligations militaires, il était revenu à Terre Haute sans compter y demeurer longtemps. Quelques jours après son retour, il avait été convoqué chez son notaire. À sa grande surprise, maître Tubblui avait tendu un chèque de dix mille dollars.

— C'est de votre père, lui avait dit le notaire.

— Mon père ? Il n'avait même pas un pot de chambre où il aurait pu pisser, et vous le savez aussi bien que moi.

— Je ne parle pas de l'homme qui vous a adopté répondit M. Tubb. Cette somme vous est léguée par votre véritable père.

— Où se trouve-t-il, que je puisse lui faire la peau !

— Je ne pense pas que vous voudriez aller le rejoindre. Il est déjà à six pieds sous terre. Enterré dans un cimetière paroissial de l'Oregon. Il est devenu un fanatique religieux voici des années : un mangeur-de-feu, buveur-de-soufre, chanteur d'alléluias. Mais il devait rester à ce vieux gredin un semblant de conscience. Il vous a légué ses biens.

Durant une minute, Paul avait eu envie de déchirer le chèque. Puis il avait pensé que le vieux Paul Finnegan lui devait bien ça. Plus que cela, en vérité, mais cette somme lui permettrait malgré tout d'obtenir son doctorat.

— J'accepte l'héritage. Est-ce que la banque payera le chèque, si je crache dessus ?

— Selon la loi, la banque doit l'accepter même si vous vous en servez pour faire autre chose. Une gorgée de bourbon, fiston ?

Paul était entré à l'université de l'Indiana et avait loué un appartement, petit mais confortable, à l'extérieur du campus. Il avait parlé à un de ses amis journaliste du croissant mystérieux qu'il avait trouvé en Allemagne. L'histoire avait paru dans le journal de Bloomington et avait été choisie par une agence qui l'avait diffusée dans tout le pays. Seuls les physiciens de l'université semblaient ne pas s'y intéresser.

Trois jours après la parution de cette histoire, un certain Mr Vannax était venu lui rendre visite.

L'homme parlait couramment l'anglais, mais avec un léger accent

étranger. Il avait demandé à voir le croissant et Paul le lui avait montré. Vannax, très excité, avait offert dix mille dollars en échange de l'objet, ce qui avait éveillé les soupçons de Paul. Ce dernier était parvenu à faire monter la somme jusqu'à cent mille dollars. Bien que profondément irrité, l'homme avait répondu qu'il reviendrait vingt-quatre heures plus tard avec l'argent. Paul avait compris qu'il était en possession de quelque chose d'important, mais il ignorait quoi.

— Montez jusqu'à trois cent mille dollars, et le croissant est à vous, avait déclaré Paul. En raison de l'importance de la somme, je vous laisse vingt-quatre heures supplémentaires pour réunir l'argent. Mais avant tout, il faut me dire pourquoi vous y attachez une telle valeur.

Vannax était devenu si insistant que Paul l'avait mis à la porte de chez lui. Vers deux heures du matin, il avait surpris Vannax dans son appartement. Deux croissants étaient posés sur le sol.

Vannax avait disposé les objets de façon que leurs extrémités se rejoignent pour former un cercle. Il allait pénétrer à l'intérieur lorsque Paul l'avait fait reculer en tirant un coup de pistolet au-dessus de sa tête. Vannax avait reculé en marmonnant avant d'offrir à Paul un demi-million de dollars en échange du croissant.

Comme il suivait l'homme, Paul avait mis le pied à l'intérieur du cercle. Vannax, pris de panique, lui avait alors crié de s'éloigner des croissants. Mais il était trop tard. L'appartement et Vannax avaient disparu. Paul était dans un autre monde.

Il se tenait toujours dans un cercle formé par les croissants, exactement comme sur Terre, mais il se trouvait dans un palais démesuré, digne d'un conte des *Mille et Une Nuits*. La demeure était, littéralement, érigée au sommet de ce nouveau monde sur lequel Paul avait été transporté. C'était le château du Seigneur qui avait créé l'univers des Mondes Superposés.

Paul supposait que les croissants devaient former une sorte de « porte », une ouverture temporaire dans ce qu'il appelait la « quatrième dimension », faute de disposer d'un terme plus précis. Vannax, devait apprendre Paul, était un seigneur échoué sur Terre et possédait un croissant, mais il avait besoin d'un deuxième de ces objets afin de pouvoir passer dans un autre univers de poche.

Paul avait bientôt découvert qu'il n'était pas seul. Des créatures, appelées des gworls, étaient arrivées à travers une porte. Elles avaient été envoyées par le seigneur d'un autre monde pour voler la Trompe de Shambarimen : un instrument fabriqué dix millénaires plus tôt, alors que la création des univers de poche n'en était qu'à ses débuts. Grâce à l'emploi d'un code sonore, une personne pouvait ouvrir n'importe quelle porte. Paul ignorait naturellement cela, mais, alors qu'il se cachait, il avait vu un gworl ouvrir une porte donnant accès à

un autre niveau de ce monde à l'aide de la Trompe. Paul avait poussé le gworl dans une piscine avant de plonger à travers la porte, la Trompe à la main.

Durant les années qui avaient suivi, alors qu'il voyageait d'un niveau à l'autre, poursuivi par les gworls, il avait appris à connaître les différents étages de cette planète. Au niveau de Dracheland, il était devenu le baron Horst Von Horstmann. Mais c'est au niveau amérindien qu'il avait pris l'identité de Kickaha, nom sous lequel il préférait être appelé. Paul Janus Finnegan était désormais un personnage de son lointain passé. Ses souvenirs de la Terre devenaient brumeux. Il n'essayait pas de regagner son univers natal. Il se trouvait dans un monde qu'il aimait, bien que les dangers y fussent innombrables.

Puis Robert Wolff, un Terrien sur le point de prendre sa retraite, en visitant le sous-sol d'une maison à vendre à Phoenix (Arizona) avait assisté à l'ouverture d'une porte. Il avait pu entrevoir un autre monde, ainsi que Kickaha, encerclé par les gworls qui avaient fini par le cerner. Kickaha n'avait pu franchir la « porte » mais il avait lancé la Trompe dans l'autre univers afin que les gworls ne pussent s'en emparer. Wolf aurait pu penser qu'il était devenu fou, ou qu'il avait eu une hallucination, mais la Trompe lui prouvait qu'il n'avait pas rêvé. Wolff était malheureux. Sa vie ne lui apportait aucune satisfaction. Aussi avait-il soufflé dans la Trompe, pressé les pistons pour jouer la mélodie et franchir la porte. Il s'était retrouvé sur le niveau inférieur de la planète, qui ressemblait au jardin d'Eden. Plus le temps s'écoulait, plus il rajeunissait ; finalement il avait retrouvé le corps qu'il avait eu à vingt-cinq ans.

Il était tombé amoureux d'une femme appelée Chryséis. Poursuivi par les gworls, le couple avait fui le dernier niveau et avait rencontré Kickaha en chemin. Finalement, après maintes aventures, Wolff avait atteint le palais au sommet de ce monde et découvert qu'il n'était autre que Jadawin, le Seigneur qui avait créé ce petit univers.

Plus tard, Chryséis et lui avaient vécu une suite d'aventures lors desquelles ils avaient rencontré un certain nombre de Seigneurs. Ils avaient également été contraints de pénétrer dans une série de mini-univers, des leurres destinés à attirer, capturer et tuer les autres Seigneurs.

Entre-temps, Kickaha avait entrepris de lutter contre les Cloches Noires : des créatures d'origine artificielle qui pouvaient transférer leur esprit dans les corps d'êtres humains. Il avait rencontré Anania, une femme Seigneur, et était lui aussi tombé amoureux.

Pendant qu'il poursuivait la dernière Cloche Noire, Kickaha et Anania avaient franchi la porte de la Terre. Kickaha avait d'assez mauvais souvenirs de cette planète, mais ce qu'il y avait découvert lui

avait encore plus déplu. La Terre était à présent surpeuplée et polluée. La plupart des changements qui s'étaient opérés durant les vingt années écoulées depuis son départ s'étaient, à son avis, effectués dans le mauvais sens.

Red Orc, le Seigneur secret des deux Terres, avait alors découvert qu'Anania et Kickaha se trouvaient dans son domaine. Urthona, un autre Seigneur échoué sur la Terre, était à son tour devenu l'ennemi mortel de Kickaha. Ce dernier avait ensuite découvert que Wolff (ou Jadawin) et Chryséis étaient prisonniers de Red Orc, mais qu'ils s'étaient enfuis par une porte jusqu'au Monde Changeant. À présent, Jadawin et Chryséis erraient quelque part sur la surface en perpétuelle mutation de cet univers. S'ils étaient toujours en vie. Et lui, Kickaha, avait perdu la Trompe de Shambarimen et Anania. Il ne pourrait jamais quitter ce monde déplaisant et éprouvant, à moins de découvrir une porte. Et encore cela lui serait-il inutile, à moins de posséder le sésame qui permettait de l'ouvrir. Mais, même ainsi, il ne pourrait se résoudre à partir avant d'avoir retrouvé Anania ou son cadavre. Et il ne partirait pas non plus avant d'avoir retrouvé Wolff et Chryséis. Kickaha était un ennemi redoutable, mais aussi un ami fidèle.

Il avait toujours extrêmement aimé son indépendance. C'était un homme sûr de lui, et capable de s'adapter. Il avait vécu plus de vingt années sans aucun point d'attache, bien qu'il eût été un guerrier de la tribu des Hrowakas qu'il considérait comme son peuple. Mais ces derniers avaient tous disparu, massacrés par les Cloches Noires. Il était amoureux de la belle Anania, qui, bien qu'étant une femme-Seigneur, était devenue plus humaine en raison de l'influence qu'il avait eue sur elle.

Depuis un certain temps, il aurait voulu cesser de mener cette vie errante, de changer perpétuellement d'identité. Il aurait voulu s'installer avec Anania au sein d'un peuple qui les aurait respectés et peut-être même aimés. Anania et lui se seraient établis là, auraient peut-être adopté des enfants et bâti une maison, ainsi qu'une famille.

Mais il avait perdu celle qu'il aimait, ainsi que l'unique moyen permettant de quitter cet horrible univers. Il n'était donc pas étonnant outre mesure que Kickaha, l'homme toujours capable de s'adapter et de subvenir seul à ses besoins, celui qui était à son aise même en enfer, souffrit à présent de la solitude.

Et c'est pourquoi il avait brusquement décidé de rester avec les Thanas, ces pauvres diables. S'ils voulaient de lui, naturellement.

Il ressentait également le désir de ne pas être tué, mais c'était le besoin de faire partie d'une communauté qui pesait le plus sur ses décisions.

IX

Dans son Thana rudimentaire, il en parla à Wergenet. Le chef ne parut pas surpris et lui adressa un sourire dans lequel Kickaha lut de la satisfaction.

— Tu aurais pu en profiter pour t'échapper, tu le pourrais, d'ailleurs, toujours, répondit Wergenet Cette intention est apparue sur ton visage durant un bref instant, bien qu'il se soit refermé presque aussitôt, comme un poing.

« Je vais te dire pourquoi tu as pu rester si longtemps parmi nous, Kickaha. Habituellement, nous tuons immédiatement nos ennemis. Ou, si le captif ou la captive est particulièrement courageux, nous honorons sa bravoure par la torture. Mais parfois, lorsque le prisonnier n'appartient pas à une tribu que nous connaissons et n'est donc pas un ennemi ancestral, nous l'adoptons. La mort nous frappe souvent et nos enfants ne sont pas assez nombreux. Notre tribu devient de moins en moins importante. Je décide, en conséquence, de t'accepter parmi nous. Tu nous as prouvé ton courage et nous te sommes tous reconnaissants d'avoir sauvé un de nos précieux enfants.

L'impression de solitude qui tourmentait Kickaha commença à s'estomper.

Plusieurs heures plus tard, l'orage cessa. La tribu s'aventura à nouveau dans la vallée et récupéra le corps de Lukyo. Il fut porté jusqu'au camp par les femmes dans un concert de gémissements. Après avoir soigneusement effectué la toilette du corps et avoir peigné ses cheveux, ils passèrent le reste du jour à pleurer Lukyo pendant que son cadavre gisait sur un lit de peaux. Au « crépuscule », on la plaça sur une litière que quatre hommes portèrent à un kilomètre et demi du campement. Là, son cadavre fut allongé sur le sol et le chaman, Oshullain, dansa autour de lui, récita des mélopées et effectua des gestes rituels avec un bâton à trois fourches. Puis, en chantant des plaintes, toute la tribu revint au camp, à l'exception de quelques cavaliers.

Kickaha regarda une dernière fois derrière lui. Des vautours

descendaient vers le corps de Lukyo et une bande de babouins couraient pour arriver les premiers sur les lieux du festin. À environ quatre cents mètres de là, une troupe de lions sans crinière trottaient vers le cadavre. Ils tenteraient sans aucun doute de chasser les babouins, ce qui provoquerait un affrontement violent. Lorsque les primates formaient une harde importante, ils n'hésitaient pas à harceler les fauves jusqu'à ce qu'ils leur abandonnent leur proie.

De retour au camp, le chaman récita un court poème qu'il avait composé en l'honneur de Lukyo, afin de maintenir son souvenir vivant au sein de la tribu. Il resterait sur les lèvres de chacun durant un certain temps, puis ils cesseraient de le réciter. Finalement tous l'oublieraient, hormis son fils et ses parents. Avec le temps, l'enfant oublierait, lui aussi, et les parents auraient bien d'autres préoccupations plus pressantes.

Seuls ceux qui avaient accompli des exploits exceptionnels étaient toujours célébrés. Les autres étaient voués à l'oubli.

La tribu demeura hors de la zone côtière durant une autre journée. Wergenget lui expliqua que la saison des orages était habituellement terminée à cette époque. Le Seigneur avait voulu exceptionnellement qu'elle dure plus longtemps, pour une raison connue de lui seul, et la tribu avait fait une erreur de calcul qui avait été fatale.

— À moins que nous ayons offensé le Seigneur, ajouta le chef. Il a pu empêcher les éclairs de regagner les cieux pour cette raison.

Kickaha ne fit pas le moindre commentaire. Il évitait toujours d'aborder des sujets d'ordre religieux. De plus, il aurait été stupide d'offenser les croyances du chef ; celui-ci pouvait encore changer d'avis au sujet de son adoption par la tribu.

Wergenget réunit les siens et leur tint un discours, Kickaha ne comprit que la moitié de ses paroles, mais les intonations de sa voix ainsi que ses gestes étaient faciles à interpréter. Le Seigneur avait emporté Lukyo d'une main, mais il leur avait donné Kickaha de l'autre. Le Seigneur avait été offensé par la tribu ou peut-être uniquement par Lukyo. Dans un cas comme dans l'autre, tous les Thanas n'auraient pas à supporter le courroux du Seigneur. En tuant la jeune femme, il avait apaisé sa haine et, afin de prouver aux membres de la tribu qu'ils étaient toujours ses élus, il leur avait envoyé Kickaha : un guerrier. Aussi devaient-ils l'adopter.

L'unique personne qui émit une objection fut Toini, le jeune guerrier qui avait donné un coup de pied à Kickaha lorsque ce dernier s'était penché vers le canal. Selon lui, le Seigneur désirait probablement qu'on lui sacrifie le prisonnier. La mort de Kickaha, ajoutée à celle de Lukyo, l'apaiserait certainement.

Kickaha ignorait ce que Toini avait à lui reprocher. La seule

explication relevait sans doute du domaine des réactions chimiques. Certaines personnes peuvent éprouver une aversion instantanée et inexplicable envers des inconnus, et ce dès leur première rencontre. Les paroles de Toini n'engendrèrent pas un grondement approuvateur de la part des membres de la tribu, mais elles provoquèrent une discussion animée. Le chef resta silencieux durant l'altercation mais, apparemment, Toini avait fait naître en lui quelques doutes.

Kickaha comprit que le jeune guerrier risquait de faire partager son point de vue à la majorité de l'assistance et il demanda à Wergenet l'autorisation de prendre la parole. Ce dernier cria pour réclamer le silence.

Kickaha monta sur un *hikwu*, parfaitement conscient qu'une position élevée donnait un avantage psychologique indéniable à tout orateur.

— Je n'avais pas l'intention de vous dire certaines choses avant d'être adopté par votre tribu, déclara-t-il. Mais je comprends à présent que je dois parler.

Il fit une pause et parcourut l'assistance du regard, comme s'il allait révéler quelque chose qu'il aurait peut-être mieux fait de garder pour lui seul.

— Oui, puisque certaines personnes ont des doutes quant aux desseins du Seigneur, je dois vous parler sans attendre plus longtemps.

À présent, ils buvaient ses paroles. Son attitude grave, son ton sérieux, leur donnaient à penser qu'il savait quelque chose qu'ils auraient eu intérêt à connaître.

— Peu avant d'être capturé, j'ai rencontré un homme. Il s'est approché de moi, mais il ne marchait pas, il glissait au-dessus du sol. Il avançait à deux fois ma hauteur.

Nombreux furent ceux qui laissèrent échapper un hoquet de surprise et tous les yeux, à l'exception de ceux de Toini, s'écarquillèrent. Ceux du jeune homme se rétrécirent.

— L'inconnu était grand. C'était l'homme le plus grand que j'aie jamais vu. Il était entouré par un halo, comme nimbé par la foudre. Je l'ai attendu, naturellement : il n'était pas le genre de personne qu'on fuit ou qu'on attaque.

« Une fois près de moi, il s'est arrêté et est descendu jusqu'au sol. Thanas, je me flatte d'être un homme courageux, mais j'avoue avoir été terrorisé. Cet être m'inspirait également du respect. Je savais que ce n'était pas un homme ordinaire, car depuis quand un homme peut-il flotter dans les airs ?

« Il est venu vers moi et m'a dit : « N'aie pas peur, Kickaha. Relève-toi. »

« Je lui ai obéi, mais j'étais toujours terrorisé. Qui pouvait bien être cet étranger qui s'élevait dans le ciel, tel un oiseau, et qui

connaissait mon nom, bien que je ne l'aie jamais vu auparavant ?

Dans la foule, certains gémirent et d'autres marmonnèrent des prières. Ils savaient qui était cet étranger. Tout au moins, ils pensaient le savoir.

— Puis *cet être* m'a dit : « Je suis le Seigneur de ce monde, Kickaha. » « Et j'ai répondu : « Je le supposais, Seigneur. » « Et il m'a dit : « Kickaha, tu seras bientôt capturé par les Thanas. S'ils te traitent avec égards, alors je ferai d'eux mon peuple élu, car j'ai pour toi de grands projets. Tu es mon serviteur, Kickaha, l'outil avec lequel je façonnerai l'avenir selon mes desseins.

« Mais s'ils veulent te tuer ou te torturer, alors je saurai qu'ils ne méritent pas mon indulgence. Et je ferai disparaître ce peuple de ce monde ! Je vais d'ailleurs foudroyer l'un d'eux, afin qu'ils disposent d'un témoignage de l'intérêt que je leur porte, ainsi que de ma puissance. Si cela ne suffit pas à les convaincre, alors je tuerai un second membre de la tribu, celui qui s'opposera à ton adoption. »

Jusqu'à cet instant, Toini avait arboré un sourire ironique. Il avait eu, de toute évidence, l'intention d'accuser le captif de blasphème dès qu'il aurait terminé son discours. Mais à présent il pâlisait, commençait à frissonner, et ses dents s'entrechoquaient. Les autres s'écartèrent de lui.

Seul le chaman paraissait encore avoir des doutes. Peut-être, comme Toini, pensait-il que Kickaha mentait afin de rester en vie. Si c'était le cas, il attendait la suite des événements avant de faire connaître son opinion à la foule.

— Aussi ai-je répondu : « Seigneur, comment te remercier de l'honneur que tu me fais en daignant m'utiliser comme ton serviteur et l'instrument de ta volonté ? Puis-je te demander quels sont tes desseins ?

« Et il m'a répondu : « Je te les révélerai lorsque les temps seront venus, Kickaha. Je dois d'abord apprendre comment les Thanas te traiteront. S'ils agissent conformément à mon désir, alors ils connaîtront la gloire et l'abondance. Mais s'ils te maltraitent, je les détruirai : hommes, femmes, enfants et animaux. Il ne restera même pas d'eux des os que les charognards pourraient ronger. »

« Le Seigneur s'est alors détourné de moi et s'est élevé dans les airs, puis il a disparu derrière la montagne. Quelques minutes plus tard, vous êtes apparus. Vous savez ce qui s'est passé ensuite.

Kickaha avait menti sur un ton tellement convaincant qu'il commençait presque à croire sa fable. Les membres de la tribu se pressaient autour de lui, luttant pour le toucher afin de bénéficier d'un peu de sa puissance qu'il avait dû absorber en présence du Seigneur. Ils le suppliaient de les considérer comme ses amis. Lorsque Oshullain, le chaman, traversa la foule et vint serrer le pied de Kickaha pour en

absorber l'énergie, ce dernier comprit qu'il avait gagné la partie.

— Kickaha ! dit alors le chef d'une voix forte. Le Seigneur t'a-t-il appris si tu devais devenir le chef des Thanas ? Visiblement, Wergenget avait peur de perdre son titre.

— Non, le Seigneur n'a rien ait à ce sujet. Il voulait seulement que je prenne place au sein de la tribu comme simple guerrier. S'il avait voulu que je devienne chef, il me l'aurait révélé.

Wergenget parut soulagé.

— Et en ce qui concerne ce misérable, Toini, qui nous incitait à te sacrifier ?

— Il sait à présent qu'il était dans l'erreur, n'est-ce pas, Toini ?

À genoux, Toini répondit d'une voix brisée par les sanglots :

— Pardonne-moi, Kickaha ! Je ne savais pas ce que je faisais.

— Je te pardonne. Et maintenant, chef, que faisons-nous ?

Wergenget répondit qu'il était à présent évident que le Seigneur n'était plus en colère et qu'ils devaient pouvoir se rendre dans la zone côtière sans courir de danger. Kickaha espérait que la saison des pluies était véritablement terminée, car dans le cas contraire la tribu se rendrait compte qu'il avait menti et le tuerait sans autre forme de procès.

Pour l'instant, il était en sécurité, mais il savait que si le moindre incident devait survenir, s'il devenait évident qu'ils n'étaient pas les élus du Seigneur, alors il lui faudrait rapidement trouver un autre mensonge. Et s'ils ne le gobaient pas, alors, rideau Kickaha !

Et s'ils rencontraient Urthona, le véritable Seigneur de cet univers ?

Eh bien, il chercherait des solutions à ces problèmes lorsqu'ils se poseraient.

Quoi qu'il en soit, il avait décidé de fausser compagnie aux Thanas dès qu'il découvrirait la moindre preuve de la présence d'Anania dans le pays de la mer. Si elle vivait toujours, elle devait se diriger vers cette région, car elle savait que s'il avait survécu, il s'y rendrait lui aussi.

Urthona et McKay devaient eux aussi avoir choisi de gagner l'unique région où le sol était relativement stable et où l'on trouvait de l'eau en abondance. Et avec les deux hommes, il devait également y avoir la Trompe.

Il se demanda si Red Orc avait été emporté par les flots, ou s'il n'avait été charrié que sur une faible distance, suffisante cependant pour le placer hors d'atteinte d'Urthona et de McKay.

De telles pensées l'occupèrent jusqu'au moment où la caravane atteignit la mer. Les indigènes burent à satiété et laissèrent les élans étancher leur soif. Des femmes et des enfants allèrent cueillir des noix et des baies sur les arbres et dans les buissons. Des hommes

s'avancèrent dans les vagues et lancèrent leurs lances sur des poissons insaisissables. Seuls quelques-uns firent mouche.

Kickaha accepta un petit morceau de poisson cru qu'il tourna en tous sens avant de le manger.

Puis la caravane fut à nouveau formée et la colonne s'ébranla sur le sable fin et blanc de la plage. Ils avaient longé la rive droite du canal ; aussi obliquèrent-ils vers la droite. Pour traverser le cours d'eau à son embouchure, il leur aurait fallu franchir à la nage quatre cents mètres d'eaux profondes. Ils laissèrent derrière eux de nombreux arbres et animaux abattus par la foudre. Les cadavres étaient recouverts de batraciens écailleux, aux dents luisantes ou ruisselantes de sang, qui grognaient, coassaient et cherchaient à happer les indigènes au passage. Les oiseaux étaient également fort affairés et, en maints endroits, le vacarme était presque assourdissant.

Lorsque la caravane arriva à proximité d'une femelle éléphant et de son éléphanteau tués par la foudre, les membres de la tribu chassèrent une multitude de créatures marines, terrestres et aériennes, afin de dépecer les cadavres pour leur propre compte. Kickaha se servit quelques grosses tranches de viande mais attendit pour les manger. Lorsque la « nuit » tomba, il empila des branches et des brindilles pour préparer un feu, puis confectionna un drille à archet pour l'allumer. Les Thanas s'étaient regroupés autour de lui pour l'observer. Il ne s'interrompit que lorsque le bâton fit naître de la fumée, puis il ajouta des brindilles et fut finalement récompensé de ses efforts par de petites flammes.

Kickaha emprunta un couteau de silex et découpa la viande en portions plus petites. Après avoir fait cuire un morceau de patte et l'avoir laissé refroidir, il se mit à le dévorer avec enthousiasme. Le chef et le chaman acceptèrent son invitation à dîner et, en dépit des regards suspicieux qu'ils adressèrent à la viande cuite leurs craintes furent rapidement vaincues par l'odeur appétissante.

— Est-ce te Seigneur qui t'a appris à faire naître cette grande chaleur ? demanda Oshullain.

— Non. Dans la contrée d'où je viens, tous les peuples savent faire... du feu. Oui, nous appelons cela le feu. En fait, vos ancêtres en connaissaient eux aussi le secret, mais ils l'ont oublié.

« Lorsqu'ils sont arrivés dans ce pays, il leur a certainement fallu errer pendant plusieurs générations avant de trouver une région côtière. Entre-temps, l'absence de bois leur a fait oublier tout ce qui concerne le feu. Je ne parviens cependant pas à comprendre pourquoi vous ne l'avez pas redécouvert, lorsque vous avez atteint la zone côtière où les arbres abondent.

Il s'abstint d'ajouter que, sur Terre, même les peuplades les plus primitives connaissaient le feu. Wergenget aurait pu estimer que cela

constituait une insulte. Ce qui était effectivement le cas.

Il pensa à Urthona. Ce Seigneur était un sadique. S'il avait voulu faire un monde et le peupler d'êtres humains, pourquoi l'avait-il créé à ce point inhospitalier ? L'*Homo sapiens* ne pouvait développer ses capacités s'il n'avait rien, ou presque, sur quoi œuvrer. Les transformations continues du sol limitaient les activités humaines à des déplacements continus et à une recherche perpétuelle de nourriture et d'eau, ce qui avait pratiquement rabaissé les hommes au rang des animaux.

En dépit de quoi ils étaient humains. Ils avaient une culture qui était probablement plus complexe que ne le pensait Kickaha. Il ne pourrait en percevoir les richesses que lorsqu'il maîtriserait totalement leur langue et connaîtrait tant les coutumes de la tribu que ses membres.

— Le feu sert également à éloigner les animaux dangereux pendant la nuit, ajouta-t-il. Je vais vous apprendre à l'entretenir.

Le chef resta silencieux un instant. Il essayait de digérer non seulement la nourriture mais également un nouveau concept, ce qui semblait l'indisposer.

— Étant donné que tu es l' élu du Seigneur et que cette tribu est la tienne, je suppose que tu ne ferais rien qui pourrait lui nuire, n'est-ce pas ? demanda-t-il finalement.

Kickaha lui affirma qu'il agirait toujours pour le bien des Thanas... tant que le Seigneur ne lui donnerait pas l'ordre contraire.

Le chef, qui était accroupi, se leva et hurla des ordres. Peu après, le camp fut ceint d'une douzaine de grands feux. Cependant, les membres de la tribu ne parvenaient pas à trouver le sommeil. De gros chiens et félins rodaient autour du campement, et leurs yeux luisaient en reflétant les feux. De plus, les Thanas n'étaient pas entièrement convaincus que les flammes ne les attaqueraient pas dès qu'ils se seraient endormis. Aussi Kickaha donna-t-il l'exemple. Il ferma les paupières et ses ronflements sonores, quoique simulés, convainquirent les autres que lui, au moins, n'était pas inquiet. Un moment plus tard, les enfants s'endormirent et leurs aînés estimèrent alors qu'ils ne devaient courir aucun danger.

Au matin, Kickaha apprit aux femmes comment faire cuire la viande. La moitié de la tribu adopta cette nouvelle façon de préparer la nourriture avec enthousiasme... l'autre moitié préféra s'en tenir à la tradition et continuer de manger la viande crue. Mais Kickaha était certain qu'avant longtemps tous adopteraient cette nouvelle technique, à l'exception de quelques conservateurs obstinés qui s'en tiendraient à l'ancienne méthode.

Cependant, Kickaha commençait à se demander s'il avait eu raison de leur apprendre à cuisiner. Lorsque la saison des orages

reviendrait, la tribu devrait quitter la zone côtière et, dans la contrée située au-delà des monts, les Thanas devraient à nouveau manger de la viande crue en raison de la rareté du bois. Ils connaîtraient alors le mécontentement, ainsi que le ressentiment et la frustration, lorsqu'ils constateraient leur impuissance à changer cet état de fait.

Les dons des Prométhée n'étaient pas toujours bénéfiques.

Mais c'était leur problème. Il n'avait pas l'intention de se trouver encore parmi eux lorsqu'ils seraient contraints de partir.

Au « matin », la caravane repartit. Wergenget les faisait progresser à une allure plus soutenue que la veille. Il était nerveux parce qu'il savait que d'autres tribus allaient à leur tour arriver dans cette contrée, et qu'il ne désirait pas en rencontrer une si près de la plage. En fin de journée, ils atteignirent leur but. C'était une grande colline située à près d'un kilomètre à l'intérieur des terres. Elle changeait un peu de forme, comme le reste de la vallée, mais les transformations s'y effectuaient selon un rythme très lent. Elle demeurait toujours une colline.

À son sommet se trouvait un amas de troncs enchevêtrés. Lorsque la tribu les avait vus pour la dernière fois, ils constituaient les murailles d'un camp retranché. Les mouvements de la colline avaient soulevé à plusieurs reprises le mur circulaire, rompant les lianes qui liaient les troncs entre eux. La tribu se mit à l'ouvrage. Les Thanas creusaient de nouveaux trous à l'aide de bâtons et de pelles terminées par des silex, puis ils remettaient les troncs en place. Des lianes furent tranchées et amenées sur place, puis nouées pour fixer les troncs entre eux. Avant la fin du troisième jour, la forteresse de bois était restaurée. À l'intérieur des murailles, on pouvait voir un certain nombre de huttes sans murs sous lesquelles les familles pourraient s'abriter de la pluie et dormir.

Pendant toute la belle saison, la tribu demeurait à l'intérieur de ce fortin durant la nuit. Le jour, de petits groupes effectuaient des sorties pour aller pêcher, chasser, cueillir des noix et des baies. Des gardes surveillaient les alentours en prévision d'incursions de bêtes féroces ou d'humains plus féroces encore.

Mais avant le début de la période de repos et de bonne chère, il fallait procéder à la cérémonie d'intronisation de Kickaha au sein de la tribu. Cela constituait un grand honneur pour l'initié, mais également une pénible épreuve. Après une longue danse et de nombreuses mélodies et chansons, pendant lesquelles les tambours firent entendre leurs battements sourds et les flûtes leurs sifflements aigus, le chef utilisa un couteau de silex pour graver les symboles tribaux sur la poitrine de Kickaha. Ce dernier était censé supporter tout cela sans crier ou même ciller.

Puis il fut frappé par des hommes à l'aide de longues perches.

Ensuite, il dut lutter contre l'homme le plus fort de la tribu : Mekdillong. Il s'était entièrement remis de ses blessures et il connaissait une centaine de tours que Mekdillong ignorait. Mais il ne voulait pas l'humilier et il agit de façon à laisser croire qu'il passait un mauvais moment. Finalement, lassé de jouer cette comédie, il projeta le lutteur dans les airs d'une ceinture arrière. Pauvre Mekdillong qui se contorsionnait sur le sol, à bout de souffle, et qui essayait désespérément de reprendre sa respiration.

L'épreuve qu'il redoutait le plus était celle où il devait prouver sa virilité. Les impuissants étaient chassés de la tribu et devaient errer jusqu'à leur mort. Le cas de Kickaha était plus simple : comme il n'était pas né au sein de la tribu, il serait tout simplement tué. C'est-à-dire qu'il aurait été tué s'il n'avait pas été l'envoyé du Seigneur. Comme le lui avait fait si justement remarquer le chef, le Seigneur l'avait choisi et il était impossible qu'il échoue dans cette épreuve.

Kickaha n'avait pas voulu le contredire, mais il ne croyait pas au bien-fondé de cette coutume. Nul homme ne pouvait être tenu pour responsable d'une certaine nervosité s'il savait qu'il serait exilé ou massacré en cas d'échec. Or la nervosité pouvait justement provoquer l'impuissance.

Au moins les Thanas ne demandaient-ils pas (comme c'était le cas au sein de certaines tribus) de prouver cela en public. On lui permettrait de se rendre sous une hutte entourée d'épais branchages plantés dans le sol. Pour cette épreuve, il choisit la femme la plus désirable de la tribu. Lorsqu'elle ressortit de abri, plusieurs heures plus tard, elle annonça qu'il avait réussi l'épreuve avec mention.

Ladite épreuve donna à Kickaha quelques remords de conscience, bien qu'il y eût pris un vif plaisir. Il ne pensait cependant pas qu'Anania lui tiendrait rigueur de cette petite infidélité, surtout en raison des circonstances qui ne lui avaient pas laissé le moindre choix. Malgré tout, il estima préférable de passer sous silence cet épisode de son intronisation. S'il devait la retrouver un jour, naturellement.

Les épreuves étaient terminées. Le chef de la tribu et le chaman chantèrent à tour de rôle une mélopée d'intronisation, puis tous les membres de la tribu firent ripaille jusqu'au moment où leurs panses furent tellement tendues qu'ils pouvaient à peine se mouvoir.

Avant d'aller se coucher, Wergenet annonça à Kickaha qu'il devait choisir une femme. Cinq filles étaient nubiles et toutes avaient déclaré qu'elles seraient heureuses de l'avoir pour époux. Théoriquement, une femme pouvait refuser n'importe quel prétendant, mais en pratique les choses étaient différentes. Les conventions voulaient qu'une femme se marie dès qu'elle était en âge d'avoir des enfants. Si elle avait la chance d'avoir plus d'un prétendant, elle avait le choix, mais, dans le cas contraire, elle devait accepter d'épouser le

premier qui la demandait en mariage.

Deux des cinq candidates étaient jolies et bien faites. L'une était hardie et effrontée, et l'on aurait pu penser en la voyant qu'elle débordait de la sève de la passion. S'il devait prendre femme, c'est elle qu'il choisirait. Il était possible qu'elle le refuse, mais, selon le chef, elles étaient toutes folles de lui.

S'il avait eu le choix, il aurait épousé la femme sur laquelle il avait prouvé sa virilité. Mais il n'avait fait que l'emprunter pour l'occasion, ainsi que le voulait la coutume, et son mari aurait tué Kickaha si ce dernier avait répété son exploit. Dans ce domaine, cette femme, Shima, risquait même de lui apporter des ennuis. Elle lui avait dit à la fin de l'épreuve qu'elle serait heureuse de lui permettre à nouveau de prouver sa virilité. Les occasions seraient peu nombreuses, car elle ne pouvait disparaître dans les bois sans que la moitié de la tribu s'en rendît compte.

Eh bien, il résoudrait les divers problèmes au fur et à mesure qu'ils se présenteraient. Kickaha regarda autour de lui. À l'exception de la sentinelle qui se tenait sur une plate-forme, au sommet d'un grand tronc planté au centre du fortin, et d'un autre homme en faction au sommet d'un arbre géant, toute la tribu ronflait. Il aurait pu ouvrir les portes et s'en aller. Il serait loin avant que les gardes réveillent les autres. Repus comme ils l'étaient, ils ne le rattraperaient jamais.

Alors qu'il éprouvait le désir de partir à la recherche d'Anania, il ressentait un besoin opposé : il avait envie de rester avec ce peuple, avec ces misérables épaves. Cette faiblesse, ce besoin momentané d'avoir une sorte de foyer, avait toujours prise sur lui. Momentané ! Cela pourrait durer des années.

La logique voulait qu'il eût plus de chances de la retrouver en demeurant sur place. S'il partait à sa recherche, il risquait d'aller dans la mauvaise direction et il serait contraint de contourner cette étendue d'eau qui pouvait être aussi vaste que le lac Michigan ou la Méditerranée. De plus, Anania risquait de suivre le même chemin, mais derrière ou devant lui. Si elle vivait toujours...

Bientôt, il devrait partir. Entre-temps, il explorerait un peu les alentours. Il y découvrirait peut-être des traces de son passage.

Il bâilla et se dirigea vers la hutte sans murs qui lui avait été attribuée par le chef. Lorsqu'il arriva, il entendit des petits rires. Il se tourna et vit Shila et Gween, les deux plus belles filles à marier. Leurs estomacs habituellement plats étaient rebondis, mais elles ne s'étaient pas repues au point d'être aveugles. Et elles feignaient de dormir.

Shila lui adressa un sourire, avant de dire :

— Gween et moi savons que tu vas épouser l'une de nous.

— Comment le savez-vous ?

— Nous sommes les plus désirables. Aussi avons-nous pensé que...

(elle gloussa à nouveau) nous pourrions peut-être te donner une occasion de choisir celle que tu préfères. Ensuite, il sera trop tard.

— Vous plaisantez, dit-il. La journée a été très dure. Les rites d'initiation, les heures passées avec Shima, le festin...

— Oh, nous pensons que tu en es capable. Tu dois être un grand *wiru*. De toute façon, on peut toujours essayer, non ?

— Je ne vois pas comment, avoua Kickaha qui prit les mains des filles dans les siennes. Cet endroit est trop en vue. Où irons-nous ?

Il ignorait depuis combien de temps il dormait lorsqu'il fut éveillé par un grand tumulte. Il se releva sur un coude et regarda autour de lui. Les deux filles dormaient toujours. Il rampa hors de la hutte et écarta les broussailles avant de se lever. Les Thanas couraient en tous sens. Ils criaient ou se relevaient et se frottaient les yeux en demandant ce qui se passait. L'homme posté sur la plate-forme hurlait quelque chose et désignait la mer. La sentinelle postée au sommet de l'arbre criait des paroles incompréhensibles.

Wergenet, les yeux toujours chassieux, vint vers Kickaha d'un pas mal assuré.

— Que dit Opwel ?

Kickaha lui répondit qu'il l'ignorait, car la voix de la sentinelle était couverte par le tumulte général. D'un hurlement, le chef réclama le silence, qu'il obtint aussitôt. Opwel, qui pouvait à présent se faire entendre, retransmit le message de la sentinelle postée dans l'arbre.

— Deux hommes et une femme courent sur la plage. Ils sont poursuivis par des guerriers de la tribu des Thans.

— Est-ce que la femme a de longs cheveux, aussi noirs que les ailes d'un corbeau ? cria Kickaha.

— Oui !

— Un des hommes n'a-t-il pas les cheveux jaunes et l'autre les cheveux rouges ?

— Olin dit que les cheveux d'un des hommes sont bien jaunes, mais que ceux de l'autre sont noirs et tout bouclés. Il ajoute que même la peau de cet homme est entièrement noire.

Kickaha poussa un gémissement et s'écria :

— Anania ! Avec Urthona et McKay !

Il courut en direction du portail, sans cesser de crier :

— Anania !

Wergenet hurla un ordre. Deux hommes saisirent Kickaha et le retinrent. Le chef vint vers lui, le souffle court, pour lui dire en haletant :

— Es-tu devenu fou ? Tu ne peux sortir seul ! Les Thans te massacreront !

— Lâchez-moi ! C'est ma femme qui se trouve là-dehors ! Je dois aller à son secours !

— Ne sois pas stupide, répondit Wergenet, tu n'aurais pas la moindre chance.

— Allez-vous attendre ici, pendant qu'ils la massacreront ?

Wergenet pivota sur lui-même et hurla quelque chose à Opwel. Ce dernier relaya le message à Olin, qui répondit aussitôt. Opwel retransmit ses paroles.

— Olin dit qu'ils sont une vingtaine. Le chef se frotta les mains et sourit.

— Bien. Nous sommes plus nombreux qu'eux.

Il donna alors une série d'ordres. Les hommes prirent leurs armes, sellèrent leurs élans et les enfourchèrent. Kickaha trouva le sien puis, comme le portail s'ouvrait, il lança sa monture au galop et sortit du camp, suivi par Wergenet et le reste des guerriers.

X

Après avoir été poussée dans le canal, Anania tenta d'escalader à nouveau la berge. L'eau montait jusqu'à la hauteur de ses seins, mais elle se hissait sur la terre ferme. Elle se retenait aux touffes d'herbe qui cédaient sous son poids ; alors elle cherchait d'autres prises tout aussi précaires.

Des cris s'élevèrent au-dessus d'elle, puis quelque chose heurta sa tête. Le choc ne fut pas douloureux et ne l'obligea pas à lâcher prise. Elle abaissa les yeux pour voir de quoi il s'agissait : l'étui qui contenait la Trompe de Shambarimen.

Elle regarda le mur d'eau noire qui se ruait vers elle.

Il l'atteindrait dans une dizaine de secondes, peut-être moins. Mais elle ne pouvait se permettre d'abandonner la Trompe. Sans elle, leurs chances de quitter un jour ce monde abominable étaient pratiquement inexistantes.

Elle se laissa glisser dans les flots, puis elle nagea vers l'objet. Il flottait devant elle, emporté par le courant du mini raz de marée. Quelques brasses l'amènèrent près de lui. Ses mains se refermèrent autour d'une poignée et elle revint vers la berge en nageant d'un seul bras. La profondeur des flots était à présent supérieure à sa taille, mais elle n'avait pas à toucher le fond. Elle saisit une touffe d'herbe, prit la poignée entre les dents, puis elle se remit à grimper.

Le sol vibrait en raison de la masse liquide qui se ruait vers elle, mais Anania n'avait pas le temps de la regarder. Elle se hissa à nouveau sur la rive rendue glissante par l'humidité. Elle relevait la tête, afin de ne pas être gênée dans ses mouvements par l'étui.

Elle entrevit malgré tout une silhouette qui tombait. Le rugissement des flots était alors tel qu'elle ne put entendre l'éclaboussement provoqué par la chute du corps. Qui était tombé ? Kickaha ? Il était le seul dont le sort la préoccupât.

L'instant suivant, le grondement des flots l'assourdit. Elle était sur le point de lancer l'étui sur la rive et de s'y hisser à son tour, lorsqu'elle fut happée par la masse liquide. En dépit de sa tentative de

dernière seconde pour atteindre la sécurité, les flots enlacèrent ses jambes et l'emportèrent, alors qu'elle poussait un cri de désespoir.

Elle parvint cependant à ne pas lâcher la Trompe et, bien qu'elle fût rapidement emportée par le courant, elle ne se trouvait pas dans la lame frontale. Elle fut entraînée à plusieurs reprises sous les flots mais parvint toujours à regagner la surface. Peut-être la flottabilité de l'étui lui facilitait-elle la tâche ?

Finalement, quelque chose (peut-être un remous ascendant provoqué par un obstacle sur le lit du canal) l'envoya s'étaler sur la rive. Durant une minute, elle crut qu'elle allait à nouveau glisser en arrière mais, à force de contorsions, ses jambes se trouvèrent finalement hors d'atteinte des flots.

Elle lâcha l'étui et roula sur elle-même, avant de se relever sur des jambes tremblantes.

Près d'un kilomètre derrière elle se dressaient trois silhouettes. Celles d'Urthona, d'Orc et de McKay.

Kickaha était absent. C'était donc lui qui était tombé dans le canal et qui lui avait lancé la Trompe. Elle supposa qu'il avait dû menacer les autres de jeter l'instrument dans les flots, s'ils ne la laissaient pas remonter sur la berge.

Ils l'avaient alors attaqué et Kickaha avait été contraint de lâcher la Trompe avant de plonger à son tour dans le canal. Soit de son propre chef, ce qui paraissait peu probable, soit parce qu'il avait été poussé. Elle ne pouvait voir aucune trace de Kickaha. Il se trouvait quelque part sous la surface des flots, qu'il fut noyé ou qu'il luttât toujours.

Elle éprouva des difficultés à admettre qu'il avait pu mourir. Il avait surmonté tant d'épreuves, il avait toujours lutté avec tant d'acharnement, il était tellement astucieux. Il faisait partie de la catégorie des survivants.

Cependant, tous les humains doivent un jour ou l'autre passer de vie à trépas.

Non, elle s'interdisait d'abandonner tout espoir. Mais, même s'il luttait toujours, il devait à présent être bien loin de là.

Elle ne pouvait faire qu'une unique chose : suivre le canal et espérer le retrouver quelque part, le long de la berge.

Red Orc avait pris la fuite. Il courait dans la direction opposée. McKay avait esquissé un semblant de poursuite, puis s'était arrêté. Ou il avait compris qu'il ne pourrait le rattraper, ou Urthona l'avait rappelé. L'important, c'était que les deux hommes venaient à présent vers elle d'un bon pas. Elle était en possession de la Trompe et ils voulaient se l'approprier.

Elle accéléra le pas, elle aussi. Au bout d'un moment elle haletait, mais elle ne ralentit pas son allure pour autant et elle trouva bientôt

son second souffle. Elle savait qu'elle ne pourrait pas les semer tant qu'elle resterait à proximité du canal. Ils continuaient d'avancer à petites foulées, bien qu'ils n'eussent aucune chance de la rattraper en raison de l'avance qu'elle avait au départ. Mais lorsque la fatigue obligerait Anania à prendre du repos, et s'ils pouvaient alors poursuivre leur progression, ils parviendraient à la rejoindre.

Elle pensait être aussi résistante qu'eux. Ils devraient se coucher et prendre du repos, eux aussi, peut-être même avant elle. Mais s'ils continuaient ou se réveillaient les premiers, alors ils pourraient la surprendre en plein sommeil.

Tant qu'elle longerait le canal, elle ne pourrait jamais leur faire perdre ses traces. Mais dans les plaines et les montagnes, elle avait des chances d'y parvenir. Elle n'aurait ensuite qu'à revenir vers le cours d'eau.

Elle risquait aussi de s'égarer, surtout lorsque ses points de repère changeraient de forme. Mais elle devait en courir le risque.

Elle s'engagea dans la plaine. Ses poursuivants pourraient obliquer et réduire ainsi la distance qui les séparait. Dommage. Elle ressentait un violent désir de courir, mais elle se retint. Tant qu'elle pourrait rester devant eux, hors d'atteinte du lance-rayon, tout serait pour le mieux.

Il était difficile de faire une estimation correcte des distances à cause de la luminosité et de l'atmosphère si claire en l'absence presque totale de poussière. Le mont le plus proche devait se trouver à environ huit kilomètres d'elle. Malgré la rapidité avec laquelle tout changeait autour d'elle, la montagne serait encore une éminence de taille respectable lorsqu'elle l'atteindrait.

Des bosquets d'arbres mobiles se dressaient entre elle et le but qu'elle s'était fixé. Aucun d'eux n'était important au point de ne pouvoir être contourné. Il y avait également des hardes d'antilopes et de gazelles qui paissaient tranquillement. Un troupeau d'éléphants se trouvait à huit cents mètres d'elle et progressait vers le bois le plus proche. Sur sa droite, dans l'autre direction, des élans se dirigeaient vers un autre groupe de plantes. Anania entrevit deux lions, quatre cents mètres plus loin. Les félins s'approchaient de quelques antilopes sous le couvert d'un bosquet.

La petite silhouette d'un moa se découpait dans le lointain. L'oiseau ne semblait pas chasser, mais Anania se dirigeait droit sur lui. Elle modifia son chemin et prit pour objectif l'autre extrémité de la montagne.

Elle regarda sur sa gauche. À présent, les deux hommes couraient. Ils devaient espérer l'obliger à faire de même, ce qui l'épuiserait.

Elle accéléra le pas, sans courir pour autant. Elle pourrait conserver cette allure pendant un bon moment. Durant les nombreux

milliers d'années de sa vie, il ne lui était arrivé que rarement de ne pas se trouver en parfaite forme physique. Elle avait acquis un souffle et une endurance qui auraient surpris un champion de marathon olympique. Quel que fût à l'origine son potentiel physique, elle l'avait développé à son maximum. À présent, elle découvrirait quelles étaient ses limites.

Un, deux, trois kilomètres. Elle était en sueur et sa respiration se faisait dure, mais elle savait qu'elle était loin d'être à bout de souffle. Ses jambes n'étaient pas encore lourdes. Elle sentait qu'elle pourrait atteindre la montagne et qu'il lui resterait alors des forces. Son oncle était un homme fort et toute sa graisse avait dû fondre depuis qu'il se trouvait sur ce monde, où la nourriture avait été jusqu'alors plutôt rare. Mais il était plus lourd qu'elle et elle doutait qu'il se fût maintenu au sommet de sa forme sur Terre.

Le noir, quant à lui, était un athlète mais n'avait pas la conformation d'un coureur de fond. En fait, lorsqu'Anania jeta un regard par-dessus son épaule, elle put constater qu'il s'était effondré derrière Urthona. Non d'ailleurs que son oncle eût gagné du terrain sur elle.

Cependant, l'étui et son contenu pesaient environ deux kilos. Elle devait limiter au maximum son handicap et elle décida de se débarrasser d'une partie de ce poids. Elle ralentit son allure, le temps d'ouvrir les fermoirs et de sortir la Trompe, puis de jeter la mallette. À présent qu'elle tenait l'instrument à la main, elle pressa le pas. En dix minutes, Urthona perdit cinquante mètres. McKay se trouvait encore plus loin, derrière son patron.

Près de deux autres kilomètres. À présent, elle regrettait de ne pouvoir abandonner sa hache et son couteau. Mais c'était hors de question. Elle aurait besoin des deux armes lorsque se produirait l'affrontement. De plus, même si elle parvenait à leur échapper, il lui fallait tenir compte des prédateurs. Face à un lion, par exemple, un couteau et une hache ne constitueraient pas des armes très efficaces, mais peut-être lui permettraient-elles de le blesser et le dissuader de poursuivre son attaque.

Un autre kilomètre. Elle regarda derrière elle. Urthona était à quatre cents mètres et McKay deux cents mètres plus loin. Tous deux avaient considérablement ralenti leur allure. Ils marchaient toujours à grandes enjambées régulières, mais ils n'avaient pas une seule chance de la rattraper. Cependant, tant qu'ils seraient toujours en vue, elle ne s'arrêterait pas.

Les lions avaient disparu derrière les arbres. Les plantes se déplaçaient lentement en direction du canal. Le vent qui soufflait vers eux apportait des molécules d'eau jusqu'à leurs capteurs. Lorsque les végétaux atteindraient le cours d'eau, ils s'aligneraient le long de la

rive et y plongeraient leurs tentacules pour aspirer le liquide.

Les antilopes et les gazelles cessèrent de paître comme Anania approchait d'elles. Les animaux l'observèrent de leurs yeux noirs brillants, têtes dressées, puis bondirent au loin tous en même temps. Mais ils se contentèrent de s'éloigner jusqu'à une distance qu'ils jugeaient suffisante pour assurer leur sécurité immédiate, puis ils se remirent à paître.

Anania se trouvait au centre de la harde d'antilopes aux cornes droites dont l'extrémité s'incurvait brusquement, lorsque les animaux furent pris de panique. Elle s'immobilisa, puis s'accroupit, pendant que les mammifères aux corps à damier, noirs et bruns, sautaient par-dessus sa tête ou la frôlaient dans un bruit de tonnerre. Elle était certaine de ne pas être à l'origine de leur panique. Après un instant d'hésitation, les antilopes avaient en effet estimé qu'elle ne représentait pas un danger, bien qu'elles eussent préféré ne pas la laisser trop approcher. Puis elle entendit un rugissement et vit un éclair de fourrure brun-jaune s'élancer derrière une jeune antilope.

Le lion avait jailli hors du bosquet pour bondir sur l'animal. Le second félin courait aux côtés de son compagnon. Il était un peu plus petit et plus rapide. Comme le mâle s'éloignait de côté, la femelle incurva légèrement sa course vers l'intérieur. Leur proie s'écarta sur la gauche afin de s'éloigner du gros mâle, puis elle vit l'autre félin se diriger vers elle. Elle bondit à nouveau loin de ce péril et perdit du terrain.

Le mâle rugit, ce qui effraya l'antilope et la poussa à changer à nouveau de direction. La lionne obliqua vers elle et la pauvre bête revint vers le mâle. Anania ne pensait pas que la chasse durerait longtemps. Ou les félins tueraient leur proie dans les quelques secondes qui allaient suivre, ou leur résistance céderait et l'antilope pourrait fuir au loin. Si la bête traquée avait eu suffisamment de bon sens pour fuir en ligne droite, elle aurait pu distancer facilement ses poursuivants. Mais ce n'était pas le cas. Elle continuait de zigzaguer et de perdre du terrain. Puis la lionne la rattrapa. Il y eut des mouvements de pattes confus et l'animal mourut, le cou brisé.

Le mâle rugit et s'approcha. Ses flancs se soulevaient, de la bave gouttait de ses crocs, et ses yeux étaient d'un vert lumineux. La femelle grogna mais se recula pendant qu'il éventrait la carcasse. Puis la lionne s'installa de l'autre côté du corps et les deux félins commencèrent à arracher des morceaux de viande à l'aide de leurs crocs. La harde d'antilopes et de gazelles avait cessé de fuir. Les ruminants, indifférents au sort réservé à leur jeune congénère et sachant que tout danger était dissipé pour l'instant, se remirent à paître.

Anania ne se trouvait qu'à une douzaine de mètres des lions, mais

elle poursuivait sa progression. Les carnassiers ne s'intéresseraient pas à elle tant qu'elle ne s'approcherait pas trop d'eux, ce qu'elle n'avait nulle intention de faire.

Les arbres appartenaient à une espèce qu'elle n'avait encore jamais vue. Ils avaient environ trois mètres cinquante de hauteur et leur écorce était ornée de bandes blanches et rouges en spirale qui rappelaient des enseignes de barbier. Leurs branches, courtes et grosses, portaient des feuilles vertes en forme de cœur. Ces plantes n'avaient que quatre « yeux », ronds et fixes, aux multiples facettes, aussi verts que des émeraudes. Elles possédaient aussi des tentacules mais ne devaient pas être dangereuses. Les lions avaient traversé leur bosquet sans être inquiétés.

Cependant, Anania ne devait pas négliger la possibilité d'existence d'une sorte de traité de non-agression entre les félins et les arbres. Urthona avait pu doter ces végétaux d'un mécanisme instinctif qui les poussait à ignorer la présence des fauves mais non celle des hommes. Cela ne l'aurait guère surprise de la part de son oncle. Ce dernier aurait sans nul doute tiré un vif plaisir à voir les nomades juger les arbres inoffensifs après avoir vu des animaux traverser un bois, puis être brusquement attaqués alors qu'ils s'y aventuraient à leur tour.

Durant un bref instant, elle envisagea de courir sa chance. Si elle plongeait au sein de cette forêt mobile, elle pourrait jouer à cache-cache avec ses poursuivants. Mais c'était trop risqué et, de plus, cela ne lui aurait rien apporté de vraiment positif.

Elle regarda derrière elle. Les deux hommes avaient quelque peu rattrapé leur retard. Elle accéléra le pas. Lorsqu'elle aurait dépassé le dernier arbre, elle tournerait à angle droit et longerait l'arrière-garde de la forêt. Peut-être Urthona et McKay tenteraient-ils leur chance à travers bois ?

Non. Il était peu probable que son oncle se souvînt de la nature exacte de ces plantes. Il penserait qu'elle avait pu se réfugier au sein du bosquet et ses poursuivants devraient se séparer pour vérifier. McKay longerait un côté et Urthona l'autre. Ils examineraient le bois, une rangée d'arbres après l'autre afin de s'assurer qu'elle ne s'y trouvait pas, avant de se rejoindre. Pendant ce temps, elle se dirigerait en ligne droite vers les montagnes, sans cesser de maintenir les arbres entre elle et ses poursuivants, et resterait ainsi hors de vue durant un long moment. Et ils perdraient encore du terrain. Elle obliqua vers son nouvel objectif. Mais elle dut ralentir le pas. Moins d'un kilomètre plus loin se trouvait une bande composée de vingt babouins qui venaient vers elle. L'avant-garde et l'arrière-garde comprenaient les mâles alors que les femelles se tenaient au centre avec des bébés accrochés dans le dos. Avaient-ils décidé de l'attaquer, ou avaient-ils été attirés par le rugissement du lion et couraient-ils vers les lieux du

drame ?

Elle prit la Trompe dans sa main gauche et tira sa hache hors de sa ceinture. Son chemin et celui des singes se croiseraient, si elle ne changeait pas de direction. Elle s'arrêta et attendit. Les singes poursuivirent leur route en silence. Leurs larges pattes, aux doigts courts, frappaient le sol en cadence, comme s'ils avaient été des soldats marchant au pas. Ils se déplaçaient rapidement sur leurs longues pattes, bien qu'ils ne pussent égaler les ongulés à la course. Ils choisiraient leur proie, un jeune animal ou un adulte blessé, puis ils se déploieraient et formeraient un cercle. Le chef se lancerait sur leur victime et les cris frénétiques des autres babouins mettraient le troupeau en fuite. Les singes se précipiteraient vers les antilopes bondissantes, juste sous leurs sabots, et ils devraient souvent sauter de côté pour éviter d'être piétinés. Mais ils se dirigeraient tous vers la proie qu'ils avaient choisie et le cercle se resserrerait. Brusquement, le jeune animal, ou l'adulte éclopé, se découvrirait encerclé. Plusieurs mâles puissants sauteraient sur lui et le feraient tomber sur le sol. Les autres, à l'exception des mères portant des bébés, s'approcheraient.

Lorsqu'il se trouva à une dizaine de mètres d'Anania, le chef aboya, et la bande ralentit. Le vieux mâle estimait-il qu'il était préférable de s'attaquer à elle plutôt qu'à deux lions affamés ?

Non. Ils poursuivirent leur marche et se dirigèrent vers l'angle du carré formé par l'armée végétale en marche.

Elle attendit que le dernier babouin fût passé, puis elle reprit sa marche rapide.

Derrière elle, il y eut une agitation soudaine. Anania ralentit à nouveau le pas et pivota pour voir ce qui se passait. Elle n'aima pas ce qu'elle vit. Urthona et McKay venaient de sortir du bois. Ils n'avaient pas contourné la forêt ainsi qu'elle l'avait espéré, mais ils l'avaient traversée en ligne droite. Urthona s'était donc souvenu que ces plantes ne représentaient pas un danger pour l'homme. Dans l'espoir de la surprendre ils avaient probablement couru à perdre haleine.

Et ils avaient réussi. Mais ils avaient eux aussi été surpris. Ils étaient sortis du bois pour se jeter tête la première dans la harde de babouins. Le chef de la bande de primates se rua sur Urthona alors que trois gros mâles bondissaient vers McKay.

Son oncle n'eut d'autre choix que d'utiliser le lance-rayon. Le faisceau trancha de haut en bas le vieux mâle dont les deux moitiés fumantes continuèrent d'avancer, pour s'effondrer à plusieurs pas de lui. Si le Seigneur avait réagi ne serait-ce qu'une fraction de seconde plus tard, les canines du babouin se seraient plantées dans sa gorge.

Dommage, pensa Anania.

XI

Pour Urthona, le moment n'était plus aux économies d'énergie. Les singes assailleraient McKay dans quelques secondes. Le noir s'était ramassé sur lui-même, prêt à se défendre, mais il hurlait également à Urthona de tirer. Le Seigneur hésita une ou deux secondes, car s'il n'avait pas la moindre envie d'utiliser le lance-rayon (afin d'en conserver la charge pour sa nièce), il ne tenait pas non plus à continuer seul la poursuite. Trois mâles, ou plutôt leurs moitiés, s'effondrèrent les uns sur les autres puis restèrent immobiles, juste aux pieds du noir. Sous sa pigmentation foncée, McKay était grisâtre.

Les autres babouins s'arrêtèrent puis se mirent à sauter sur place et à crier. Ils étaient simplement en colère et se sentaient frustrés. Ils n'attaqueraient plus.

Anania pivota sur elle-même et se remit à courir.

Quelques minutes plus tard, elle regarda derrière elle. Ses poursuivants venaient lentement dans sa direction. Ils n'osaient ni presser le pas ni tourner le dos aux primates qui les suivaient à une distance respectable, n'attendant que la première occasion pour les assaillir. Urthona poussait des cris et agitait le lance-rayon dans l'espoir d'effrayer les singes et de leur faire rebrousser chemin. À quelques secondes d'intervalle, il s'arrêtait et se tournait pour leur faire face. Les babouins reculaient de quelques pas, grondaient et aboyaient, mais ne renonçaient pas pour autant.

Anania sourit. Cela lui permettrait de prendre une avance confortable sur les deux hommes.

Lorsqu'elle atteignit le pied de la montagne, elle s'arrêta pour prendre un peu de repos. Les babouins venaient de renoncer à leurs proies. Le cadavre d'un autre membre de la bande gisait dans la plaine et c'était cette nouvelle perte qui leur avait imposé cette décision. Certains singes s'étaient déjà regroupés autour du cadavre et le dépeçaient. Les autres couraient vers les carcasses des premières victimes, dans l'espoir de les atteindre les premiers. À huit cents mètres de là, un moa géant, au bec en forme de cimeterre, courait vers

les lieux de ce remue-ménage. Il tenterait d'effrayer les singes et de les chasser d'un corps. Au-dessus de leurs têtes, les vautours espéraient eux aussi participer au festin.

L'angle de la pente était légèrement supérieur à quarante degrés et des renflements semblables à de grosses bulles de gaz apparaissaient par endroits sur le sol. Anania devrait les contourner. Elle se mit à escalader le pic, légèrement penchée en avant. Il n'y avait pas le moindre arbre ou buisson derrière lequel se cacher. Elle ne pourrait pas s'arrêter avant d'avoir atteint le sommet. Une fois là, elle chercherait un abri du regard. Elle ne parviendrait probablement pas à en trouver un, mais si elle pouvait redescendre assez rapidement l'autre versant, elle serait à même de passer derrière une autre montagne, ce qui ferait perdre sa trace à ses poursuivants.

Le pic s'élevait à peut-être quatre cent cinquante mètres au-dessus de la plaine. Lorsqu'elle atteignit le sommet, sa respiration était hachée et elle avait l'impression que ses pieds étaient recouverts d'une épaisse couche de ciment. La fatigue la faisait trembler et ses poumons semblaient en feu. Les deux hommes devaient être dans le même état qu'elle, sinon plus mal en point.

Lorsqu'elle avait entamé cette ascension, le sommet du pic était aussi pointu que l'extrémité d'un cornet à glace. Depuis, il s'était affaissé et était devenu un plateau d'environ vingt mètres de diamètre. Le sol était chaud, ce qui indiquait que les métamorphoses s'effectuaient désormais selon un rythme accéléré.

Urthona et McKay avaient presque atteint le quart de la pente. Ils s'assirent, le visage tourné dans la direction opposée à celle où se trouvait Anania. Juste au-dessus d'eux, la pente enflait si rapidement qu'ils seraient bientôt cachés à sa vue. Si la protubérance devait encore croître, ils seraient contraints de la contourner. Ce qui signifiait qu'ils perdaient encore plus de terrain sur elle.

À présent, elle pouvait voir très loin, dans la plaine. Elle survit des yeux le canal, dans l'espoir d'y distinguer la minuscule silhouette de Kickaha. Il n'y avait rien.

Même depuis cette hauteur, elle ne pouvait voir la fin du cours d'eau. Trente kilomètres après le point où elle avait quitté le canal, de jeunes montagnes s'étaient élevées pour lui masquer l'horizon. Il était impossible de dire jusqu'où il s'étendait.

Où se trouvait Red Orc ? Dans son excitation, elle l'avait totalement oublié. Où qu'il fut, elle ne pouvait le voir. Elle scruta la zone au-delà du promontoire. Des montagnes succédaient aux montagnes, mais des gorges s'ouvraient entre elles et, ici et là, elles étaient reliées par des arêtes. Sur une de ces crêtes, on pouvait voir une bande verte qui contrastait avec la couleur ocre de l'herbe. Elle se déplaçait très lentement mais on pouvait reconnaître une armée

d'arbres migrateurs. Anania estima qu'elle devait se trouver à huit kilomètres.

Sur les pentes et dans les vallées elle voyait des taches sombres disséminées, sans doute des bardes d'antilopes ou d'autres gros herbivores. Bien qu'étant à l'origine des créatures des plaines, ces animaux s'adaptaient rapidement à la nature montagnaise de leur environnement. Ils savaient grimper avec autant d'agilité que des chèvres lorsque les circonstances l'exigeaient.

À présent qu'elle avait atteint le sommet, devait-elle attendre de découvrir ce que feraient ses poursuivants ? La suivre était épuisant et ils penseraient peut-être qu'elle avait l'intention de revenir sur ses pas, de descendre sur l'autre versant de la montagne, masquée à leurs regards. Ce qui n'était d'ailleurs pas une mauvaise idée.

Si les deux hommes décidaient de se séparer pour contourner la montagne et se rejoindre sur l'autre versant, alors elle n'aurait qu'à redescendre tout droit dès qu'ils seraient hors de vue.

Cependant, s'ils ne passaient pas rapidement à l'action, ce serait à elle d'agir. Le plateau s'étalait et s'affaissait. Ou plutôt, il sombrait. Si elle restait sur place, elle risquait de se retrouver dans la plaine.

Non, ce processus prendrait au moins une journée, peut-être deux. Urthona et son tueur à gages passeraient à l'action bien avant.

Elle commençait à ressentir les affres de la faim et de la soif. Lorsqu'elle avait pris la direction de la montagne, elle avait espéré découvrir de l'eau sur l'autre versant. D'après ce qu'elle voyait, elle ne pourrait se désaltérer qu'en revenant vers le canal. Sauf si les petits rubans cotonneux visibles dans le ciel se transformaient en gros nuages de pluie.

Elle attendit et observa. Le rebord du plateau sur lequel elle était assise s'élargissait lentement. Finalement, elle comprit qu'elle devait s'en éloigner. Dans une heure, à peu près, il commencerait à s'effriter et à tomber sur la pente. Le sommet du cône s'aplatirait comme une crêpe et il serait alors difficile à Anania de s'éloigner sans être emportée jusqu'au pied de la montagne au sein d'un éboulis.

Cela avait cependant un bon côté. Les deux hommes qui se trouvaient plus bas devraient esquiver les blocs. Il était également possible qu'ils soient contraints de redescendre dans la plaine. Si la chance était de son côté, ils seraient peut-être pris dans le glissement de terrain. Elle se rendit de l'autre côté du plateau, alors que ce dernier avait à présent une trentaine de mètres de diamètre. Après avoir laissé tomber la Trompe et la hache, elle se suspendit prudemment à la corniche. Ses pieds se balancèrent un moment, puis elle lâcha prise. C'était l'unique moyen de descendre, même si elle avait dû tomber sur dix mètres. Elle heurta la pente, qui avait toujours un angle de quarante-cinq degrés, et glissa sur une bonne distance.

L'herbe lui brûlait les mains alors qu'elle cherchait des prises. La friction contre le fond et les jambes de son pantalon ne faisait pas fumer le tissu. Mais elle était certaine que son jean aurait fini par s'enflammer si elle n'avait pu s'arrêter à temps. Tout au moins le pensait-elle.

Après avoir récupéré la Trompe et la hache, elle reprit sa descente. À présent, elle marchait lentement, penchée en arrière. Par instants, ses chaussures glissaient sur l'herbe et elle tombait sur ses fesses, avant de rouler sur quelques mètres et de parvenir à s'arrêter. Une grosse masse de terre noirâtre et grasse, à laquelle adhéraient encore des brins d'herbe, tomba à côté d'elle. Si le bloc avait atteint Anania, celle-ci aurait été broyée.

Arrivée au bas de la montagne, elle dut accélérer le pas. D'autres blocs de grosse taille roulaient le long de la pente. Elle ne fut épargnée par l'un d'eux qu'en raison d'un renflement du sol qui fit rebondir la masse de terre au-dessus de sa tête.

Lorsqu'elle eut atteint la vallée, Anania se mit à courir. Elle attendit pour ralentir d'être certaine de se trouver hors d'atteinte des blocs de terre qui roulaient vers le bas. La « nuit » venait de tomber. Elle avait tellement soif qu'elle se disait qu'elle mourrait si elle ne parvenait pas à trouver de l'eau dans la prochaine demi-heure. Elle était aussi extrêmement lasse.

Elle ne pouvait rien faire, demi-tour excepté ; or elle avait besoin d'eau. Par chance, en raison de la faible clarté, elle serait invisible à toute personne se trouvant à trois cents ou peut-être deux cents mètres. Elle pourrait ainsi regagner furtivement le canal sans être vue. Mais les deux hommes lui avaient sans doute prêté ces intentions et ils l'attendaient peut-être sur l'autre versant de la montagne. En dépit de sa lassitude, elle décida d'effectuer un large détour pour gagner le canal.

Elle s'engagea dans la vallée et contourna la base du pic. Le sol était, là aussi, jonché de blocs plus gros que des citadelles, tombés de la seconde montagne. Alors qu'elle en longeait un, elle effraya une créature tapie sous une corniche. Anania poussa un petit cri aigu puis réagit rapidement. Elle tira sa hache hors de sa ceinture et la lança sur l'animal bas et allongé qui prenait la fuite.

Le fer atteignit la créature et l'envoya rouler sur elle-même. L'animal se redressa sur ses pattes courtes et arquées et reprit sa fuite en sifflant. Le coup l'avait cependant blessé, car il courait moins rapidement qu'auparavant. Anania alla récupérer sa hache, la ramassa, se campa sur ses jambes et lança l'arme à nouveau. Cette fois, elle lui brisa la colonne vertébrale.

Anania saisit son couteau et courut vers la créature : un reptile de soixante centimètres de long, semblable à un lézard. Puis elle lui

trancha la gorge et, tandis qu'il saignait, elle le prit par la queue et but le liquide précieux qui coulait de la blessure. Le sang ruisselait le long de son menton, sur sa gorge et ses seins, mais elle parvint à en boire la plus grande partie.

Elle écorcha le reptile, le découpa en morceaux, puis mangea la viande encore frissonnante. Ensuite, elle se sentit plus forte. Elle avait toujours très soif, mais elle se sentait à présent capable de tenir. De plus, elle devait être en meilleure forme que les deux hommes – à moins qu'ils n'eussent eux aussi réussi à tuer un animal.

Comme elle se dirigeait vers la plaine, elle fut enveloppée par une obscurité profonde. Le vent froid avait apporté des nuages menaçants. Avant d'avoir fait dix pas sur l'étendue plate, elle était trempée. L'unique clarté était celle des éclairs qui s'abattaient sans répit autour d'elle. Un instant, elle envisagea de faire demi-tour, mais elle n'était pas femme à renoncer à toute opportunité qui se présentait à elle. Elle continua d'avancer d'un pas régulier, aveuglée par les éclairs et assourdie par le tonnerre. Par instants, elle regardait derrière elle. Elle ne pouvait voir que des animaux qui couraient follement pour fuir la foudre mortelle, sans avoir le moindre endroit où se réfugier.

Le temps d'atteindre le canal, l'eau arrivait à la hauteur de ses genoux. Cela augmentait le risque d'être électrocutée : la foudre n'avait plus à la frapper directement. Mais elle ne pouvait pas reculer.

Sur la rive où elle se trouvait, les berges du canal s'étaient abaissées de quelques centimètres. Les flots alimentés par la pluie torrentielle se déversaient dans la plaine. Des poissons à quatre pattes et quelques créatures à tentacules se laissaient glisser sur la pente. Elle embrocha deux petites bêtes amphibies à l'aide de son couteau, puis elle en écorcha une et la mangea. Après avoir tranché la tête de la seconde et l'avoir éviscérée, elle la prit par la queue et l'emporta. L'animal représentait son déjeuner ou son dîner, ou encore les deux.

La tempête avait alors pris fin et moins de vingt minutes plus tard, les nuages seraient loin, emportés par le vent. Anania resta sur la rive du canal, avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Elle réfléchissait. Devait-elle suivre le cours d'eau en quête de Kickaha ou se diriger vers la mer ?

Elle supposait que le canal avait cent kilomètres de long, ou plus. Pendant qu'elle chercherait Kickaha, le cours d'eau pourrait se refermer, ou s'élargir pour former un lac. Kickaha était peut-être mort, blessé, ou encore vivant et indemne. S'il était blessé, il avait besoin d'aide. S'il était mort, elle retrouverait sa dépouille et serait fixée sur son sort. Mais si elle se dirigeait vers la passe montagnaise et atteignait la mer, elle pourrait l'attendre. S'il en était toujours capable, il viendrait finalement la rejoindre. De plus, son oncle et le noir iraient certainement vers la mer, eux aussi, et elle pourrait leur tendre

une embuscade et s'emparer du lance-rayon.

Alors qu'elle demeurerait dans les flots, hésitante, sa décision lui fut imposée. Deux silhouettes émergèrent de la pénombre. Elles étaient trop lointaines pour pouvoir être identifiées, mais elles étaient humaines. Il ne pouvait s'agir que de ses poursuivants.

De plus, les deux hommes lui barraient le passage si elle voulait aller à la recherche du corps de Kickaha. L'unique chemin qui lui était offert était à présent celui de la mer, à moins qu'elle ne décidât de retourner dans les montagnes.

Elle repartit à petites foulées ; l'eau éclaboussait ses genoux. Elle regardait parfois derrière elle. Les deux silhouettes indistinctes ne gagnaient pas de terrain, mais elles n'en perdaient pas non plus.

Le temps, que seule une fatigue croissante permettait de mesurer, s'écoulait lentement. Elle atteignit le canal dont les flots s'étaient rétablis à leur niveau primitif. Elle y plongea, nagea jusqu'à l'autre rive et en gravit la berge. Elle se reposa un instant et put entendre Urthona et McKay nager vers elle. Il lui semblait qu'elle ne parviendrait jamais à prendre une avance suffisante pour se perdre au sein de l'obscurité.

Elle pivota sur elle-même et se dirigea vers les montagnes. À présent, elle courait sur une centaine de pas, puis marchait sur la même distance. Compter lui occupait l'esprit et l'empêchait de prendre conscience de sa profonde lassitude. Les hommes qui la suivaient devaient faire de même, incapables du sursaut d'énergie qui leur aurait permis de la rattraper.

Le sol, à présent drainé de son eau, giclait sous ses pieds. Elle emprunta le passage entre les deux montagnes et atteignit une autre plaine. Deux kilomètres plus loin, son chemin était barré par un second cours d'eau. De nombreuses fissures avaient dû s'ouvrir entre la mer et les terres situées derrière les montagnes, créant de multiples canaux. Une personne qui se serait trouvée à une certaine hauteur au-dessus de la planète aurait pu voir une sorte de poulpe géant étalé sur la région : une pieuvre dont la mer et les montagnes environnantes étaient le corps et les canaux les tentacules.

Ce cours d'eau avait une largeur inférieure à cent mètres, mais Anania était trop lasse pour nager. Elle fit la planche et se propulsa en arrière par des battements occasionnels des mains ou des ciseaux des jambes.

Lorsqu'elle eut atteint la rive opposée, elle découvrit que l'eau, à proximité de la berge, ne lui arrivait qu'à la taille. Alors qu'elle reprenait son souffle, elle scruta l'obscurité. Elle ne pouvait plus voir ou entendre ses poursuivants. Les avait-elle finalement semés ? Si c'était le cas, elle attendrait un peu puis regagnerait le premier canal.

Environ cinq minutes plus tard, d'après ses estimations, elle

entendit les halètements de deux hommes. Elle se laissa glisser dans l'eau jusqu'à ce que le niveau arrivât juste sous son nez. À présent, elle pouvait les distinguer : deux formes plus sombres que l'obscurité. Leurs voix lui parvenaient avec netteté.

— Crois-tu que nous sommes loin d'eux ? demanda son oncle, entre deux inspirations sifflantes.

« D'eux ? » pensa-t-elle.

— Pas si fort, répondit McKay.

Elle n'entendit plus rien.

Ils restèrent sur la rive durant quelques minutes, apparemment pour discuter. Puis un homme, un troisième personnage, cria. Des bruits sourds s'élevèrent quelque part et, brusquement, des silhouettes géantes apparurent derrière Urthona et McKay. Son oncle et le noir ne bougèrent pas durant un moment, pendant que la première bande du « jour » éclaircissait le ciel.

— Filons à la nage ! dit McKay d'une voix forte.

— Non ! rétorqua Urthona. J'en ai assez de courir. Je préfère utiliser encore le lance-rayon.

Le ciel devint rapidement plus lumineux. Les silhouettes des deux hommes et des personnages qui se trouvaient derrière eux se découpaient avec plus de précision, mais Anania estima qu'on ne pouvait toujours pas la voir. Elle s'accroupit. Seule la moitié supérieure de sa tête sortait de l'eau, une de ses mains agrippait l'herbe de la rive et l'autre tenait la Trompe. Elle put bientôt constater que les nouveaux venus n'étaient pas des géants, mais des hommes montés sur des élans. Ils étaient armés de longues lances.

Elle entendit la voix d'Urthona, dont les paroles étaient cependant incompréhensibles. Il poussait une sorte de cri de défi. Le groupe de cavaliers se scinda et certains disparurent sous la berge. De toute évidence, ils allaient se poster de l'autre côté afin de pouvoir intercepter les deux hommes, s'ils tentaient de fuir, et les autres indigènes s'arrêtèrent le long du canal, en file indienne.

Urthona leva le lance-rayon et les deux animaux les plus proches de lui s'effondrèrent, pattes tranchées. Un cavalier tomba dans le canal, l'autre roula hors de vue.

Des hurlements s'élevèrent et les cavaliers qui se trouvaient derrière ceux sur qui Urthona avait tiré disparurent sous la berge. Brusquement, deux indigènes apparurent de l'autre côté. Leurs lances étaient dirigées vers Urthona et ils poussaient des cris dans une langue inconnue d'Anania.

Un des cavaliers qui précédait quelque peu les autres tomba de sa monture. Sa tête rebondit dans le canal et son corps demeura sur la rive, alors que des flots de sang jaillissaient de son cou. La monture du second s'effondra et projeta son cavalier en avant. McKay abattit le

tranchant de sa main sur le cou de l'indigène et récupéra sa lance.

Urthona poussa un cri de rage et de désespoir, puis jeta le lance-rayon. Il récupéra la lance du guerrier décapité.

La batterie du lance-rayon était vide. Ils étaient à présent deux contre huit et le résultat de l'affrontement n'était guère difficile à deviner.

Quatre cavaliers remontèrent sur la berge. McKay et Urthona plantèrent leurs lances dans le corps des animaux qui, blessés, les poussèrent dans les flots. Les sauvages descendirent de leurs montures et pénétrèrent dans le canal, à la poursuite de leurs victimes. Les quatre hommes restants arrivaient en poussant des cris, encouragements.

Anania regarda avec admiration le combat de son oncle et du noir. Mais les deux hommes furent finalement assommés et tirés sur la berge. Lorsqu'ils reprirent connaissance, leurs mains étaient liées dans leur dos. Ils furent poussés en tête du groupe de cavaliers par des coups de hampe de lance donnés sans ménagements dans le dos et les épaules.

Un instant plus tard, l'avant-garde d'une longue caravane émergea hors de l'obscurité. Bientôt, toute la cavalcade fut visible. Des hommes descendirent d'élan pour attacher les montures mortes ainsi que les cadavres des cavaliers aux élans. Les bêtes les tirèrent, alors que leurs cavaliers marchaient à leur côté. De toute évidence, les indigènes avaient l'intention de manger les cadavres des animaux, ainsi que ceux des humains, jusqu'à preuve du contraire. Urthona leur avait appris que certaines tribus nomades étaient cannibales.

Comme son oncle et McKay passaient juste en face du point où elle se trouvait, elle sentit une chose visqueuse saisir sa cheville. Elle réprima un cri mais lorsque des dents acérées se plantèrent dans sa chair elle dut passer à l'action. Elle plongea la tête sous la surface, se pencha, tira son couteau et le planta à plusieurs reprises dans un corps flasque. Le tentacule se retira et les dents se desserrèrent, mais la chose revint presque aussitôt attaquer l'autre jambe.

Sans avoir eu l'intention de le faire, elle lâcha la Trompe et le cadavre de la créature amphibie pour libérer son autre main. Au toucher, elle remonta le long du tentacule et trouva le point où il rejoignait le corps, puis elle le trancha d'un coup de couteau. La chose renonça brusquement au combat, mais Anania avait l'impression que ses deux jambes étaient déchiquetées. Elle devait à présent reprendre sa respiration. Elle émergea hors des flots aussi lentement que possible, pour s'immobiliser dès que ses narines se trouvèrent juste au-dessus de la surface. Un corps, d'où jaillissait du sang noir, vint briser le miroir liquide à quelques pas d'elle.

Elle se baissa à nouveau, chercha à tâtons, trouva la Trompe et

recula. Les sauvages avaient à présent remarqué la créature blessée et ils virent naturellement émerger sa tête des flots. Ils poussèrent des cris et la désignèrent du doigt. Finalement, plusieurs guerriers projetèrent leurs lances sur elle, mais n'atteignirent pas leur cible. Cependant, les indigènes n'avaient nulle intention de la laisser s'échapper. Quatre hommes se laissèrent glisser dans les flots et se mirent à nager dans sa direction.

Anania lança la Trompe sur la berge dont elle entama aussitôt l'escalade. Elle savait qu'elle pourrait prendre de l'avance sur les indigènes qui seraient contraints de mettre pied à terre, car leurs lourdes montures ne parviendraient jamais à gravir la rive abrupte. Mais, lorsqu'elle eut effectué un rétablissement au sommet de l'escarpement, elle put constater que ses blessures étaient plus profondes qu'elle ne l'avait tout d'abord supposé. Le sang ruisselait sur ses pieds et il lui serait impossible de courir bien longtemps.

Cependant... elle prit sa hache dans une main et le couteau de l'autre. Le premier indigène qui mit le pied sur la berge retomba en arrière, le crâne fendu. Le second glissa vers le bas avec deux doigts tranchés d'un coup de hache et les autres estimèrent préférable de se retirer. Ils redescendirent dans l'eau et se scindèrent en deux groupes qui s'éloignèrent d'une centaine de mètres dans des directions opposées. Ils remonteraient en même temps sur la rive et elle ne pourrait en affronter qu'un à la fois. Ce dernier plongerait à nouveau pendant que l'autre passerait à l'attaque depuis la terre ferme.

À présent, dix autres indigènes traversaient le canal à la nage. Certains se trouvaient à plusieurs centaines de mètres en aval, d'autres à la même distance en amont. Il lui était impossible de prendre un des groupes de vitesse. Elle ne pouvait tenter qu'une seule chose : fuir en direction des montagnes qui se dressaient à près de deux kilomètres du canal. Mais elle savait qu'ils la rattraperaient, en raison de tout le sang qu'elle perdait.

Elle haussa les épaules, fit glisser sa chemise en lambeaux par-dessus la tête, et la déchira en bandes dont elle entourait ses blessures. Elle espérait que la créature à tentacules ne lui avait pas inoculé un poison.

Elle ne pouvait cacher nulle part la Trompe et la hache. Le couteau disparut dans une poche de la jambe droite de son levis. Elle en avait ouvert le fond peu après avoir traversé la porte donnant sur la Terre. Il y avait de cela un peu plus d'un mois, mais il lui semblait qu'une année entière s'était écoulée depuis.

Ensuite, elle s'assit et attendit, les bras croisés.

XII

Elle était captive d'une tribu d'individus émaciés et de petite taille, dont la peau sombre laissait supposer qu'ils étaient les descendants d'une race méditerranéenne. Leur langue ne semblait cependant avoir aucun lien de parenté avec celles qu'elle connaissait. Les ancêtres de ces hommes avaient peut-être parlé un des nombreux idiomes qui avaient disparu avec l'invasion du bassin méditerranéen par les Indo-Européens et les Sémites.

Ils étaient une centaine : trente-deux hommes, trente-huit femmes et vingt enfants. La tribu possédait cent vingt élans.

Le chef était vêtu d'un pagne de cuir brut, mais il n'était pas rare de voir des hommes porter des habits de plumes. Le nez de chaque guerrier était traversé par de petits os et nombreux étaient ceux qui avaient suspendu à leur cou une cordelette sur laquelle étaient enfilées des mains séchées. Les selles, quant à elles, étaient agrémentées de têtes humaines, également séchées.

Anania fut ramenée sur l'autre berge du canal et jetée sur le sol, presque noyée. Les femmes l'assaillirent aussitôt. Quelques-unes la frappèrent de leurs poings et lui donnèrent des coups de pied, mais la plupart essayaient de lui arracher son jean et ses boots. Une minute plus tard, elles la laissèrent allongée sur le sol, en sang et meurtrie, étourdie et nue.

L'homme auquel elle avait sectionné les doigts vint vers elle en titubant. Il serrait les moignons de son autre main alors que la douleur déformait ses traits. Il tint au chef un long discours, mais son interlocuteur dut lui répondre négativement, car il s'éloigna finalement.

Urthona et McKay s'étaient effondrés sur le sol et ils paraissaient encore plus mal en point qu'elle.

Le chef s'était approprié la hache et la Trompe, et la femme qui avait réussi à s'emparer du jean avant ses compagnes était parvenue à l'enfiler. Elle n'avait pas encore prêté attention au couteau qui se trouvait dans la poche. Anania espérait qu'elle ne chercherait pas à

découvrir ce qu'était cette lourde protubérance, mais elle n'avait guère d'espoir, car elle connaissait la curiosité humaine.

Il y eut de longues palabres au cours desquelles de nombreux hommes et femmes prirent la parole. Finalement, le chef dit quelques mots. Les morts furent emportés sur des travois à deux kilomètres de là. Toute la tribu suivit le convoi funèbre, à l'exception de quelques gardes chargés de surveiller les prisonniers.

Après une demi-heure de gémissements et de pleurs, ponctués par les bonds du chaman, ses mélopées et les bruits qu'il produisait en agitant unealebasse emplie de cailloux et de graines, la tribu revint vers le canal.

Si ces gens étaient cannibales, ils ne dévoreraient pas leurs propres morts.

Une femme, sans doute l'épouse d'un des défunts, se rua vers Anania. Elle tendait ses doigts courbés, prête à les planter dans le visage de la captive. Anania s'allongea sur le dos et décocha un coup de pied dans l'estomac de la femme. Toute la tribu éclata de rire, visiblement amusée par les hurlements et les contorsions de la veuve. Lorsque cette dernière eut récupéré, elle se releva pour reprendre son attaque. Le chef donna alors un ordre à un guerrier qui l'éloigna.

L'« aube » s'était levée. Des hommes mangèrent des morceaux de viande prélevés sur les élans qu'Urthona avait tués, burent, enfourchèrent leurs montures, puis s'éloignèrent dans la plaine. Les autres se découpèrent alors des parts de viande qu'ils mâchèrent de leurs dents puissantes. Le repas fut complété par des noix et des baies qui se trouvaient dans de grands sacs de cuir brut. Aucun captif ne se vit offrir de la nourriture. Cela importait peu à Anania qui avait mangé seulement quelques heures plus tôt et dont l'appétit n'avait pas été réveillé par les coups qu'elle avait reçus. Elle se sentait quelque peu réconfortée. Si ces gens avaient l'intention de la dévorer, il semblait probable qu'ils l'engraisseraient un peu avant d'en faire leur repas.

Cela prendrait du temps et le temps était son allié. Une autre pensée vint modérer ses espoirs. Ils pouvaient avoir décidé de la garder pour le dîner auquel cas ils ne gaspilleraient pas leur nourriture pour elle.

Le chef s'approcha d'elle. Sa bouche et sa barbe étaient couvertes de sang et ses longs cheveux étaient réunis en une queue de cheval dans laquelle étaient plantées deux grandes plumes rouges. Un cercle de doigts humains cousus sur une plaque de cuir reposait sur sa barbe, suspendu à une cordelette. Une des orbites de l'homme était vide, à l'exception de quelques mouches. Il s'arrêta, éructa, puis hurla à la tribu de venir se réunir autour de lui.

Anania, qui le voyait ôter son pagne, fut prise de nausées. Une

minute plus tard, alors que la tribu hurlait des encouragements et faisait des remarques de toute évidence obscènes (bien qu'Anania n'en comprît pas un mot), le chef fit exactement ce qu'elle avait supposé qu'il ferait. Sachant à quel point il était inutile de se débattre, elle resta calmement allongée, mais elle imagina dix façons différentes de le tuer et espéra avoir bientôt l'occasion d'en mettre une en pratique.

Après que le chef se fut relevé et eut remis son pagne, le sourire aux lèvres, le chaman s'approcha à son tour. Il avait, semblait-il, l'intention d'imiter son chef. Ce dernier, cependant, le repoussa. Anania devenait sa propriété personnelle. Elle lui fut reconnaissante de cette faveur. Le chaman était encore plus sale et repoussant que lui.

Elle parvint à se relever et se rendit vers Urthona. Le Seigneur paraissait malade de dégoût.

— Eh bien, mon oncle, lui dit-elle. Vous pouvez vous *estimer* heureux de ne pas être une femme.

— Ç'a toujours été mon point de vue. Tu devrais courir jusqu'au canal et t'y noyer avant qu'ils ne te rattrapent. Ce serait l'unique façon de te laver d'une pareille souillure. Voyez-vous ça ! ajouta-t-il sur un ton méprisant. Un *lebblabbiy* viole une femme-Seigneur ! Je suis surpris que tu puisses survivre à pareille humiliation.

Il fit une pause avant d'arborer un sourire ironique.

— Mais n'as-tu pas déjà couché « volontairement » avec un *lebblabbiy* ? Tu ne possèdes pas plus de fierté ?

Anania lui décocha un coup de pied dans la mâchoire. Deux minutes s'écoulèrent avant qu'Urthona reprît connaissance.

Anania se sentait quelque peu soulagée, bien qu'elle eût préféré décocher un coup de pied au chef, et ailleurs qu'à la mâchoire. Mais elle avait libéré une partie de sa colère.

— Sans vous et sans Orc, je ne me serais jamais trouvée dans une pareille situation, ajouta-t-elle.

Elle se détourna et s'éloigna, sans faire cas des imprécations que proférait son oncle, peu après, la tribu se remit en route. La viande fut empilée sur des travois et une caravane plus ou moins ordonnée se forma. Le chef chevauchait en tête. Comme toute attaque était virtuellement impossible sur leur flanc gauche, tous les guerriers s'étaient placés à droite.

Environ trois heures avant le crépuscule, les hommes qui avaient été envoyés comme éclaireurs revinrent au galop. Anania ignorait la teneur de leur rapport, mais elle supposa qu'ils avaient gravi une des montagnes pour scruter les alentours, en quête d'ennemis. De toute évidence, ils n'en avaient pas vu un seul.

Pourquoi les indigènes se déplaçaient-ils également la nuit ? Anania pensa que de nombreuses tribus désiraient arriver les premières dans le pays de la mer. Ce peuple voulait devancer les

autres, mais il savait qu'il n'était pas le seul à avoir cette intention. Aussi les indigènes faisaient-ils une marche forcée, jour et nuit, dans l'espoir de franchir le défilé avant de rencontrer des adversaires.

À « midi », lorsque la clarté du ciel eut atteint son maximum, la caravane stoppa. Tous mangèrent, prisonniers inclus. Puis ils se couchèrent et étalèrent des peaux sur leurs visages afin de se protéger de la lumière. Seuls six indigènes restèrent éveillés et montèrent la garde. Ils avaient dormi plusieurs heures pendant le voyage, allongés sur des travois, mais lorsqu'ils s'étaient éveillés, ils donnaient l'impression de ne pas avoir fermé l'œil un seul instant.

Afin que les captifs pussent manger seuls, leurs mains avaient été liées devant eux. Lorsque l'heure de la sieste arriva, on entrava leurs chevilles à l'aide de lanières.

On avait également donné un pagne à Anania.

Elle était couchée près de son oncle et de McKay.

— Ces sauvages n'ont encore jamais dû voir de noirs dit ce dernier. Ils me regardent et passent leurs mains dans mes cheveux à tout bout de champ. Ils croient peut-être que je vais leur porter chance. Si l'occasion se présente, je leur montrerai de quelle sorte de chance il s'agit !

Urthona parla du bout de ses lèvres tuméfiées par un coup de hampe de lance.

— Il se peut qu'ils n'aient jamais vu de noirs, mais il en existe des tribus sur ce monde. J'ai implanté dans cet univers des spécimens de toutes les races terrestres.

— Je me demande quelle serait leur réaction s'ils apprenaient que vous êtes responsable de leur présence ici, dit McKay.

Urthona pâlit. Anania se mit à rire, avant de faire remarquer :

— Je pourrai le leur apprendre — lorsque j'aurai appris leur langue.

— Tu ne ferais jamais une chose pareille, n'est-ce pas ? lui dit Urthona avant de la fixer et d'ajouter : Si, tu en serais capable. Eh bien, n'oublie jamais que je suis l'unique personne qui peut nous faire pénétrer à l'intérieur de mon palais.

— Si nous le trouvons un jour et si ces sauvages ne nous dévorent pas avant.

Elle ferma les paupières et s'endormit. Il lui semblait qu'une minute seulement s'était écoulée lorsqu'elle fut éveillée par un coup de pied dans les côtes. Il lui avait été donné par la femme aux cheveux gris, qui portait à présent son slip : l'épouse du chef. Elle avait tout particulièrement pris Anania en aversion. Mais était-ce tellement exceptionnel, après tout ? Toutes les femmes semblaient haïr Anania et peut-être était-ce ainsi qu'elles traitaient toutes les captives.

Les femmes de la tribu ne semblaient pas désireuses de lui

apprendre leur langue. Aussi Anania jeta-t-elle son dévolu sur un adolescent, un jeune garçon musclé ne la quittait pas des yeux. Comme elle semblait le fasciner, elle décida de se servir de son charme pour apprendre les rudiments du dialecte tribal. Il ne lui fallut guère de temps pour découvrir qu'il se nommait Nurgo.

Nurgo était impatient de lui faire partager son savoir. Il chevauchait un élan alors qu'elle marchait, mais il lui apprenait le nom des choses et des personnes qu'il désignait du doigt. Avant la fin de ce « jour », lorsqu'ils s'arrêtèrent pour faire une sieste de deux heures, elle connaissait une cinquantaine de mots et pouvait construire des questions simples dont elle mémorisait les réponses.

Ni Urthona ni McKay ne s'intéressaient à la linguistique. Ils marchaient côte à côte et parlaient à voix basse, sans aucun doute pour forger des plans d'évasion.

Lorsqu'ils reprirent leur marche dans le crépuscule qui s'accroissait, le chef demanda à Anania de lui expliquer le fonctionnement de la Trompe. Elle joua une suite de notes qui aurait ouvert n'importe quelle porte, à condition qu'elle se fût trouvée à proximité. Après quelques échecs, l'homme parvint à maîtriser la technique, puis il s'amusa à souffler dans l'instrument durant une demi-heure. Finalement, le chaman alla lui dire quelques paroles. Anania ignorait lesquelles, mais elle supposa que le sorcier avait dû lui faire remarquer que les sons risquaient d'attirer l'attention d'ennemis éventuels. Sagement, le chef glissa la Trompe dans les fontes de sa monture.

Chose surprenante, la femme qui portait son jean ne semblait pas éprouver de curiosité au sujet de la lourde bosse qui en enflait la jambe. Comme elle n'avait jamais dû voir un tel vêtement, sans doute pensait-elle que tous les jeans étaient lestés de cette façon.

Vers la fin de la « nuit », la caravane s'arrêta à nouveau. Des sentinelles furent postées et tous allèrent dormir. Cependant les élans restèrent éveillés et mâchonnèrent des branches qui avaient été transportées sur des travois ou sur leurs dos. Les réserves étaient presque épuisées, ce qui signifiait que les hommes devaient se mettre à l'ouvrage. C'est-à-dire trouver un bosquet ou une forêt de plantes mobiles, en tuer quelques-unes et les dépouiller de leur ramure. À « midi », le lendemain, les deux montagnes entre lesquelles s'ouvrait le défilé conduisant à la mer semblaient très proches. Mais Anania savait que sur ce monde les distances étaient trompeuses. Il leur faudrait peut-être encore deux jours avant d'atteindre le passage. Apparemment, la tribu savait à quelle distance il se trouvait. Les élans ne pourraient atteindre la mer sans être affaiblis par la faim.

Vingt hommes et quatre adolescents s'éloignèrent dans la plaine, sur leurs montures. La chance était avec eux, car la nourriture

indispensable venait à leur rencontre. C'était un carré d'arbres qui devait comprendre un millier de têtes, selon l'estimation d'Anania. Les cavaliers attendirent que la forêt fût à quatre cents mètres du canal, puis ils s'élancèrent avec des lassos de fibre à la main. À proximité des arbres, ils se placèrent en file indienne. À la façon dont les peaux rouges encerclaient un convoi de chariots, ils se mirent à effectuer des cercles autour de la forêt, sans interrompre leurs hurlements.

Les arbres étaient des conifères d'environ trois mètres de hauteur. Ils ressemblaient à des sapins de Noël aux troncs d'une grosseur exceptionnelle et s'élargissant à la base. Aux deux tiers de leur hauteur, leurs fûts étaient entourés d'yeux sous lesquels jaillissaient quatre tentacules verdâtres, très longs et très fins. Lorsque les guerriers de la tribu arrivèrent à proximité des conifères, ils s'arrêtèrent et les plantes du pourtour pivotèrent sur leurs quatre pattes rugueuses afin de faire face aux assaillants.

Anania avait noté qu'un troupeau d'élans sauvages n'avait pas prêté la moindre attention à la forêt, il devait exister une raison à cela. Puis, comme les hommes passaient à environ cinq mètres de la première rangée d'arbres, elle en comprit le pourquoi. Des volées de lourds projectiles jaillirent hors des cavités visibles dans les troncs. Elle put entendre le sifflement de l'air libéré, bien qu'elle fût très loin de là. Par leurs expériences antérieures, les humains savaient avec exactitude quelle était la portée de ces dards et restaient juste au-delà. Les cavaliers placés contre le vent se tenaient plus près de la forêt que les autres.

Elle déduisit bientôt que les indigènes savaient de combien de munitions disposait chaque arbre. Alors qu'ils tournaient toujours autour du bois, ils criaient des mots brefs, sans nul doute des nombres. Puis le chef, qui était resté assis de côté pour écouter attentivement l'énumération, hurla un ordre. Ses paroles furent répétées tout autour du cercle, afin que ceux qui ne se trouvaient pas à portée de sa voix fussent informés. Les cavaliers les plus proches firent pivoter leurs montures et se dirigèrent vers le carré végétal. Au même instant, tels les soldats d'une armée bien entraînée, les plantes qui avaient épuisé leurs réserves de missiles reculaient d'un pas pour venir se placer dans les espaces laissés libres par le déplacement du second rang.

Il était évident que ceux qui s'étaient trouvés derrière allaient prendre leur place en première ligne. Mais les cavaliers se ruèrent en avant et lancèrent leurs lassos. Certains ratèrent leur cible, mais la plupart firent mouche autour d'une branche ou d'un tentacule. Les cavaliers firent demi-tour et les cordes se tendirent. Les nœuds coulants se serrèrent et les plantes malchanceuses furent renversées. Les hommes pressèrent leurs montures tant qu'ils ne furent pas hors de portée des missiles. L'autre extrémité des lassos était fixée au

pommeau placé derrière chaque selle. Toutes les cordes résistèrent, à l'exception d'une seule. Cette dernière se rompit presque aussitôt et la créature végétale fut abandonnée à moins de trois mètres du carré. C'était sans importance. Elle ne pourrait jamais se relever.

Les cavaliers firent stopper leurs montures puis sautèrent sur le sol et s'approchèrent des arbres renversés. En prenant soin de rester hors d'atteinte des tentacules, ils dégagèrent les lasso et remontèrent en selle.

Le processus fut à nouveau répété, puis les cavaliers laissèrent tranquilles les arbres encore debout. Ils prirent leurs outils de silex et sectionnèrent les tentacules. Les élans n'avaient plus à redouter les dards (qu'Anania supposait empoisonnés) et s'attaquèrent aux plantes sans défense. Ils prenaient les tentacules entre leurs dents et les arrachaient d'un brusque mouvement. Puis, pendant que les élans effeuillaient une branche, les hommes en tranchaient d'autres à l'aide de leurs couteaux.

Toute la tribu : hommes, femmes et enfants, s'affairait autour des victimes pour empiler les branches sectionnées sur les travois ou en faire des fagots qu'ils attachaient ensuite sur le dos des bêtes de somme.

Lorsqu'Anania connaîtrait un plus grand nombre de mots, elle demanderait au jeune Nurgo si les missiles étaient véritablement empoisonnés et il hocherait la tête avant de répondre :

— Yu, messt gwonaw dendert assessampt.

Elle ne saurait jamais, cependant, si le dernier mot signifiait *poison* ou *mortel*. Mais il était sans conteste préférable ne pas être atteint par un dard. Après que les plantes eurent été dépouillées de leur ramure, les hommes ramassèrent avec prudence les missiles qui avaient environ dix centimètres de long. Ils étaient effilés et possédaient un empennage d'origine végétale à une extrémité, une pointe acérée à l'autre. Cette dernière était recouverte d'une substance bleu-vert.

Les dards furent placés dans un sac de cuir brut ou fixés à l'extrémité des hampes de certaines lances.

Après que ce travail eut été effectué, la caravane se remit en route. Anania regarda derrière elle et vit à côté du canal l'alignement formé par la moitié des plantes survivantes. De la base de chacune d'elles sortait un long tube verdâtre qui plongeait dans l'eau, pour l'aspirer. Les plantes restantes montaient la garde.

— Vous avez dû énormément vous amuser, lorsque vous avez créé ces êtres, dit-elle à Urthona.

— J'ai trouvé bien plus distrayant de les concevoir que de les voir à l'action. En fait, j'ai éprouvé beaucoup plus de plaisir en créant ce monde qu'en y vivant. Moins de quatre ans plus tard, j'en ai eu assez

et j'ai quitté cet univers. Mais je suis parfois revenu sur cette planète, durant les dix mille années qui viennent de s'écouler. Je ne tenais pas à ce qu'elle me fût totalement étrangère.

— Quand y avez-vous séjourné pour la dernière fois ?

— Oh, il y a de cela environ cinq siècles, je crois.

— En ce cas, vous devez avoir créé un autre monde sur lequel vous pouvez vivre. Un monde plus varié et plus beau, sans doute.

Urthona sourit.

— Naturellement. Je suis également le Seigneur de trois autres univers : des mondes dont je me suis emparé après avoir tué leurs premiers propriétaires. Te souviens-tu de ton cousin Bromion, de cette putain d'Ethinthus et d'Antamon ? Ils sont tous morts, à présent, et je règne sur leurs univers !

— Vraiment ? J'ai pourtant l'impression que vous n'êtes pas assis sur un trône, pour l'instant. À moins que vous n'appeliez « régner » le fait d'être en captivité et en danger d'être torturé puis mis à mort.

Urthona grogna puis répondit :

— Je te ferai subir le même sort que celui que je leur ai réservé, ma chère nièce-amoureuse-d'un Lebblabby ! Puis je reviendrai sur ce monde et j'exterminerai cette vermine puante ! En fait, je détruirai tout cet univers ! Je l'effacerai !

XIII

Anania secoua négativement la tête.

— Autrefois, j'étais comme vous, mon oncle. C'est-à-dire totalement indigne de vivre. Mais quelque chose en moi m'a fait douter. Appelons cela un reste de compassion, d'empathie. Loin, sous la froideur, la cruauté et l'arrogance, subsistait une petite étincelle. Et cette étincelle a donné naissance à un grand brasier qu'un *lebblabbiy* nommé Kickaha a attisé. Il n'est pas un Seigneur, mais il est un *homme*. C'est bien plus que vous avez jamais été ou que vous serez jamais. Quant à ces créatures primitives et misérables qui vous ont capturé et qui ignorent tenir captif le Seigneur de ce monde démentiel... ils sont bien plus humains que vous ne pouvez l'imaginer. Je veux dire qu'ils sont des Seigneurs arriérés... Urthona la fixa durement.

— Au nom du Fileur, de quoi parles-tu donc ?

Anania eut envie de le frapper, mais répondit :

— Vous ne pourrez jamais comprendre. Mais peut-être ne devrais-je pas dire « jamais ». Après tout, j'y suis, finalement parvenue. Mais c'est parce que j'ai dû vivre longtemps parmi les *lebblabbiy*.

— Et ce *lebblabbiy*, ce Kickaha, ce descendant de créatures artificielles, en a profité pour corrompre ton esprit. Il est dommage que le Conseil n'existe plus. Tu serais condamnée et exécutée immédiatement.

À plusieurs reprises Anania fit courir son regard sur Urthona, de haut en bas, l'expression emplie de mépris.

— Mon oncle, vous oubliez que vous êtes peut-être le descendant d'une créature artificielle, vous aussi. D'un être créé dans un laboratoire. N'oubliez pas les déductions de Shambarimen et toutes les preuves qui viennent appuyer sa thèse. Selon lui, il est possible que les Seigneurs aient été fabriqués dans les laboratoires d'êtres aussi supérieurs à nous que nous le sommes aux *lebblabbiy*. Ou peut-être devrais-je dire aussi supérieurs à eux que nous sommes censés l'être.

« Car, après tout, nous avons créé le *lebblabbiy* à notre image. Ce

qui signifie qu'il n'est ni inférieur ni supérieur à nous. Il est semblable aux Seigneurs, mais il l'ignore et il doit vivre sur des mondes que nous avons créés. Ou plutôt fabriqués. Nous ne sommes pas des créateurs, pas plus que les romanciers ou les peintres. Ils se targuent eux aussi de créer des mondes, mais ils ne peuvent aller au-delà de ce qu'ils connaissent. Ils décrivent ou peignent des univers fondés sur des éléments dont ils disposent déjà et qu'ils combinent selon un ordre différent, pour donner l'impression qu'ils sont des créateurs.

« Nous qui nous faisons appeler des Seigneurs, nous n'avons rien fait de plus que les poètes, les écrivains, peintres et les sculpteurs. Nous n'avons jamais été, nous ne serons jamais des dieux, bien que nous ayons pris l'habitude de nous considérer comme...

— Épargne-moi tes sermons, rétorqua Urthona. En quoi tes tentatives d'explication de notre dégénérescence peuvent-elles m'intéresser ? Anania haussa les épaules.

— Vous êtes décourageant, mon oncle, mais en un sens vous avez raison. Nous ferions mieux d'élaborer un plan de fuite.

— Ouais, dit McKay. Mais comment leur fausser compagnie ?

— Quelle que soit la méthode employée, nous ne pouvons abandonner la hache, pas plus que la Trompe, fit-elle remarquer. Sans eux, nous serions sans défense sur ce monde violent. La hache et la Trompe sont entre les mains du chef et nous allons devoir les récupérer.

Elle estima préférable de ne pas parler du couteau qui se trouvait dans la poche du jean. Ils avaient naturellement pu constater que l'arme ne se trouvait plus en sa possession, mais elle avait déclaré l'avoir perdue alors qu'ils la poursuivaient.

Un homme défit leurs entraves et ils repartirent en compagnie des autres membres de la caravane. Anania reprit ses cours de langue avec Nurgo.

Lorsque la tribu atteignit le défilé, elle s'arrêta encore. Anania n'avait pas à en demander la raison. Au-dessus du pays qui s'étirait au-delà des deux montagnes, le ciel était noir de nuages au sein desquels les éclairs se succédaient sans interruption. S'y aventurer eût été un suicide. Cependant, après un jour et une nuit, l'orage était toujours aussi violent et elle décida de questionner le jeune homme.

— Le Seigneur ordonne aux éclairs et au tonnerre de s'abattre sur ce pays. Il renverse les arbres et tue les animaux et les hommes qui sont assez stupides pour oser le défier.

« C'est pourquoi nous ne pénétrons dans cette contrée que lorsque son courroux est apaisé. Autrement, nous y vivrions à longueur de temps. Ce pays change très lentement de forme et les transformations sont peu importantes. La mer grouille de poissons et les arbres, qui ne marchent pas, sont couverts d'oiseaux que l'on peut manger. De plus,

ces arbres portent des noix et les buissons croulent sous les baies. Le gibier y abonde et est plus facile à capturer que dans les plaines.

« Si nous pouvions vivre en permanence dans cette contrée, nous deviendrions gras et nos fils seraient vigoureux. Notre tribu gagnerait en importance et en puissance. Mais, dans sa grande sagesse, le Seigneur a décrété que nous ne pourrions pas y séjourner longtemps. Nous nous installons dans ce pays et bientôt les nuages s'amoncellent au-dessus de nos têtes et la foudre s'abat. Toute personne suffisamment sensée pour comprendre où est son salut doit alors fuir en hâte.

Naturellement. Anania ne put comprendre tout cela, mais elle déduisit le sens général du discours à l'aide des mots dont elle connaissait le sens.

Elle se rendit auprès d'Urthona et lui demanda pour quelle raison il avait pris de telles dispositions pour le pays de la mer.

— En premier lieu, pour me distraire. J'aimais amener mon palais dans ce pays et observer la fureur de la foudre, la voir tout détruire. J'ai connu de grandes joies à regarder les éclairs et à entendre le tonnerre gronder autour de moi, alors que je me trouvais en sécurité et dans un environnement douillet, à l'intérieur de ma demeure. J'avais véritablement l'impression d'être un Dieu.

« Deuxièmement, si les humains n'avaient pas eu peur d'être tués, ils seraient demeurés en ce lieu et se seraient multipliés. Il aurait certes été amusant de les voir s'entre-tuer pour conquérir leur espace vital. En fait, c'est ce qui constitue l'unique intérêt de la saison sans orage. Mais si je n'avais pas élaboré ces cycles de mauvais temps pour les empêcher de s'installer définitivement dans la zone côtière, ils n'auraient jamais regagné les terres changeantes.

« Si mes souvenirs sont exacts, il y a douze de ces zones. Les mers et leur entourage immédiat couvrent chacune environ treize millions de kilomètres carrés. Il existe donc, sur une planète de 512 000 000 de km², 156 000 000 de km² de terres à la topographie relativement stable. Ces dernières ne se séparent jamais de la masse principale et les scissions se produisent toujours loin de ces zones.

« La saison des orages sert à maintenir animaux et humains hors des régions littorales, hormis à certaines périodes. Dans le cas contraire, la zone côtière aurait été rapidement surpeuplée.

Il s'interrompt pour désigner la plaine du doigt. Anania se tourna et vit qu'elle était à présent couverte de troupeaux d'éléphants, d'élans, d'antilopes et d'innombrables petites créatures. Les montagnes étaient noires d'oiseaux qui s'y étaient posés et le ciel était obscurci par des millions de créatures volantes.

— Les animaux arrivent de loin ou de près, lors de leur migration, dit Urthona. Ils viennent profiter de la mer et des terres boisées, aussi

longtemps que c'est possible. Puis, lorsque les orages commencent, ils repartent aussitôt.

Anania alla se promener à l'extérieur du camp. Tant qu'elle ne s'en éloignerait pas trop, elle était libre de ses mouvements. Elle vint vers le chef qui était assis et qui frappait le sol avec le fer de la hache. Elle s'accroupit devant lui.

— Quand les orages vont-ils cesser ? demanda-t-elle.

— Tu as appris rapidement notre langue, répondit le chef dont l'œil unique s'écarquilla. Tant mieux. À présent, je vais pouvoir te poser quelques questions.

— J'en ai posé une avant toi.

— Le Seigneur ne devrait plus être en colère et aurait déjà dû regagner sa demeure, répondit le chef en fronçant les sourcils. Habituellement, les éclairs cessent deux périodes de clarté plus tôt. Une chose continue d'irriter le Seigneur et alimente son courroux. J'espère qu'il se calmera bientôt et rentrera rapidement chez lui. Les animaux terrestres et les oiseaux sont de plus en plus nombreux et la situation devient dangereuse. S'ils étaient pris de panique, nous serions piétinés. Nous devrions nous réfugier dans les flots pour ne pas être tués et le résultat serait catastrophique, car nous perdriions nos *grewigg* ainsi que toutes nos provisions.

Grewigg était le pluriel de *gregg*, le mot qui servait à désigner un élan.

— Je me demandais justement pourquoi vous profitez pas de la proximité de tant d'animaux pour chasser.

Trenn, le chef, frissonna.

— Nous ne sommes pas stupides à ce point. Mais maintenant, dis-moi, quelle est ta tribu ? Se trouve-t-elle près d'ici ?

Anania se demanda s'il pourrait accepter la vérité. Après tout, les croyances des Wendo (tel était le nom de la tribu) leur apprenaient peut-être qu'ils venaient d'un autre monde.

— Nous ne sommes pas originaires de... cet endroit. D'un geste circulaire de la main, elle désigna tout l'univers. Les mouches, alarmées, s'élevèrent et tourbillonnèrent autour d'elle en bourdonnant. Cependant, elles ne tardèrent pas à se poser à nouveau sur son corps, son visage, et ses bras. Elle les chassa de son visage alors que le chef supportait stoïquement les déplacements des insectes sur tout son corps et à l'intérieur de son orbite vide. Peut-être même ne sentait-il pas leur présence.

— Nous sommes venus à travers une... (Elle fit une pause. Elle ignorait quel mot servait à désigner une porte. Peut-être n'existait-il pas.) Nous avons traversé une vallée entre deux... je ne sais comment dire. Nous venons de l'autre côté des cieux. D'un lieu où le ciel est... de la couleur de l'oiseau que tu peux voir, là-bas.

Elle désigna un petit oiseau bleu qui s'était posé près du canal. L'œil du chef s'ecarquilla encore.

— Ah, tu viens du pays où vivaient nos ancêtres. Ce lieu d'où le Seigneur a chassé nos arrière-grands-pères, il y a de cela d'innombrables périodes de clarté, parce qu'ils avaient péché. Dis-moi, pourquoi le Seigneur t'a-t-il envoyée sur ce monde, toi aussi ? Qu'as-tu fait pour l'irriter ?

Pendant qu'elle cherchait la meilleure réponse, à cette question, le chef appela le chaman d'un cri. Shakann, le petit homme à la barbe grise, arriva en courant sans lâcher son bâton emplumé à l'extrémité duquel était fixée une calebasse. Trenn lui parla trop rapidement pour qu'Anania pût comprendre autre chose que quelques mots. Shakann s'accroupit à côté du chef.

Anania envisagea de lui dire qu'ils avaient pénétré dans son monde par accident. Mais elle ne savait pas comment traduire « accident » et, en fait, elle doutait que ce mot existât. D'après ce que lui avait enseigné Nurgo, ces gens croyaient que rien ne pouvait se produire accidentellement. Tous les événements étaient provoqués par le Seigneur, ou encore par les sorciers.

Elle eut une inspiration soudaine. Tout au moins l'espéra-t-elle. Mentir risquait de lui apporter de graves ennuis. Étant donné qu'elle ignorait la religion de la tribu, elle risquait d'aller à l'encontre de certains articles de foi, d'enfreindre certains tabous, de dire des choses contraires au dogme établi.

— Le Seigneur était en colère contre nous. Il nous a envoyés en ce pays afin que nous puissions guider une tribu méritante, la tienne par exemple, hors de ce lieu. Nous devons lui faire regagner le pays où vivaient vos ancêtres, avant d'en être chassés.

Il y eut un long silence. Le chef semblait avoir de joyeuses pensées. Le chaman fronçait les sourcils.

— Et comment pourrions-nous nous y rendre ? demanda finalement le chef. Si le Seigneur veut que nous retournions à *Sembart*...

— Qu'est Sembart ?

Le chef essaya de le définir. Anania déduisit que l'on aurait pu traduire *Sembart* par « Paradis » ou « jardin d'Eden ». De toute façon, ce devait être un lieu de loin préférable à celui-ci.

Eh bien, la Terre n'était certes pas le paradis, mais si on lui avait donné à choisir entre elle et ce monde, elle n'aurait pas hésité un seul instant.

— Si le Seigneur veut que nous retournions à *Sembart*, pourquoi n'est-il pas venu nous chercher lui-même ?

— Il voulait que je vous mette à l'épreuve. Je ne dois vous conduire à *Sembart* que si vous en êtes dignes.

Trenn s'adressa si rapidement à Shakann qu'elle ne put comprendre que la moitié de ses paroles. Cependant, il avait dit en substance que la tribu avait commis une grave erreur en ne traitant pas les captifs en hôtes de marque et qu'ils avaient tout intérêt à réparer sans attendre leur bévüe.

Sbakann le mit alors en garde contre une décision hâtive. Il désirait tout d'abord poser quelques questions à la captive.

— S'il est vrai que vous êtes les envoyés du Seigneur, pourquoi n'êtes-vous pas arrivés dans son *shelbett* ?

Il s'avéra qu'un *shelbett* était un objet volant. La légende voulait que, par le passé, le Seigneur eût voyagé à travers les airs dans une telle chose.

Anania réfléchit rapidement, puis répondit :

— Je me contente d'obéir au Seigneur. Je n'oserai jamais lui demander pourquoi il choisit de faire ceci et pas cela. S'il ne nous a pas donné un *shelbett*, il a certainement ses raisons. Il savait, entre autres, que si vous nous aviez vus arriver à bord d'une telle chose, vous auriez immédiatement su que nous étions ses envoyés. Vous nous auriez bien traités, ce qui ne correspondait pas à ses desseins. Le Seigneur désire apprendre qui est réellement bon et qui ne l'est pas.

— Quel mal y a-t-il à faire des prisonniers, puis à les tuer ou à les adopter ? Comment aurions-nous pu savoir que nous agissions mal ? Toutes les tribus vous auraient traités ainsi.

— Ce qui importait n'était pas la façon dont vous nous traiteriez au début, mais ce que vous feriez après avoir découvert que nous sommes les envoyés du Seigneur. Voilà qui à ses yeux déterminera si vous êtes bons ou mauvais.

— N'importe quelle tribu croyant à ton histoire vous honorerait et prendrait soin de vous comme si vous étiez des nouveau-nés, dit Shakann. Comment savoir si cette tribu agit ainsi par bonté ou par peur ?

Anania soupira. Le Shakann était un sauvage ignorant, certes, mais il était loin d'être stupide.

— Le Seigneur m'a donné des pouvoirs. L'un d'eux me permet de regarder dans le...

Elle se tut. Quel mot désignait le cœur ?

— *De regarder* à l'intérieur des gens et de voir s'ils sont bons ou mauvais, de savoir s'ils mentent ou s'ils sont sincères.

— Très bien, répondit Shakann. Si tu es capable de savoir quand une personne ment, dis-moi une chose. J'ai l'intention de m'emparer de l'objet dur et tranchant que le chef t'a pris et de te fendre le crâne. Suis-je en train de mentir ou de dire la vérité ?

Le chef protesta, mais Shakann ajouta :

— Attends ! C'est au prêtre de décider. Tu commandes la tribu

dans certains domaines, mais tout ce qui concerne le Seigneur me regarde.

Anania essaya de paraître détendue, mais elle pouvait sentir la sueur sortir de ses pores.

À en juger par l'expression du chef, elle doutait qu'il laisserait le chaman s'emparer de la hache. De plus, Shakann devait être indécis. Il était peut-être un hypocrite, un charlatan, mais elle en doutait. Hommes-médecines illettrés, sorciers ou guérisseurs, quel que fût leur titre, croyaient fermement en leur art et leurs croyances. L'hypocrisie était un fruit de la civilisation. L'homme se demandait seulement si Anania était ou non l'envoyée du Seigneur de cet univers abominable. Si elle mentait et qu'il laissât ce sacrilège impuni, le Seigneur risquait de le tenir pour responsable. Il se trouvait dans une situation aussi désespérée que celle d'Anania, tout au moins le pensait-il.

Le tout était de savoir s'il mentait ou s'il avait véritablement l'intention de la mettre à l'épreuve en essayant de la tuer. Il devait avoir compris que si elle était ce qu'elle prétendait être, il risquait d'être foudroyé par un éclair en provenance du ciel.

— Tu ne sais pas toi-même si tu mens ou si tu dis la Vérité, répondit-elle. Tu n'as pas encore pris de décision.

Le chaman sourit et Anania se détendit un peu.

— C'est exact. Mais cela ne signifie pas que tu peux voir ce que je pense. N'importe quelle personne perspicace aurait pu deviner mes sentiments. Je vais te poser quelques questions supplémentaires.

» Il existe, par exemple, une chose qui me donnerait à penser que vous êtes vraiment les envoyés du Seigneur. Je parle de cet objet qui peut trancher en deux tes hommes et les grewigg. Avec cela, ton compagnon aurait pu massacrer toute la tribu. Pourquoi l'a-t-il jeté après avoir seulement tué quelques guerriers ?

— Parce que telle était la volonté du Seigneur. Si l'homme qui est à présent votre captif devait employer le don mortel du Seigneur, c'était simplement pour vous prouver qu'il n'appartient pas à ce monde. Cependant, le Seigneur ne voulait pas que toute votre tribu fut massacrée. Car, en ce cas, comment aurions-nous pu vous conduire jusqu'à *Sembart* ?

— Voilà qui est bien parlé. Il est possible que tu sois véritablement ce que tu prétends être, ou plus simplement une femme très habile. Dis-moi, comment nous guideras-tu jusqu'à *Sembart* ?

— Je n'ai jamais dit que je ferais une chose pareille. J'ai dit que je le ferais « peut-être ». Ce qui se passera dépend de vous et du reste de la tribu. Tout d'abord, il faut trancher nos liens puis nous traiter en vicaires du Seigneur. Cependant, je puis vous révéler une chose : Je vous guiderai jusqu'à la demeure du Seigneur. Une fois là nous y pénétrerons, puis nous franchirons un passage qui nous mènera à

Sembart.

Le chaman leva ses sourcils épais et crépus.

— Sais-tu où se trouve la demeure du Seigneur ?

Elle hocha la tête.

— Loin d'ici. Durant le voyage, le Seigneur vous mettra à l'épreuve.

— Nous avons aperçu la demeure du Seigneur, il y a de cela d'innombrables périodes de clarté, dit le chef. Nous avons été saisis d'épouvante lorsque nous l'avons vue se déplacer dans la plaine. Elle était énorme et elle était surmontée de nombreuses... heu... choses semblables à de grands bâtons. Elle brillait des feux de nombreuses pierres. Nous l'avons observée un moment puis nous avons fui, de crainte que le Seigneur ne se sente offensé et ne nous châtie sévèrement.

— À quoi sert l'objet qui fait de la musique ? demanda Shakann.

— Il nous permettra de pénétrer dans la demeure du Seigneur. Nous appelons cela un palais.

— Bahdè ?

— Ça fera *l'affaire*. Mais la... Trompe... m'appartient.

— Tu n'as aucun droit sur elle. Le Seigneur n'aimerait guère que tu me la prennes.

— Tiens ! dit le chef qui la poussa vers elle.

— Tu as commis une erreur, lorsque tu m'as violée. Je ne sais si le Seigneur pourra te le pardonner. Le chef écarta les mains, déconcerté.

— Mais je n'ai rien fait de mal ! La coutume veut que les chefs montent les femmes captives. Tous les chefs le font.

Anania avait eu la ferme intention de se venger un jour. Elle s'était jusqu'alors demandé si elle se contenterait de l'émasculer ou s'il lui faudrait également crever son œil unique pour être pleinement satisfaite. Cependant, si la coutume le voulait... il n'avait pas pensé faire quelque chose de répréhensible. Et si elle avait été un peu plus objective, elle l'aurait sans nul doute compris.

Après tout, il l'avait seulement rendue malade de dégoût et ne lui avait fait aucun mal. Elle ne souffrait d'aucun dommage physique et les maladies vénériennes étaient inconnues sur ce monde. De plus, il n'avait pu la féconder.

— Très bien, je ne retiendrai pas cela contre toi, dit-elle.

L'expression du chef signifiait : « Mais pourquoi l'aurais-tu fait ? » Cependant, il ne fit pas le moindre commentaire.

— Et les deux hommes ? demanda le chaman. Sont-ils tes maris ? Je te demande cela parce que dans certaines tribus, au sein desquelles les femmes sont peu nombreuses, on permet à ces dernières de prendre plusieurs époux.

— Non. Le Seigneur les a placés sous mes ordres.

Elle venait de penser qu'elle avait tout intérêt à profiter de l'occasion pour s'assurer une position dominante sur les deux hommes. Urthona s'emporterait mais n'essayerait pas de prendre sa place. Il ne voudrait pas la discréditer, parce que leurs vies reposaient sur l'histoire qu'elle avait racontée.

Elle tendit ses mains et le chef trancha ses liens à l'aide d'un couteau de silex. Anania se leva et ordonna que la mère du chef fût conduite devant elle. Thikka s'approcha avec un air hautain, puis son visage pâlit sous la couche de saleté qui le couvrait lorsque son fils lui expliqua en quoi la situation avait changé.

— Je ne te ferai *aucun mal*, dit Anania. Je veux seulement que tu me rendes mon jean et mes boots.

Thikka ignorait ce que signifiait jean ou boots, aussi Anania utilisa-t-elle le langage gestuel. Lorsque Thikka eut ôté le jean, Anania lui donna l'ordre de le porter jusqu'au canal et de le laver. La femme s'éloignait déjà lorsqu'Anania la rappela.

— Non, je le ferai. Tu ne saurais probablement pas comment t'y prendre.

Elle venait de penser que la femme risquait de découvrir le couteau.

Le chef réunit tous les membres de la tribu et leur expliqua qui étaient réellement leurs captifs, ou plus exactement leurs ex-captifs. Des oh et des ah, ou plutôt leurs équivalents en Wendo, s'élevèrent de toutes parts, puis les femmes qui s'étaient jetées sur elle, tombèrent à genoux et implorèrent son pardon. Avec magnanimité, Anania daigna leur accorder sa bénédiction.

Les liens d'Urthona et de McKay furent tranchés à leur tour. Anania leur expliqua alors comment elle avait obtenu leur liberté qui devait bientôt se révéler moins complète qu'ils ne l'auraient souhaité. Bien que le chef eût fourni un élan à chacun d'eux, il avait désigné des hommes pour leur servir de gardes du corps. Anania suspectait le chaman d'être responsable de cette mesure.

— Nous essayerons de fuir chaque fois que l'occasion se présentera, dit-elle à son oncle. Mais je pense que nous serons plus en sécurité au sein de cette tribu, tant que nous n'aurons pas retrouvé votre palais. Ensuite nous trouverons bien le moyen de leur fausser compagnie. J'espère seulement qu'il ne nous faudra pas trop de temps pour le découvrir, car les indigènes risqueraient de se demander pourquoi les émissaires du Seigneur mettent tant de temps pour le retrouver. Elle sourit.

— Ah ! Au fait, vous êtes mes subordonnés, alors agissez en tant que tels. Je ne pense pas que le chaman ait été totalement convaincu par ma petite histoire.

Urthona parut outré, mais McKay sourit.

— J'estime avoir fait une excellente affaire, mademoiselle Anania, dit-il. Je ne reçois plus de coups, on m'a donné une monture, et je ne suis plus contraint de marcher. De plus, je peux manger à satiété et trois femmes m'ont déjà déclaré qu'elles aimeraient avoir un enfant de moi. Ces gens ont un bon côté : ils n'ont aucun préjugé lié à la couleur de la peau. Mais c'est bien l'unique chose que je puisse trouver en leur faveur.

XIV

Un autre jour et une autre nuit s'écoulèrent. Le tonnerre et les éclairs ne semblaient pas vouloir s'interrompre. Anania, qui observait les éléments déchaînés depuis le défilé, ne parvenait pas à comprendre comment des plantes et des animaux pouvaient échapper à cette fureur destructrice. Le chef lui expliqua que seul un arbre sur seize était abattu et qu'une nouvelle plante prenait rapidement sa place. De nombreux petits animaux, pour l'instant cachés dans des terriers et des grottes, sortiraient au grand jour dès la fin de l'orage.

À présent, la plaine grouillait de vie et les montagnes étaient zébrées de bandes de migrants qui venaient d'arriver. Les prédateurs : babouins, chiens sauvages, moas et gros félins, tuaient à leur guise. Mais la plaine était à tel point bondée d'animaux que les troupeaux ne pouvaient fuir. Par instants, des antilopes et des éléphants apeurés couraient en direction des fauves qui étaient alors piétinés.

De la vallée s'élevait un vacarme indescriptible : hurlements, barrissements, coassements, beuglements, meuglements et rugissements.

En cet endroit, les rives se trouvaient à environ trois mètres au-dessus des flots. Le sol s'élevait en pente douce jusqu'au défilé où les berges atteignaient leur hauteur maximale au-dessus des flots, près de trente mètres. Le chef donna l'ordre d'abandonner les élans et de traverser le canal à la nage, car il craignait que les animaux ne soient pris de panique et ne se ruent dans leur direction. Les enfants et les femmes sautèrent dans le canal et gagnèrent la rive opposée à la nage, avant d'escalader avec difficulté l'autre berge. Les hommes restèrent en arrière pour garder les *grewigg* à présent nerveux. Les bêtes de selle ou de trait étaient également agitées. Elles braaient, roulaient des yeux, retroussaient leurs lèvres pour découvrir leurs dents. Les hommes avaient fort à faire pour les calmer et il était facile de comprendre que si l'orage ne prenait pas rapidement fin, les animaux des plaines prendraient la fuite, imités par les élans. En fait, les

cavaliers étaient presque aussi nerveux que leurs montures. Ils savaient que la foudre ne pouvait franchir la passe pour venir les frapper, mais le « fait » que le Seigneur donnât libre cours à sa colère plus longtemps que de coutume créait en eux un certain malaise.

Anania avait traversé le canal en compagnie des autres femmes et des enfants. L'idée d'abandonner son *gregg* ne l'avait guère enthousiasmée, mais elle savait qu'il était préférable de se trouver sur cette rive en cas de panique des animaux. Les uniques créatures présentes sur cette berge étaient celles qui avaient pu gravir sa pente abrupte : babouins, chèvres, petites antilopes, renards. Cependant, de ce côté du canal se trouvaient déjà un million d'oiseaux alors que d'autres arrivaient encore. Les cris rauques ou aigus empêchaient presque toute communication à plus d'un mètre cinquante.

Urthona et McKay étaient toujours en selle, car les hommes étaient censés pouvoir maîtriser leurs montures. Urthona paraissait inquiet. Non en raison du danger imminent, mais parce que Anania avait récupéré la Trompe. Il s'attendait à la voir prendre la fuite avec l'objet. À présent qu'elle se trouvait de l'autre côté du canal, nul ne pourrait l'arrêter. Il serait impossible à tout homme de longer la rive dans l'espoir de pouvoir finalement lui couper le chemin. Lui, ou eux, ne pourraient jamais traverser les rangs serrés d'animaux entassés du canal jusqu'au pied des montagnes.

Le calme actuel risquait de se briser à n'importe quel moment. Il suffirait d'un rien pour provoquer le déferlement d'une centaine de milliers de sabots. Anania estima qu'elle devait faire quelque chose pour la tribu. Elle ne se préoccupait pas du sort des hommes, peu lui importait qu'ils fussent piétinés et réduits en charpie sanglante. Et seulement deux ans plus tôt, le sort des femmes et des enfants ne l'aurait pas préoccupée le moins du monde. Mais elle avait à présent (d'une façon irrationnelle et vague) l'impression d'être responsable de ces gens. Et elle ne voulait certainement pas qu'ils fussent pour elle un fardeau. Elle franchit à nouveau le canal à la nage, la Trompe glissée dans sa ceinture, puis elle grimpa sur la rive. Elle dut crier dans l'oreille du chef pour se faire entendre. Elle ne demanda pas, mais ordonna comme si elle était véritablement la représentante du Seigneur. Si Trenn fut irrité par sa prise de pouvoir, il était suffisamment discret pour ne pas le laisser paraître. Il hurla des ordres et les hommes mirent pied à terre. Pendant que certains d'entre eux retenaient les *grewigg*, les autres se laissèrent glisser sur la pente puis nagèrent vers la rive opposée. Anania les accompagna et expliqua aux femmes ce qu'elles devaient faire.

Elle donna l'exemple et creusa la berge avec son couteau. La dignité du chef l'empêchait d'effectuer un travail manuel, même en cas d'urgence. Il tendit sa hache à son épouse et lui dit de se mettre à

l'ouvrage.

Les autres utilisaient leurs outils de silex ou l'extrémité de leurs bâtons. Ce n'était pas une tâche facile car l'herbe était dure et ses racines profondément imbriquées sous la surface. Mais les brins d'herbe et la terre grasse cédèrent finalement. Moins d'une demi-heure plus tard, une tranchée qui descendait vers les flots selon une pente de quarante-cinq degrés avait été creusée dans la berge.

Les hommes et Anania regagnèrent alors l'autre rive puis poussèrent les élans dans les flots. Les hommes nagèrent aux côtés des cervidés qu'ils guidèrent vers la tranchée. Les *grewigg* étaient suffisamment intelligents pour comprendre quelle était l'utilité de cette excavation. Ils s'y engagèrent, un par un, et gravirent la pente en glissant parfois. Les femmes qui se trouvaient au sommet saisissaient les rênes et tiraient les bêtes, pendant que les hommes les poussaient.

Fort heureusement, le courant était presque inexistant dans le canal et aucun *gregg* ne fut emporté au-delà de la tranchée.

Avant que tous, élans inclus, eussent cessé de haleter, la débandade commença. Il est impossible de savoir comment cela se produisit. Un brusque grondement de tonnerre provoqué par des sabots innombrables leur parvint, mêlé aux autres sons déjà audibles qui s'étaient à présent amplifiés. Ce n'était pas un déplacement monolithique dans une direction. Près de la moitié des bêtes se dirigeaient vers la passe alors que les autres couraient vers les montagnes entourant celles qui bordaient la mer. Elles avaient repris leur forme conique deux jours plus tôt.

Le premier troupeau qui traversa le défilé comprenait au moins une centaine d'éléphants. Ils barrissaient, épaules contre épaules, trompes collées aux postérieurs de leurs congénères. Ils passèrent rapidement. Plusieurs animaux restés de l'autre côté du canal y furent poussés et poursuivirent leur chemin vers le passage à la nage.

Les pachydermes étaient suivis par une mer d'antilopes aux corps brun-rouge, aux pattes noires, aux cous et aux têtes rousses, aux longues cornes noires. Les plus grosses avaient approximativement la taille d'un pur-sang. Leur nombre était bien supérieur à celui des éléphants. Elles devaient être au moins un millier. Les premiers rangs passèrent sans ennuis puis un animal glissa. Ceux qui le suivaient tombèrent sur lui et, moins d'une minute plus tard, un tas comprenant une centaine d'antilopes s'était formé. De nombreuses bêtes furent poussées dans les flots.

Anania s'attendait à voir les derniers rangs faire demi-tour pour longer la base de la montagne, sur la droite. Mais ils continuaient d'arriver, de tomber, et l'amoncellement d'animaux grandissait encore. Sur cette rive du canal, le passage était totalement obstrué, mais les bêtes terrorisées essayaient de sauter par-dessus celles qui étaient

tombées pour franchir l'enchevêtrement de pattes, de corps et de cornes qui s'agitaient frénétiquement. Elles tombaient elles aussi et celles qui les suivaient les escaladaient avant de basculer et de s'enliser à leur tour au sein de la colline vivante.

Les flots grouillaient d'antilopes affolées qui nageaient jusqu'au moment où d'autres animaux tombaient sur elles, avant de subir le même sort.

Anania cria quelque chose au chef. Ce dernier ne put l'entendre en raison du vacarme terrifiant, si puissant qu'il couvrait les grondements du tonnerre et l'explosion des éclairs, de l'autre côté de la passe. Elle courut jusqu'à lui et colla sa bouche à son oreille.

— Les cadavres vont combler le canal dans moins d'une minute ! Les antilopes pourront alors sauter sur les corps et atteindre notre rive. Nous allons être pris au piège !

Trenn hocha la tête, se tourna, puis se mit à hurler en agitant les bras. Les membres de la tribu ne pouvaient entendre ses paroles mais comprenaient ses gestes. Les cavaliers sautèrent sur leurs montures et les travois furent hâtivement chargés de peaux et de marchandises. Ce n'était pas une tâche aisée, les *grewigg* étant presque incontrôlables. Ils se cabraient et donnaient des ruades à ceux qui tentaient de les retenir. Certains mordirent les mains ou les visages qui s'aventuraient à portée de leurs dents.

À présent, des animaux culbutaient dans le canal, jusqu'à perte de vue. Ils étaient des milliers. Il y avait non seulement des antilopes mais également des éléphants, des babouins, des chiens et de gros félins, qui étaient poussés dans l'eau en dépit de leurs efforts. Anania vit un gros éléphant mâle tomber tête la première dans les flots avec, sur le dos, un lion aux griffes enfoncées dans sa peau.

Les battements de millions d'ailes venaient maintenant s'ajouter aux rugissements et aux hurlements. Parmi les oiseaux, elle put voir le plus gros qu'elle eût jamais rencontré : une créature semblable à un condor dont les ailes pouvaient avoir une envergure de trois mètres cinquante.

De nombreux oiseaux volaient vers les montagnes mais la moitié au moins étaient des nécrophages qui se posaient sur les corps entassés dans les flots ou dans le défilé. Ils commençaient de déchiqueter les corps, morts ou vifs, et tentaient de défendre leurs droits ou de chasser leurs congénères.

Anania n'avait encore jamais assisté à une pareille scène de carnage et elle espérait ne jamais revoir une chose semblable. Il était d'ailleurs probable qu'elle ne verrait plus rien. L'envol soudain des oiseaux avait ébranlé un peu plus les nerfs des élans qui prirent la fuite. Certains galopaient vers les oiseaux, d'autres vers les montagnes, d'autres encore vers le passage. Hommes et femmes tinrent les rênes

jusqu'au moment où ils furent emportés. Leurs pieds nus raclaient le sol et finalement ils devaient lâcher prise. Les membres de la tribu qui restaient en selle tiraient de toutes leurs forces sur les rênes, sans résultat. Peaux et marchandises tombaient des travois qui ballottaient en tous sens, derrière les bêtes prises de folie.

Anania observa Urthona. Il hurlait, le visage congestionné. Il tirait sur ses rênes, emporté vers le défilé. McKay avait laissé partir son élan dès qu'il avait manifesté son intention de fuir. Il restait immobile et fixait Anania. Il attendait sans doute de découvrir ce qu'elle ferait. Elle décida de fuir vers les montagnes. Lorsqu'elle regarda derrière elle, elle vit que le noir la suivait. Ou son oncle lui avait donné l'ordre de ne pas la perdre de vue, ou il lui faisait confiance pour éviter le danger et avait l'intention de l'imiter.

Sans doute essayerait-il de s'emparer de la Trompe. Il ne pourrait y parvenir sans la tuer. Il était plus gros et plus fort qu'elle, mais elle avait son couteau, et il savait qu'elle était experte dans son maniement, pour ne pas parler de sa maîtrise de tous les arts martiaux.

De plus, s'il essayait de la tuer au vu et au su de toute la tribu, cela rendrait peu plausible le récit selon lequel ils étaient les envoyés du Seigneur. McKay n'était certainement pas stupide à ce point.

Sur cette rive du canal, la plus proche montagne se trouvait à moins de deux kilomètres. Elle avait une forme peu commune. C'était un monolithe à quatre côtés, d'environ six cents mètres de hauteur. Autour de lui, le sol s'était creusé de quatre-vingt-dix mètres, pour former un fossé d'environ deux cents mètres de largeur. Elle s'arrêta au bord de la dénivellation et pivota sur elle-même. McKay arriva à ses côtés cinq minutes plus tard. Il lui fallut quelques instants pour retrouver une respiration normale.

— Un sacré merdier, pas vrai ?

Elle partageait son opinion mais resta silencieuse. Il ne lui arrivait que rarement de commenter les évidences.

— Pourquoi ne me lâchez-vous pas d'une semelle ?

— Parce que vous détenez la Trompe et que cet objet est indispensable pour quitter ce monde épouvantable. De plus, si quelqu'un doit survivre, c'est bien vous. Je reste avec vous, et je vivrai.

— Cela signifierait-il que vous n'êtes plus le loyal serviteur d'Urthona ?

— Voilà déjà pas mal de temps que je n'ai pas reçu mon salaire, dit-il en souriant. De plus, je sais qu'il n'a pas l'intention de me payer. Il m'a naturellement promis énormément de choses, mais il essaiera de se débarrasser de moi dès qu'il sera en sécurité.

Elle resta silencieuse un instant. McKay était un tueur à gages et

elle ne pouvait lui faire confiance, mais elle pourrait se servir de lui.

— Je ferai tout mon possible pour vous permettre de regagner la Terre, dit-il. Mais je ne peux rien vous promettre. Vous devrez peut-être vous installer sur un autre monde, celui de Kickaha, qui sait ?

— N'importe quel monde est préférable à celui-ci.

— Vous ne diriez pas ça, si vous aviez vu certains d'entre eux. Je vous donne ma parole que je ferai de mon mieux. Cependant, continuez de feindre d'être au service de mon oncle.

— Et je vous dirai ce qu'il projette, y compris les sales tours.

— Naturellement.

Probablement était-il sincère. Mais il était également possible qu'Urthona lui eût ordonné de jouer la comédie.

Quelques membres de la tribu avaient atteint la base de la montagne. Les autres étaient pour la plupart des cavaliers qui n'avaient pas encore réussi à maîtriser leurs montures. Quelques-uns avaient été blessés ou étaient déjà morts.

La panique des animaux avait pris fin. Les bêtes encore sur leurs sabots ou leurs pattes s'étaient dispersées. Elles disposaient de bien plus de place dans la plaine, à présent. Les oiseaux couvraient les piles de cadavres comme des mouches sur des crottes de chien.

Anania se dirigea vers le canal, suivie par les membres de la tribu. Certains parlaient de cette profusion de viande inattendue. Ils auraient de quoi se gaver pendant deux jours avant que la viande fût avariée. Peut-être même trois jours. Elle ne savait pas qu'ils fussent si délicats. D'après ce qu'elle avait pu en juger, ils ne l'étaient guère.

À mi-chemin du canal, McKay s'arrêta brusquement.

— Voilà le chef, dit-il à Anania. Elle regarda en direction du défilé. Trenn descendait la pente. Bien que son *gregg* eût pris la fuite et eût emporté son cavalier dans la vallée, il était à présent sous contrôle. Elle fut surprise de constater que les lourds nuages noirs qui couvraient la région côtière commençaient à se dissiper. L'orage avait cessé.

Une minute plus tard, plusieurs autres *grewigg* et leurs cavaliers franchirent le sommet de la rampe. Avant même qu'ils eussent atteint le canal, elle put les reconnaître. Son oncle se trouvait parmi eux. Jusqu'alors les élans avaient progressé au trot. À présent, Urthona poussait le sien au galop. Lorsqu'il fut près d'elle, il fit stopper l'animal en sueur et haletant, maculé de bave, et mit rapidement pied à terre. L'élan poussa un gémissement, s'affaissa, bascula sur le flanc et expira.

L'expression d'Urthona était étrange. Ses yeux verts étaient dilatés et il était livide.

— Anania ! Anania ! cria-t-il. Je l'ai vu ! Je l'ai vu !

— Vu quoi ? demanda-t-elle. Il tremblait.

— Mon palais ! Il se trouvait au-dessus de la mer ! Il s'éloignait du rivage !

XV

Si Urthona avait été à même de rattraper son palais, il ne se serait pas trouvé là. C'était l'évidence même.

— À quelle vitesse se déplace-t-il ? demanda-t-elle.

— Lorsqu'il est branché sur pilotage automatique ?... Un kilomètre-heure.

— Je ne pense pas que vous ayez la moindre idée du chemin qu'il va suivre, après si longtemps ?

Il écarta les mains et haussa les épaules.

La situation semblait sans espoir. Ils n'auraient pas eu le temps de construire un bateau pour tenter de rattraper le palais, même s'ils avaient disposé des outils nécessaires. Il était également possible que la demeure effectuât le tour de la mer avant de revenir vers cette contrée.

— Non, le palais va quitter cette région, expliqua Urthona. Il franchira un des défilés, mais pas celui-ci. Il n'est pas assez large.

Anania ne prit pas cette déclaration pour argent comptant. Elle savait que le palais contenait des appareils qui pouvaient altérer les transformations de la surface de ce globe. Mais si Urthona avait des raisons de croire que sa demeure reviendrait franchir ce défilé, il ne le lui révélerait certainement pas.

Pour l'instant, ils ne pouvaient rien tenter. Elle cessa de penser au palais, mais son oncle était très déprimé. Il ne parvenait pas à changer de sujet de conversation et en rêverait probablement.

— Orc s'en est peut-être emparé lorsqu'il est arrivé près du rivage, dit-elle, juste pour le tourmenter. Il est possible qu'il se trouve actuellement à l'intérieur du palais. Non, il est probable qu'il est déjà passé dans un autre univers.

La peau pâle d'Urthona devint livide.

— Non ! C'est impossible ! C'est absolument impossible ! Premièrement, il n'aurait jamais osé s'aventurer dans la zone côtière pendant l'orage. Deuxièmement, il n'aurait jamais pu atteindre le palais. Il lui aurait fallu nager... je pense. Troisièmement, il ignore le

code d'entrée. Anania rit et Urthona se renfroga.

— Tu as dit cela uniquement pour que je m'inquiète.

— C'est exact. Mais maintenant que j'y pense. Orc a fort bien pu le faire, s'il était suffisamment désespéré pour oser affronter la foudre.

McKay, qui les écoutait, prit la parole.

— Pourquoi aurait-il couru un pareil risque, s'il ignorait que le palais se trouvait au sein de la tourmente ? Et comment l'aurait-il su, sans se rendre sur le littoral ? Ce qu'il n'aurait jamais fait sans savoir...

— Il a pu voir le palais depuis le défilé, rétorquât-elle rapidement. Cela constituait une raison suffisante pour tenter l'aventure.

Elle ne le croyait pas vraiment mais elle avait des doutes. Alors qu'elle s'éloignait de son oncle, elle se demanda si Orc avait pu faire cela. Sa tentative pour inquiéter Urthona avait échoué. À présent, c'était elle qui était tourmentée.

Quelques minutes plus tard, la tempête s'apaisa. Le tonnerre cessa de gronder et les nuages disparurent, comme avalés par un aspirateur géant. Le chaman et le chef discutèrent un instant, puis s'approchèrent d'Anania.

— Emissaire divin, nous avons une question à te poser, dit Trenn. Le Seigneur n'est-il plus en colère ? Pouvons-nous nous aventurer sans danger dans le pays de la mer ?

Elle n'osa pas hésiter. Son rôle imposait qu'elle fût parfaitement au courant des projets du Seigneur. Mais elle savait que si elle se trompait dans son choix, plus personne ne croirait en son histoire.

— Le courroux du Seigneur est apaisé. Nous ne courons plus le moindre risque.

Si les nuages devaient réapparaître et la foudre faire à nouveau des ravages, il ne lui resterait qu'une solution : fuir à toutes jambes.

Ils ne partirent pas immédiatement. Ils devaient rattraper les animaux qui s'étaient enfuis, récupérer les marchandises dispersées, effectuer les cérémonies en l'honneur des défunts. Environ deux heures plus tard, la caravane s'ébranla en direction du défilé. Anania était heureuse de se retrouver dans une contrée où les arbres ne marchaient pas, où les bois touffus et la mer offraient deux directions de fuite.

Les Wendow descendirent la longue pente qui conduisait aux plages de sable. Le chef obliqua sur la gauche et les autres le suivirent. Selon Nurgo, ils atteindraient leur objectif une demi-journée plus tard. Le fortin était situé à environ quinze minutes de marche en retrait de la plage.

— Et les autres tribus ? demanda-t-elle.

— Oh, elles arriveront durant les prochaines périodes de clarté. Elles remonteront encore plus loin sur la plage, jusqu'à leurs camps.

Nous avons eu de la chance. D'autres tribus auraient pu attendre elles aussi dans le défilé, car la tempête a duré plus longtemps que de coutume.

— Les attaquerez-vous, lorsqu'elles passeront à proximité de votre fortin ?

— Seulement si elles sont vraiment inférieures en nombre.

D'autres questions et réponses apportèrent quelques explications sur leur façon de guerroyer. Généralement, et chaque fois que cela était possible, les tribus évitaient tout affrontement important. Les actes belliqueux se limitaient à des raids menés par un seul individu ou par de petits groupes de trois à cinq personnes. Ils avaient lieu durant les périodes d'obscurité et étaient surtout conduits par de jeunes garçons n'ayant pas encore reçu le baptême du sang ou, parfois, par une jeune femme accompagnée d'un homme. Les jeunes devaient tuer un ennemi et rapporter sa tête comme preuve de leur virilité, ou encore de leur féminité. Les plus grands honneurs étaient cependant réservés à ceux qui rapportaient non une tête, mais un enfant. Enlever un enfant et le ramener à la tribu afin qu'elle l'adopte constituait le plus grand des exploits.

Nurgo était un enfant adopté. Il avait été enlevé à sa tribu d'origine alors qu'il savait à peine marcher. Il n'avait aucun souvenir de son existence précédente, mais il faisait parfois des cauchemars au cours desquels il était arraché à une femme sans visage.

La caravane atteignit un site qui, aux yeux d'Anania ne différait en rien du reste du paysage. Mais les membres de la tribu le reconnurent immédiatement et poussèrent des cris de joie. Trenn les guida vers les éminences boisées et ils gravirent bientôt une colline plus élevée que les autres. Des rondins étaient entassés à son sommet et sur ses pentes : les vestiges de ce qui avait autrefois été une palissade.

Ils passèrent les jours suivants à pêcher, cueillir des noix et des baies, manger, dormir et reconstruire le fortin. Anania reprit un peu de poids et sentit sa lassitude disparaître. Mais, dès qu'elle eut recouvré toute son énergie, l'inaction commença à lui peser.

Urthona ressentait la même chose. Elle le voyait souvent s'adresser à voix basse à McKay. Elle n'avait aucun doute quant au sujet de leur conversation et le noir, lorsqu'il venait lui faire ses rapports, lui fournissait tous les détails.

— Votre oncle veut prendre la fuite à la première occasion. Mais il compte bien partir avec la Trompe.

— A-t-il l'intention de me la subtiliser immédiatement ou veut-il attendre que nous ayons trouvé son palais ?

— Il est persuadé que nous (c'est-à-dire lui et moi) avons plus de chance de survivre si nous restons avec vous. Mais il dit également

que vous êtes tellement rusée que vous risqueriez de nous rouler dès que nous aurions repéré le palais. Il n'a pas encore pris de décision, mais il devra le faire bientôt. À chaque minute qui s'écoule, le palais s'éloigne un peu plus.

Il y eut un silence. McKay donnait l'impression de mâcher quelque chose, sans savoir s'il devait l'avaler ou le recracher. Une minute plus tard, son expression changea.

— J'ai encore une chose à vous dire.

Il fit une pause, avant d'ajouter :

— Urthona vous a dit, ainsi qu'à Kickaha, que ce Wolf, ou Jadawin, et cette femme... Chryséis ?... avaient été envoyés sur ce monde. Eh bien, c'est un mensonge. Ils ont réussi à s'échapper. Ils se trouvent toujours sur Terre !

Anania ne répondit pas immédiatement. McKay n'avait eu aucune raison de lui dire cela. Pourquoi l'avait-il fait ? Était-ce parce qu'il voulait lui prouver qu'il avait réellement changé de camp, ou était-ce Urthona qui lui avait dit de révéler cela, afin qu'elle crût qu'il le trahissait vraiment ?

De toute façon, était-ce vrai ?

Elle soupira. Tous les Seigneurs, elle y compris, étaient à tel point paranoïaques qu'ils ne parvenaient jamais à faire la distinction entre le réel et l'imaginaire. Leur méfiance quant aux motivations de leur entourage rendait cela totalement impossible.

Elle haussa les épaules. Pour l'instant, elle feindrait de croire en cette histoire. Elle regarda derrière le gros arbre sous lequel ils étaient assis.

— Oh, oh, voilà mon oncle, et il nous cherche. S'il vous voit avec moi, il aura des soupçons. Il vaut mieux que vous filiez.

McKay s'éloigna en rampant dans les buissons. Lorsqu'Urthona vit Anania, cette dernière lui demanda :

— Bonjour, mon oncle. N'êtes-vous pas censé aider les hommes à harponner les poissons ?

— Je leur ai expliqué que je n'ai pas la moindre envie d'aller pêcher et, comme je suis un des envoyés du Seigneur, personne n'a osé me défier. Je peux cependant préciser qu'ils n'ont guère apprécié mon refus. Je te cherchais, ainsi que McKay. Où est-il ?

Elle haussa les épaules.

— Tant pis, c'est sans importance.

Il s'accroupit à côté d'elle.

— J'estime que nous avons perdu suffisamment de temps. Nous devrions filer dès que l'occasion se présentera.

— Nous ? répéta-t-elle comme elle haussait les sourcils. Pourquoi devrais-je vous accompagner ?

Il paraissait exaspéré.

— Tu ne comptes certainement pas finir tes jours ici ?

— Telle n'est pas mon intention. Mais je veux tout d'abord découvrir si Kickaha est mort ou toujours vivant.

— Ce *lebblabbi* a donc tellement d'importance pour toi ?

— Oui, et ne prenez pas cet air dégoûté. Si vous pouviez ressentir de l'amour envers un *être* humain, ce dont je doute, alors vous sauriez pourquoi je tiens à être fixée sur son sort. Entre-temps...

Urthona était incrédule.

— Tu ne peux rester ici.

— Pas éternellement. S'il vit toujours, il ne tardera guère à arriver. Je compte lui accorder un certain délai pour lui permettre de nous rejoindre. Ensuite, j'irai à la recherche de son cadavre.

Urthona mordit sa lèvre inférieure.

— Alors, tu ne nous accompagneras pas ?

Elle ne répondit pas. Il connaissait sa réponse. Le silence régna durant quelques minutes, puis Urthona se leva.

— J'espère que tu ne vas pas faire part au chef de mes projets ?

— Cela ne m'apporterait aucun plaisir particulier, dit-elle. Une seule chose... comment vais-je expliquer votre départ à l'anglaise ? Comment vais-je justifier qu'un représentant du Seigneur, envoyé en mission spéciale pour tester la tribu des Wendo, mon subordonné, prenne subrepticement la fuite ?

Son oncle mordilla une fois de plus sa lèvre. Il avait ce tic depuis dix millénaires. Elle se rappelait l'avoir vu faire cela depuis sa plus tendre enfance.

Finalement, il sourit.

— Tu pourrais toujours leur raconter que McKay et moi sommes partis effectuer une mission secrète, dont le but ne peut être divulgué, par ordre du Seigneur. Ce serait très bien. Nous ne serions d'ailleurs pas contraints de fuir. Nous pourrions partir bien tranquillement. Ils n'oseraient jamais nous barrer le passage.

— Je pourrais leur raconter une nouvelle fable, dit-elle, mais pourquoi le ferais-je ? Si par hasard vous trouviez *immédiatement* le palais, vous n'auriez qu'à le conduire jusqu'ici et me détruire, ou encore utiliser un de vos appareils volants. De toute façon, je suis certaine que ce ne sont pas les armes qui manquent dans votre demeure.

Il savait qu'il était inutile de protester de ses bonnes intentions.

« Et où est la différence ? De toute façon, je vais partir, et tu ne peux en avertir le chef sans lui expliquer également la raison de mon départ. Non, tu es impuissante.

— Vous pouvez faire ce que bon vous semble, mais vous n'emporterez pas cet objet avec vous.

Elle lui montra la Trompe.

Les yeux de l'homme se plissèrent et ses lèvres se serrèrent. Anania savait qu'il n'avait nulle intention de partir sans l'instrument. Il y avait à cela deux raisons : une dont elle était certaine, l'autre dont elle soupçonnait l'existence.

Aucun Seigneur n'aurait pu renoncer si facilement à s'emparer du passe-partout qui ouvrait toutes les portes de l'univers.

La Trompe pouvait également constituer le billet d'entrée de son palais, à partir d'un point de cette planète. Les blocs de pierre roulée devaient dissimuler des portes. Pas tous les blocs, naturellement, seulement certains d'entre eux. Elle avait joué de l'instrument devant quatre rochers qui s'étaient trouvés sur son chemin, et aucun ne s'était ouvert sur un autre lieu. Mais cela n'excluait pas la présence de portes dans les autres pierres.

Si c'était le cas, elle ne tenait pas à ce qu'il pût en découvrir une et atteindre le palais avant elle.

Il dirait certainement (ou plutôt, probablement) à McKay quand il comptait la surprendre en plein sommeil, la tuer et s'emparer de la Trompe, mais le noir l'avertirait-il ? Elle ne pouvait courir le risque qu'il ne le fit pas.

— D'accord, je vais vous accompagner. J'ai autant de chances de retrouver Kickaha avec vous qu'avec cette tribu. De plus, je commence à en avoir assez de rester au même endroit.

Il ne parut pas aussi satisfait qu'il aurait dû l'être. Il sentait un piège. Naturellement, même si elle avait été sincère, il aurait suspecté quelque machination... De même qu'elle se demandait s'il lui disait la vérité ou simplement une partie de la vérité.

Un sourire vint adoucir les traits agréables d'Urthona. Lors des tournois mortels et millénaires des Seigneurs, les deux camps employaient des subterfuges voués à l'échec, et en le sachant d'avance. Cela faisait partie du rituel des combats.

— Alors, nous passerons aux actes cette nuit même, déclara Anania.

Urthona donna son accord puis s'éloigna en quête de McKay qu'il trouva moins de deux minutes plus tard. Le noir les avait observés durant tout l'entretien et avait vu le signal d'Anania. Ils conversèrent un quart d'heure, après quoi les deux hommes regagnèrent la plage et se joignirent aux pêcheurs. Anania, quant à elle, alla aider à cueillir des noix et des baies. Lorsqu'elle revint avec deux sacs de cuir pleins de nourriture, elle s'attarda un instant avant de retourner auprès des femmes. Elle parvint à subtiliser trois outres de cuir qu'elle porta dans sa hutte. Elle ne pourrait rien faire de plus avant la nuit.

Ce soir-là, la tribu fit ripailles et dansa. Le chaman récita des incantations afin qu'ils connussent une prospérité durable. Le barde interpréta des chants à la gloire des héros du passé. Finalement, les

membres de la tribu rampèrent sous leurs huttes et s'endormirent, le ventre distendu. Les seules personnes encore éveillées étaient les sentinelles. Une était postée au sommet d'un arbre, près du rivage, une autre sur une plateforme au centre de l'enceinte. Deux hommes étaient en faction sur le chemin conduisant au fortin.

Urthona, Anania et McKay avaient mangé parcimonieusement et s'affairaient dans leurs huttes. Ils fourraient dans des besaces du poisson fumé, de la viande d'antilope, des fruits, des baies et des noix. Ils rempliraient les outres quand ils auraient atteint le rivage. Lorsqu'Anania n'entendit plus que des ronflements, des cris d'oiseaux lointains et les quintes de toux d'un lion, elle sortit en rampant du fragile abri. Elle ne pouvait voir le garde en faction sur la plate-forme et elle espérait qu'il s'était endormi, lui aussi. Il avait certainement mangé au point d'être contraint de piquer du nez, en dépit de toutes ses bonnes intentions.

Urthona et McKay rampèrent hors de leurs huttes respectives. Anania leur fit un geste. Elle se leva et traversa la nuit rougeâtre de « minuit » jusqu'à un point situé assez loin de la plate-forme pour qu'elle pût voir son occupant. Il était allongé sur le dos. Elle ne put découvrir s'il était endormi ou éveillé, mais il avait l'air de dormir. Une sentinelle était censée rester debout et scruter les environs jusqu'à la relève.

Les deux hommes se rendirent jusqu'à l'enclos où étaient parqués les élans. Ils firent sortir trois bêtes sans faire trop de bruit et commencèrent à les seller. Anania apporta les outres, ainsi qu'une besace pleine de provisions. Ils fixèrent tout cela sur une petite plate-forme de cuir qui se trouvait à l'arrière de la selle.

— Je dois récupérer ma hache, murmura Anania.

Urthona fit une grimace, mais hocha la tête. Un peu plus tôt, lui et sa nièce avaient eu une légère altercation à ce sujet. Urthona estimait préférable d'abandonner la hache, alors qu'Anania n'aurait jamais *accepté* de s'en séparer. Pendant que les deux hommes conduisaient les animaux vers le portail, elle se dirigea vers la hutte du chef, un abri un peu plus grand que les autres. Elle écarta les branchages qui l'entouraient et rampa à l'intérieur. L'habitation était aussi noire que le puits d'une mine de charbon. Les ronflements sonores de Trenn, de sa femme et de son fils, un jeune adolescent, semblaient vouloir compenser l'absence de clarté par un déferlement de sons. Elle s'agenouilla et chercha à tâtons autour d'elle. Anania toucha tout d'abord la femme, puis la jambe du chef. Elle éloigna ses doigts de la chair et tâta l'herbe. Ils entrèrent bientôt en contact avec le fer.

Un instant plus tard, elle était à nouveau hors de l'abri, la hache de jet à la main. Durant une seconde, elle avait failli succomber à la

tentation de tuer Trenn et se venger ainsi du viol qu'elle avait subi, mais elle avait résisté. Elle aurait pu faire du bruit et, de toute façon, elle avait déjà pardonné à cet homme faute d'avoir oublié. Cependant... un désir meurtrier s'était emparé d'elle durant un court instant et elle avait ressenti un violent besoin de laver l'insulte en éliminant l'offenseur. Mais son bon sens avait eu raison de cette impulsion irraisonnée.

Le portail comportait un unique battant composé de pieux dressés, reliés par des lanières de cuir à des traverses horizontales. D'autres lanières tenaient lieu de gonds et le fixaient aux murailles. Plusieurs bandes de cuir épais remplaçaient le verrou. Ils les défirent puis soulevèrent la lourde porte qu'ils ouvrirent vers l'intérieur.

Pour l'instant, personne n'avait donné l'alarme. La sentinelle pourrait s'éveiller d'un instant à l'autre, ou encore dormir toute la nuit. L'homme devrait être relevé après deux heures de veille. L'on ne pouvait trouver dans la tribu aucun mot correspondant à une « heure », mais ces gens possédaient une perception approximative de l'écoulement du temps. Lorsque la sentinelle estimerait qu'elle avait veillé assez longtemps, elle descendrait de la plate-forme et éveillerait l'homme désigné pour la remplacer.

Ils firent sortir les animaux puis soulevèrent à nouveau le battant, le refermèrent et nouèrent les cordes. Les trois fugitifs montèrent en selle et s'éloignèrent lentement vers la colline dans la semi-pénombre. À présent, les élans grognaient par instants, mécontents d'être montés à une heure aussi matinale. Lorsqu'ils se trouvèrent à une centaine de mètres du point où se trouvait la seconde sentinelle, ils firent halte. Anania se sépara du groupe et s'éloigna au sein des buissons jusqu'au moment où elle vit la silhouette pâle. L'homme était adossé contre le tronc d'un arbre et il émettait des ronflements sonores.

Il ne fut guère difficile à Anania de s'avancer jusqu'à lui et d'abattre le plat de sa hache sur son crâne. La sentinelle bascula de côté, sans interrompre pour autant ses ronflements. Anania revint en courant jusqu'aux deux hommes pour leur annoncer qu'ils pouvaient reprendre leur route en toute sécurité. Urthona aurait voulu trancher la gorge de la sentinelle, mais Anania déclara que c'était inutile. Le garde resterait très longtemps inconscient.

Afin de ne pas se laisser vaincre par le sommeil, la seconde sentinelle faisait les cent pas. L'homme descendait la colline sur une cinquantaine de pas, puis il pivotait sur lui-même et remontait la pente. Il fredonnait une chanson à la gloire des exploits héroïques d'un certain Sheerkun.

Dans ce silence relatif, il serait difficile aux fuyards de contourner l'homme sans être entendus. Ils devaient tout d'abord le réduire à l'impuissance. Anania attendit qu'il eût pivoté sur lui-même, à

l'extrémité de son parcours, pour courir derrière lui et frapper du plat de la hache. Puis elle redescendit et annonça aux autres que la voie était libre.

Lorsqu'ils purent voir la bande pâle de la plage de sable blanc et l'obscurité de la mer qui s'étendait au-delà, ils s'arrêtèrent. La dernière des sentinelles était postée dans un arbre géant, près du rivage.

— Inutile d'espérer s'en débarrasser, murmura Anania. Mais il peut hurler tant qu'il veut, plus personne ne risque de retransmettre son message jusqu'au village.

Une fois sur le sable, ils lancèrent témérairement leurs montures au galop. Le cri tant attendu ne s'éleva pas. Ou la sentinelle faisait un petit somme, ou elle ne les avait pas reconnus et croyait que certains membres de la tribu s'éloignaient du camp pour une raison des plus légitimes. Peut-être encore les avait-elle reconnus mais n'osait-elle pas questionner les envoyés du Seigneur.

Lorsqu'ils furent hors de vue, tous trois s'arrêtèrent. Après avoir rempli les outres, ils reprirent leur fuite. Ils progressaient régulièrement, en silence, et chacun d'eux était plongé dans ses propres pensées.

La tribu de Trenn ne semblait pas représenter une véritable menace. Lorsqu'une des sentinelles s'éveillerait et donnerait l'alarme, les fuyards auraient trop d'avance pour être rattrapés. Pour Anania, l'unique danger immédiat venait d'Urthona et de McKay. Son oncle essaierait de la tuer pour s'emparer de la Trompe. Mais elle estimait qu'il attendrait probablement d'avoir atteint le palais, car il aurait auparavant besoin d'elle pour survivre.

« L'aube » se leva, accompagnée par l'éclaircissement des bandes célestes. Alors que la clarté augmentait, ils poursuivirent leur route et ne s'arrêtèrent que le temps de faire leurs besoins ou de boire de l'eau de mer et permettre à leurs montures d'étancher également leur soif. Au crépuscule, ils pénétrèrent dans un bois. Après avoir découvert une clairière, ils y dormirent la majeure partie de la nuit. Ils furent éveillés à plusieurs reprises par les hurlements des chiens et les rugissements des gros félins. Cependant, aucun prédateur ne s'approcha d'eux. À « l'aube », ils reprirent leur route, et à « midi » ils arrivèrent à la hauteur du défilé. Une fois là, Anania serra la bride à son élan, après s'être assuré qu'elle se trouvait assez loin des deux hommes. Elle gardait une main près du manche de son couteau. Elle était ambidextre et, en cas de besoin, elle n'aurait eu qu'à lâcher les rênes pour pouvoir saisir aussitôt sa hache. Urthona et McKay étaient armés de lances terminées par des silex et disposaient de quelques lourds boomerangs de guerre.

— Je vais monter vers le haut du défilé pour pouvoir examiner la vallée, annonça-t-elle. En quête de Kickaha, naturellement.

Urthona ouvrit la bouche, comme pour protester, puis il sourit.

— J'en doute. Regarde.

Du doigt, il désigna le haut de la pente. Elle ne regarda pas immédiatement dans cette direction. Urthona voulait peut-être lui faire tourner la tête afin d'avoir l'opportunité de l'attaquer.

Cependant, l'expression de McKay prouvait clairement qu'Urthona désignait quelque chose qui méritait d'être vu. À moins qu'ils eussent auparavant convenu que McKay jouerait la comédie dès qu'une telle occasion se présenterait ? Elle fit faire volte-face à sa monture et s'éloigna de plusieurs mètres, avant de détacher le regard des deux hommes.

Du haut de la pente jusqu'à la plage se trouvait une large avenue, moquettée d'herbe couleur rouille. C'était un sentier fait non par l'homme, mais par la nature ou plutôt par Urthona. Il donnait à Anania une vision dégagée sur de minuscules silhouettes qui sortaient du défilé. Des hommes montés sur des élans. Derrière eux venaient des femmes, des enfants, ainsi que d'autres animaux.

Une seconde tribu faisait son entrée dans le pays de la mer.

XVI

— Séparons-nous ! dit McKay.

— Vous êtes libres de faire ce que bon vous semble, mais je tiens pour ma part à m'assurer que Kickaha ne se trouve pas parmi eux, répondit Anania. Il est peut-être captif de cette tribu.

Urthona se mordit la lèvre inférieure et regarda le noir, puis sa nièce. Il dut estimer que le moment était mal choisi pour tenter de la tuer.

— Très bien, dit-il. Que comptes-tu faire plus exactement ? Aller voir le chef et lui demander la permission de regarder de près tous les membres de sa tribu ?

— Pas d'ironie, mon oncle. Nous resterons cachés dans les bois et nous les observerons.

Elle fit pénétrer son *gregg* sous les arbres. Les autres l'imitèrent et elle s'assura qu'ils ne la suivaient pas de trop près. Lorsqu'elle eut atteint une colline à partir de laquelle elle pourrait voir les indigènes en restant cachée par les arbres, elle fit halte. Urthona dirigea sa monture vers la sienne, mais Anania lui ordonna :

— N'approchez pas, mon oncle !

Il sourit et fit stopper son élan. Tous trois restèrent en selle un long moment, puis, lassés d'attendre, ils mirent pied à terre.

— Ils n'arriveront pas avant une heure, fit remarquer Urthona. Mais si ces sauvages décident de prendre à droite, nous nous retrouverons entre les Wendo et cette tribu. Nous serons pris entre deux feux.

— Si Kickaha ne se trouve pas parmi eux, dit-elle, je monterai jusqu'au défilé et partirai à sa recherche. Peu m'importe ce que vous ferez. Vous n'avez qu'à continuer sans moi.

McKay sourit et Urthona émit un grognement. Tous trois savaient que, tant qu'elle détiendrait la Trompe, ils ne se sépareraient pas.

Les *grewigg* saisissaient buisson et branches basses entre leurs dents, puis les arrachaient et en mâchaient les feuilles. Leurs ventres vides gargouillaient lorsqu'ils étaient traversés par la nourriture. Les

mouches se regroupaient au-dessus des humains et de leurs montures, puis se posaient sur eux. En ce lieu, les gros insectes verts étaient moins nombreux que dans les plaines, mais leur nombre était encore assez important pour incommoder les trois humains. Comme ils n'avaient pas encore été gagnés par l'indifférence des autochtones, leurs mains, leurs têtes et leurs corps étaient agités de mouvements incessants : tapes, soubresauts, haussements d'épaules.

Puis ils connurent un instant de répit. Une douzaine de petits oiseaux bleus, aux gorges blanches et aux becs larges et plats presque semblables à ceux des canards, plongèrent vers eux. Ils tournoyèrent autour des humains et des bêtes pour capturer les insectes. Ils les gobaient et évitaient de justesse d'entrer en collision avec leurs semblables. Ils s'approchaient très près des cavaliers qu'ils frôlèrent à plusieurs reprises. Deux minutes plus tard, les mouches encore vivantes s'étaient enfuies vers des lieux moins dangereux.

— Je ne regrette pas d'avoir inventé ces oiseaux, déclara Urthona. Mais si j'avais pu deviner que je me trouverais un jour placé dans cette situation, je n'aurais jamais créé les mouches.

— Sa majesté des mouches, dit Anania. Belzébut est ton nom.

— Quoi ? demanda Urthona, avant de sourire. Ah, oui, je m'en souviens à présent.

Anania aurait aimé grimper au sommet d'un arbre pour avoir une vision plus dégagée, mais elle ne voulait pas laisser à son oncle la moindre opportunité de lui subtiliser son *gregg* et l'abandonner sans monture. Même s'il s'abstenait de faire cela, elle se trouverait en position vulnérable, lorsqu'elle redescendrait de l'arbre.

Après une attente presque insoutenable, car il était possible, bien que peu probable, que Kickaha fût prisonnier de cette tribu, l'avant-garde de la caravane apparut. Bientôt, des hommes à la peau sombre et à la tête ornée de parures emplumées passèrent sur leurs montures. Ils avaient les mêmes armes et les mêmes vêtements que les Wendo. Des phalanges humaines étaient passées dans des cordelettes suspendues autour de leurs cous. Un homme corpulent tenait verticalement un pieu orné à son extrémité d'un crâne de lion. Comme il était le seul à posséder une telle enseigne et qu'il se trouvait en tête de la caravane, Anania en déduisit qu'il devait être le chef.

Cependant le faciès des membres de cette tribu était différent de celui des Wendo et leur peau était encore plus sombre. Leurs visages étaient larges, leurs nez plus volumineux et aquilins, et leurs yeux avaient un aspect mongolique. Ils ressemblaient aux amérindiens, peuple auquel devaient appartenir leurs ancêtres. Avec un costume légèrement différent et un cheval pour monture, le chef aurait pu se faire passer pour Sitting Bull.

L'avant-garde défila dans son champ de vision, puis disparut. Les

guerriers ainsi que les femmes et les enfants, à pied pour la plupart, passèrent à leur tour. Les cheveux noirs et luisants des femmes étaient remontés au sommet de leurs têtes et leur unique vêtement consistait en une jupe de cuir qui descendait jusqu'aux chevilles. Nombreuses étaient celles qui portaient des colliers faits de coquilles de clams. Quelques-unes portaient leurs papooses dans des porte-bébés dorsaux.

Anania laissa brusquement échapper un petit cri. Un homme monté sur un *gregg* venait d'apparaître. Il était plus grand et bien plus pâle que les autres membres de la tribu, et ses cheveux étaient roux.

— Ce n'est pas Kickaha, fit remarquer Urthona. Il s'agit de Red Orc !

Anania fut presque malade de déception.

Son oncle se tourna vers elle et lui sourit. Anania prit alors la décision de le tuer à la première occasion. Un individu qui pouvait tirer un pareil plaisir de la souffrance d'autrui ne méritait pas de vivre.

Une minute plus tard, elle estima que sa réaction avait été naturellement d'ordre purement émotionnel. Elle avait aussi besoin de lui pour survivre qu'il avait besoin d'elle. Mais dès qu'il ne lui serait plus d'aucune utilité...

— Bien, bien, dit encore Urthona. Mon frère, ton oncle, se trouve dans un beau pétrin, ma chère, il paraît bien bas. Selon toi, que peuvent bien lui réserver ses ravisseurs ? Des tortures ? Ça vaudrait presque la peine de demeurer dans les parages pour assister à leurs réjouissances.

— Il n'est pas ligoté, fit remarquer McKay. Peut-être a-t-il été adopté, tout comme nous.

Urthona haussa les épaules.

— C'est possible. Quoi qu'il en soit, il souffrira. En ce qui me concerne, il peut bien passer le reste de sa vie en compagnie de ces lamentables épaves. Sa douleur sera moins intense, mais tellement plus longue.

— Qu'allons-nous faire, maintenant que nous savons que Kickaha ne se trouve pas parmi eux ? demanda McKay.

— Nous n'avons pas encore vu tous les membres de la tribu, répondit Anania. Il est possible que...

— J'estime peu probable qu'ils les aient capturés tous les deux, rétorqua Urthona avec impatience. Nous ferions mieux de partir sans plus attendre. Si nous coupons à travers bois, nous atteindrons la plage bien avant eux.

— Je préfère attendre, dit-elle.

Urthona renifla avant de dire sèchement :

— L'amour répugnant que t'inspire ce *lebblabbiy* me donne la nausée.

Elle ne prit pas la peine de répondre. Mais finalement, quand

l'arrière-garde passa, elle soupira.

— Es-tu disposée à partir, maintenant ? demanda Urthona qui souriait.

Elle hocha négativement la tête.

— Il est possible qu'Orc ait vu Kickaha.

— Quoi ? J'espère que tu n'as pas l'intention de... serais-tu devenue folle ?

— Je vais les suivre. J'aiderai Orc à leur échapper dès que l'occasion se présentera.

— Simplement parce qu'il sait peut-être quelque chose au sujet de ton amant *lebblabbiy* ?

— Oui.

Le visage écarlate d'Urthona était déformé par la rage. Anania savait que ce n'était pas seulement dû à la frustration, mais aussi à l'incompréhension, au dégoût, à la peur. Il ne parvenait pas à comprendre comment elle pouvait aimer à ce point, aimer tout court, une telle créature : un descendant d'êtres fabriqués dans des laboratoires. Que sa nièce, qui faisait partie des Seigneurs, pût être sous le charme d'un être inférieur, ce Kickaha, l'emplissait de haine envers elle. Mais sa peur n'était pas provoquée par le refus d'Anania de les accompagner ou par le danger qu'elle représentait en cas d'affrontement. Non, il devait redouter de devenir un jour aussi pervers qu'elle et d'aimer une *lebblabbiy*. Il avait peur de lui-même.

Ou peut-être poussait-elle trop loin son analyse, jusqu'à l'absurde.

En tout cas, ses sentiments le poussèrent à agir de façon irrationnelle. Il émit un grognement, le visage cramoisi, les yeux cruels, puis gronda et bondit vers elle. Ses deux mains blanchirent en se serrant sur la hampe de la lance à pointe de silex.

Lorsqu'il la chargea, il se trouvait à dix pas d'elle. Avant qu'il en eût parcouru cinq, il tomba en arrière. Ses doigts laissèrent échapper la lance, puis sa tête et son dos heurtèrent le sol avec un bruit mat. Le tranchant de la hache d'Anania était planté dans son sternum.

Une fraction de seconde avant que l'image indistincte de la hache tournoyante se fût immobilisée dans la poitrine d'Urthona, Anania avait dégainé son couteau. McKay avait été pris par surprise. Ou il réagirait pour aider Urthona, ou Anania ne serait jamais fixée sur ses intentions.

L'homme semblait hébété. Non pour ce qui était arrivé à Urthona, naturellement, mais à cause de la vitesse à laquelle tout cela s'était déroulé.

Qu'il eût été loyal envers Anania ou envers son oncle, il devrait à présent l'aider et compter sur elle. Il ne découvrirait jamais le palais à lui tout seul. Ou, s'il y parvenait, il ne saurait ni comment y pénétrer ni quoi lire quand il serait à l'intérieur. Cependant, à en juger par son

expression, ce n'était pas à cela qu'il pensait. Il se demandait si elle avait intention de le tuer, lui aussi.

— Désormais, nous sommes associés, dit-elle. Il se détendit, mais il fallut une minute aux pigments de sa peau pour perdre leur tonalité grisâtre.

Elle s'avança et arracha la hache plantée dans la poitrine d'Urthona. Le tranchant ne s'était pas enfoncé profondément et du sang coulait de la blessure. La bouche du Seigneur était béante, sa peau livide, mais il respirait toujours.

— C'est la fin de nos relations trop longues et déplaisantes, dit-elle comme elle essayait la hache dans l'herbe. Cependant...

— Quoi ? murmura McKay.

— Lorsque j'étais une petite fille, je l'aimais beaucoup. Il n'était pas encore l'homme qu'il est devenu par la suite. J'étais d'ailleurs différente moi aussi. Longévitité excessive... solipsisme... ennui... désir d'obtenir une puissance à laquelle vous autres, les Terriens, vous n'oseriez même pas rêver...

Sa voix mourut lentement, comme si elle reculait dans un passé incroyablement lointain.

McKay restait à bonne distance d'Anania.

— Qu'allez-vous faire, à présent ? demanda-t-il...

Il désigna la silhouette immobile et Anania abaissa son regard. Les mouches se regroupaient sur le corps d'Urthona et plus spécialement sur les blessures. Bientôt les prédateurs attirés par l'odeur du sang arriveraient sur les lieux. Ils allaient le dépecer tout vif.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser à ces soirées, sur sa planète natale, où il la lançait dans les airs, l'embrassait et lui apportait des présents. Ou encore lorsqu'il avait créé son premier monde et était venu la voir avant de s'y rendre. Le Seigneur de plusieurs univers en était arrivé là... Il gisait sur le dos, des mouches aspiraient son sang et sa chair serait bientôt déchiquetée par des crocs et des griffes.

— N'allez-vous pas abrégier ses souffrances ? demanda McKay.

— Il n'est pas encore mort, ce qui signifie qu'il lui reste un espoir. Non, je ne vais pas lui trancher la gorge. Je lui laisserai ses armes et son *gregg*. Il s'en tirera peut-être, bien que j'en doute. Peut-être regretterai-je un jour de ne pas l'avoir achevé, mais je ne peux...

— Je n'aimais guère cet homme, mais ses souffrances vont être atroces, dit McKay. C'est inhumain.

— Combien d'hommes avez-vous tués de sang-froid, simplement pour de l'argent ? demanda-t-elle. Combien d'hommes avez-vous torturés, toujours pour de l'argent ?

— La question n'est pas là, répondit McKay qui secouait la tête. Il ne s'agissait jamais d'actes gratuits. Mais je ne peux trouver aucun sens à ce que vous faites.

— Nous sommes généralement guidés par des impulsions émotionnelles et non intellectuelles, nous autres humains. En route.

Elle passa à côté de McKay pour lui donner une occasion de l'attaquer, s'il en avait l'intention. Elle ne pensait pas qu'il le ferait et en effet il recula comme s'il avait redouté son contact.

Ils se mirent en selle et se dirigèrent vers la plage. Anania ne regarda pas derrière elle.

Lorsqu'ils furent sortis des bois, les uniques créatures présentes sur la plage étaient les oiseaux, des poissons morts (les seuls vrais poissons de ce monde se trouvaient dans les mers), des êtres amphibies et quelques renards. La respiration des *grewigg* était dure. Le long voyage sans repos ni nourriture en suffisance les avait épuisés.

Anania laissa les animaux s'abreuver dans la mer.

— Nous allons regagner la forêt, dit-elle. Nous serons assez près de la piste pour voir de quel côté ils se dirigent. Quelle que soit la direction choisie, nous pourrons les suivre à bonne distance.

La tribu atteignit finalement la plage sur la rive droite du canal. En poussant des cris de joie, les indigènes coururent dans les vagues puis plongèrent sous les flots et s'aspergèrent les uns les autres joyeusement. Au bout d'un moment, ils se mirent à harponner des poissons puis, lorsqu'ils en eurent pris un nombre suffisant, ils firent un grand festin.

Lorsque la nuit tomba, ils se retirèrent dans les bois, du côté de la piste où se trouvaient Anania et McKay, et ceux-ci reculèrent à une certaine distance. Lorsqu'ils comprirent que les sauvages allaient se coucher, la femme-Seigneur et le noir s'enfoncèrent plus profondément dans les bois. Elle pensait que la tribu demeurerait sur place au moins jusqu'à l'aube. Il était peu probable qu'ils fissent de ce lieu un camp plus ou moins permanent. Ils devaient craindre l'arrivée d'autres tribus sur le littoral.

Elle ne pensait pas que McKay représentait danger, mais elle s'enfonça au sein des taillis afin de trouver un lieu où dormir sans être vue. S'il le voulait, il parviendrait à la trouver, mais il devrait alors escalader un arbre pour l'atteindre. Elle s'était constituée un lit avec quelques branches qu'elle avait coupé à l'aide de sa hache et qu'elle avait étalées dans la ramure.

Comme durant toutes les « nuits » de ce monde, son sommeil fut interrompu à plusieurs reprises. Des cris d'oiseaux et d'animaux terrestres la firent sursauter, ses rêves l'éveillèrent à deux occasions.

La première fois, elle rêva de son oncle. Il était nu et l'entaille qui traversait sa poitrine saignait abondamment. Il se tenait au-dessus de son nid et allait poser ses mains sur elle. Elle s'éveilla en gémissant de terreur. La seconde fois, elle rêva de Kickaha. Elle errait dans les décors mouvants et désolés de ce monde lorsqu'elle découvrir son

cadavre livide qui gisait dans une mare peu profonde. Elle se mit à pleurer mais lorsqu'elle le toucha, Kickaha se redressa brusquement en souriant et cria : « Poisson d'avril ! » Il se leva et elle courut vers lui. Après s'être enlacés, ils chevauchaient un cheval qui bondissait comme un kangourou géant. Anania s'éveilla alors que ses hanches suivaient les mouvements de sa monture imaginaire. Tout son être vibrait de bonheur.

Ensuite, elle pleura un peu, parce que ce n'avait été qu'un rêve.

McKay dormait toujours. Il se trouvait à l'endroit où il s'était allongé. Les élans entravés se nourrissaient de branches, une cinquantaine de mètres plus loin. Anania se pencha et effleura l'épaule de l'homme qui sortit du sommeil comme une truite sautant hors des flots pour attraper une libellule.

— Ne refaites jamais ça, dit-il sur un ton bourru.

— Entendu. Nous allons prendre notre petit déjeuner, puis nous irons voir de près cette tribu. N'avez-vous rien entendu pouvant indiquer que les Indiens ont levé le camp et qu'ils se trouvent près de nous ?

— Rien, répondit-il, morose.

Mais lorsqu'ils atteignirent l'orée du bois, toute trace des indigènes avait disparu, à l'exception d'excréments, dos de vertébrés et d'arêtes de poissons.

Lorsqu'ils s'avancèrent sur le sable, ils aperçurent sur leur droite les minuscules silhouettes de l'arrière-garde de la caravane.

Ils attendirent que les Amérindiens eussent disparu et les suivirent. Un peu plus tard, leur chemin fut barré par un second cours d'eau, sans nul doute celui où Kickaha avait été emporté. Le canal s'éloignait en ligne droite du grand bassin, de plus en plus encaissé dans le talus qui conduisait au défilé entre les deux montagnes.

Ils firent pénétrer leurs montures dans le cours d'eau et les firent traverser à la nage. Lorsqu'ils atteignirent l'autre berge, ils durent descendre de leurs élans et gagner la terre ferme pour tirer les rênes et aider les animaux. Les Amérindiens n'étaient toujours pas en vue.

Elle observa la pente.

— Je vais monter jusqu'au défilé pour voir la plaine ; peut-être Kickaha s'y trouve-t-il.

— S'il les avait suivis, il serait déjà arrivé ici, répondit-il. À moins qu'il ne nous ait dépassés.

— Je sais, mais je vais malgré tout monter là-haut.

Elle lança l'élan sur la pente. Elle regarda deux fois derrière elle. La première fois, McKay restait en selle, immobile. La seconde fois, il la suivait lentement.

Lorsqu'elle atteignit le point le plus élevé du défilé, elle fit stopper sa monture. La plaine avait considérablement changé d'aspect. Bien

que chaque rive du canal fût toujours bordée d'une bande de terrain plat, large d'une trentaine de mètres, le sol s'était affaissé au-delà. Le canal courait à présent au sommet d'une crête bordée de profondes excavations de près de deux kilomètres de largeur. Des monts de toutes tailles et de toutes formes s'étaient dressés sur ses bords, faisant naître des crêtes qui paraissaient avoir été sculptées sur place. Alors même qu'Anania observait le paysage, un des sommets en forme de chapeau de champignon commença à s'effriter sur son pourtour. Les énormes morceaux glissèrent ou roulèrent sur la pente. Certains atteignirent à plaine ou tombèrent dans des excavations.

Les quelques animaux qui se trouvaient le long du canal se mirent à fuir au loin, au trot ou au galop, dès que la première masse importante se détacha du sommet du pic.

Une pente descendait de l'autre côté des montagnes, coupée par les rives du canal. Le versant sur lequel elle était assise était recouvert d'os, gros et petits, jusqu'à la plaine et loin au-delà. On ne voyait pas le moindre être humain.

— Kickaha ? murmura-t-elle doucement. Elle avait du mal à croire qu'il pût être mort. Elle pivota sur elle-même et fit signe à McKay de stopper. Il obéit et elle dirigea sa monture vers lui, Anania sentit alors le sol trembler sous elle. Son *gregg* s'arrêta malgré ses ordres et resta sur place en frissonnant. Anania mit pied à terre et essaya de le tirer par les rênes, mais il raidit ses pattes et tendit son corps en arrière. Elle monta à nouveau en selle et attendit. La pente se transformait rapidement et s'enfonçait à une rapidité de trente centimètres à la minute. Le canal se refermait et ses rives se rapprochaient l'une de l'autre. Les flots débordaient de tous côtés. Une chaleur s'élevait du sol.

McKay était logé à la même enseigne qu'Anania. Son élan refusait avec obstination de lui obéir en dépit des coups de hampe de lance qu'il lui assenait.

Elle se tourna sur la selle pour regarder derrière elle. La crête devenait une chaîne de montagnes, petite encore, mais destinée à devenir bientôt une masse géante et allongée si le processus en cours devait se poursuivre. Les animaux présents descendaient ses pentes au galop vers les excavations qui se creusaient toujours sur les côtés.

Cependant les deux montagnes qui bordaient le passage demeuraient inébranlables et solides.

Anania soupira. Elle ne pouvait rien faire, sinon rester assise et attendre que tout fût terminé, ou encore mettre pied à terre. Le *gregg* avait l'expérience de ce genre de situation et devait savoir ce qu'il convenait de faire en pareil cas.

Cela revenait à se trouver sur un escalier mécanique au mouvement lent à l'extrême, et dont la température se serait élevée au

cours de sa descente. Finalement, elle eut l'impression que c'étaient les montagnes qui s'élevaient et non le sol qui descendait.

Des transformations se poursuivirent durant une heure environ. Lorsqu'elles s'interrompirent, le canal avait disparu ; la crête avait cessé d'enfler et s'était affaissée ; les cavités avaient été emplies et la plaine s'étendait à nouveau jusqu'à la base des montagnes bordant la zone côtière. Les animaux, qui avaient fui désespérément en tous sens pour compenser les modifications du sol, paissaient tranquillement. Les prédateurs traquaient le bétail. Tout était redevenu normal.

Anania fit claquer sa langue et le *gregg* trotta vers la mer. McKay attendit qu'elle fût près de lui. Il ne lui demanda pas si elle avait vu Kickaha, car il savait que si tel avait été le cas elle l'en aurait informé. Il se contenta de lui adresser un signe de la tête et de faire remarquer :

— Ce pays est complètement dingue, non ?

— Il nous a fait perdre plus d'une heure. Tout bien considéré, je ne vois aucune raison de fatiguer les *grewigg*. Ils n'ont pas encore totalement récupéré. Il faut que nous prenions les choses avec calme. Nous retrouverons ces Indiens après la nuit tombée. Ils vont s'installer pour dormir.

— Ouais, quelque part dans les bois. Nous risquons de les dépasser sans les voir et, au matin, ce seront eux qui seront sur nos traces.

Trois heures environ après que les bandes lumineuses du ciel se furent assombries, le *gregg* d'Anania s'arrêta. La gorge de l'animal gargouillait doucement. Elle le pressa d'avancer à l'aide de quelques paroles douces jusqu'au moment où elle discerna une vague silhouette dans la semi-pénombre. Anania et McKay reculèrent d'une centaine de mètres et tinrent un bref conciliabule. McKay n'émit aucune objection lorsqu'elle déclara qu'elle s'occuperait des sentinelles pendant qu'il resterait en arrière.

— J'espère que le garde ne pourra rien faire quand vous l'attaquerez, dit-il simplement. Que ferons-nous s'il réussit à crier ?

— Nous attendrons pour nous assurer que personne ne l'a entendu. S'il parvient à donner l'alarme, venez vers moi au galop et amenez-moi mon *gregg*. Nous fuirons par le chemin que nous avons emprunté pour venir. À moins que la plupart des Indiens ne se trouvent dans les bois. Peut-être n'y a-t-il qu'un ou deux gardes sur la plage, mais je n'ai pas l'intention de commettre la moindre erreur.

— C'est vous le patron, dit McKay. Bonne chance.

Elle pénétra dans les bois. Elle se déplaçait rapidement lorsqu'elle ne rencontrait aucun obstacle et lentement lorsqu'elle devait se frayer un chemin au sein des épais buissons. Finalement, elle se trouva en face du garde, assez près pour voir que c'était un homme petit et trapu. Dans la faible lumière, elle ne pouvait discerner ses traits, mais

elle pouvait l'entendre marmonner. Il tenait une lance à pointe de silex dans une main et un boomerang de guerre était glissé dans la ceinture qui lui ceignait la taille. Il marchait de long en large et faisait demi-tour tous les vingt pas. Anania suivit la plage du regard, en quête d'autres gardes. Elle ne put en voir aucun mais elle était certaine que d'autres Amérindiens devaient être postés le long de l'orée du bois. D'après ce qu'elle avait appris sur les habitudes des autochtones, un second homme devait se trouver à portée du regard.

Elle attendit que le garde fût passé devant elle, en direction de McKay, puis elle quitta l'abri des buissons et le suivit. Le sable ne crissait presque pas sous ses pieds. Le plat de sa hache s'abattit sur la nuque de la sentinelle qui tomba en avant en poussant un grognement. Après avoir attendu une minute pour s'assurer que nul n'avait entendu le bruit, elle retourna le corps de l'homme. Elle dut se pencher pour voir ses traits et elle jura à mi-voix. C'était Oran, un guerrier de la tribu des Wendo. Il n'allait pas reprendre conscience de sitôt et elle revint en hâte vers McKay. Le noir était toujours en selle et tenait les rênes de la monture d'Anania.

— Hé, vous m'avez fait peur ! dit-il. Je ne pensais pas que vous reviendriez si vite. J'ai tout d'abord cru qu'il s'agissait d'un Indien.

— Mauvaise nouvelle. C'est le peuple de Trenn. Ils ont dû décider de nous suivre.

— Comment diable ont-ils pu arriver jusqu'à nous sans être vus, tant par nous que par l'autre tribu ?

— Je l'ignore. Ils sont peut-être passés près d'eux la nuit dernière sans être détectés, puis ils ont décidé de les suivre dans l'espoir d'obtenir un ou deux trophées. Non, si c'était le cas, ils ne dormiraient pas ici. Ils seraient à l'affût autour du camp indien.

« Il est possible qu'ils aient réuni le grand conseil après notre départ et qu'il leur ait fallu une journée entière pour trouver le courage de nous poursuivre. Quoi qu'il en soit, ils nous ont dépassés alors que nous nous trouvions de l'autre côté du défilé. L'important, c'est qu'ils se trouvent sur notre chemin et que nous devons passer. Amenez les *grewigg* jusqu'au garde et assurez-vous qu'il ne se réveille pas. Je vais aller de l'avant et me débarrasser des autres sentinelles.

Cela lui prit environ quinze minutes. Puis elle revint et remonta en selle. Ils avancèrent lentement sur le sable rougi par la lumière du ciel et dépassèrent un autre homme inconscient. Lorsqu'ils estimèrent se trouver assez loin pour ne pas risquer d'être entendus par les Wendo qui dormaient dans les bois, ils lancèrent leurs montures au galop. Dix minutes après, ils laissèrent les *grewigg* se remettre au trot.

Une fois de plus, ils durent repérer le garde avant d'être vus. Anania se laissa glisser au bas de son *gregg* et assomma trois Amérindiens postés à larges intervalles près de l'orée du bois.

Lorsqu'elle revint, McKay secoua la tête et ne put s'empêcher de murmurer :

— Madame, vous êtes vraiment quelqu'un d'exceptionnel.

Lorsqu'il avait fait sa connaissance, il avait plutôt affiché du mépris envers elle. C'était un reflet de son attitude envers les femmes en général. Anania avait trouvé cela étrange, car il appartenait à une race qui avait souffert de préjugés raciaux et de la répression depuis très longtemps et que cette situation existait toujours en 1970. Sa propre expérience aurait dû lui apprendre qu'il fallait se défier des préjugés envers d'autres groupes et plus spécialement envers les femmes, qui comprenaient des noires. Mais McKay ne voyait dans les femmes, quelle que fût la couleur de leur peau, que des êtres inférieurs, uniquement utiles dans la mesure où elles pouvaient être exploitées.

Anania avait considérablement ébranlé ses opinions bien qu'il eût conscience qu'elle n'était pas, après tout une Terrienne.

Elle ne lui répondit rien. Ils conduisirent les *grewigg* vers l'endroit où gisait la dernière sentinelle inconsciente, puis ils les attachèrent à deux gros buissons où ils pourraient trouver leur nourriture. Anania et McKay se rendirent ensuite dans les bois en rampant et atteignirent finalement les premiers dormeurs : une femme et son enfant. Ces gens n'avaient heureusement aucun chien pour les avertir. Anania suspectait les Amérindiens d'en avoir eu autrefois mais, à en juger par leur maigreur, ils avaient dû être contraints de les manger durant leur migration vers le pays côtier.

Ils se glissèrent entre une douzaine de ronfleurs. Ils se déplaçaient lentement et s'arrêtaient devant chaque dormeur pour le regarder de près. Une fois, une femme s'assit brusquement et les deux intrus s'immobilisèrent quelques pas derrière elle. Après quelques claquements des lèvres, la femme se rallongea et reprit son somme. Quelques minutes plus tard, ils trouvèrent Red Orc. Le Seigneur était couché sur le flanc au centre d'un cercle de cinq hommes inconscients. Ses mains étaient liées derrière son dos et une corde entravait ses chevilles.

Anania colla une main sur la bouche de son oncle alors que McKay l'immobilisait par le poids de son corps. Red Orc se débattit et parvint presque à basculer sur lui-même, jusqu'au moment où Anania lui murmura dans sa langue natale :

— Du calme !

Il s'immobilisa sans cesser de trembler, et Anania ajouta : « Nous sommes venus vous délivrer. »

Elle ôta sa main de sa bouche et le noir se releva. Alors elle trancha les lanières de cuir écru et Orc se redressa, regarda autour de lui, avança jusqu'à un donneur et prit la lance posée à son côté. Tous

trois se dirigèrent lentement vers le pourtour du camp et arrivèrent auprès d'un *gregg* non sellé. Précautionneusement, ils prirent le harnachement de l'animal et lui passèrent les rênes. Orc portait la selle pendant qu'Anania emmenait la monture. Lorsqu'ils furent arrivés près des deux *grewigg* attachés aux buissons, Anania expliqua à Orc une partie de ce qui s'était passé.

Sur la plage, la clarté était un peu plus grande. Alors qu'elle se tenait près de son oncle, elle put constater que son visage et son corps étaient couverts de contusions.

— Après ma capture, j'ai été roué de coups, expliqua-t-il. Les femmes s'en sont mêlées, elles aussi. J'ai eu droit à ce traitement durant toute la première journée, mais ensuite ils se sont contentés de me donner des coups de pied occasionnels lorsque je n'avançais pas assez vite à leur goût. J'aimerais retourner au camp et couper la gorge à bon nombre d'entre eux.

— Vous êtes libre de le faire, mon oncle. Mais il faut auparavant répondre à une question : avez-vous vu Kickaha ou avez-vous eu de ses nouvelles ?

— Non, je ne l'ai pas vu. Et si ces sauvages ont parlé de lui, je l'ignore. Je ne suis pas resté en leur compagnie assez longtemps pour comprendre plus d'une douzaine de mots.

— Parce que vous n'avez pas pris la peine d'essayer, répondit-elle.

Elle était déçue, bien qu'elle ne se fût pas attendue à obtenir de résultat positif.

Red Orc avança jusqu'à la sentinelle toujours inconsciente puis il s'agenouilla et plaça ses mains autour du cou de l'homme. Il ne lâcha prise que lorsque l'Indien eut cessé de vivre.

Il se releva, la respiration courte.

— Voilà, ça leur apprendra !

Anania n'exprima pas son dégoût. Elle attendit qu'Orc eût sellé sa monture et fût en selle, puis elle prit la tête du petit groupe. Après dix minutes au pas, elle lança son *gregg* au galop. Cinq minutes plus tard, elle le laissa trotter, imitée par les autres.

Orc se porta à sa hauteur.

— Est-ce pour cette unique raison que tu as délivré ton oncle bien-aimé ? Simplement pour lui demander des nouvelles du *lebblabbij* que tu as pris pour amant ?

— C'est l'unique raison, naturellement.

— Eh bien, je suppose que je suis malgré tout ton débiteur. Sans parler du fait que tu m'as laissé la vie après avoir obtenu de moi ce que tu désirais. Merci également de t'être occupée d'Urthona, bien que tu n'aies certainement pas fait cela pour moi. Je regrette seulement que tu ne te sois pas assurée qu'il était bien mort. C'est un dur à cuire !

Anania tira la hache hors de sa ceinture et en abattit le plat du fer sur le visage du Seigneur. Ce dernier fut désarçonné et tomba lourdement sur le sable.

— *Que ?...* commença McKay.

— Je ne peux pas lui faire confiance, dit-elle. Je voulais simplement le conduire assez loin des Indiens pour qu'ils ne puissent pas nous entendre.

Orc poussa un gémissement et tenta de se relever. Il ne parvint qu'à s'asseoir, appuyé sur son bras. Les autres vinrent à sa hauteur.

— Emmenez son *gregg*, ordonna-t-elle à McKay.

Puis elle lança sa propre monture au galop. Après cinq minutes à cette allure, elle la laissa à nouveau trotter. Le noir, qui tenait les rênes du *gregg* d'Orc, la rattrapa finalement.

— Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas tué, lui aussi ?

— Autrefois, je l'aurais fait. Mais je suppose que Kickaha m'a rendue plus humaine, c'est-à-dire plus proche de ce qu'un humain devrait être.

Ensuite ils restèrent silencieux, un très long moment.

Anania avait renoncé à chercher Kickaha. Il était inutile de courir de tous côtés, « comme un poulet à la tête coupée » ainsi qu'il l'aurait dit. Elle comptait longer le rivage en espérant que le palais était encore en vue. Si elle parvenait à y pénétrer, elle prendrait une machine volante (ce que les Wendow appelaient un *shelbett*) et chercherait Kickaha du haut des airs. Cependant ses chances de retrouver le palais itinérant semblaient fort minces.

Bah ! C'était sans importance. Qu'aurait-elle pu faire en ce lieu, hormis chercher cette demeure ?

Durant un temps, ils guidèrent leurs montures dans les eaux peu profondes. Puis ils traversèrent la plage et pénétrèrent dans les bois. Une fois-là, elle coupa une branche feuillue dont elle se servit pour effacer leurs traces. Ils passèrent le reste de la nuit au cœur de la forêt, au sommet d'une colline.

Au matin, les *grewigg* étaient indociles. Ils étaient las et tiraillés par la faim. Après qu'Anania et McKay eurent failli être mordus et frappés par leurs sabots, elle décida de laisser les animaux agir à leur guise. Durant une bonne partie de la journée, les élans mangèrent alors que leurs deux propriétaires montaient la garde à tour de rôle sur la cime d'un grand arbre. Anania s'était attendue à ce que les Indiens suivent leurs traces au galop. Mais ce ne fut qu'à la mi-journée qu'elle les vit dans le lointain. Il s'agissait d'un groupe de guerriers composé d'une vingtaine d'hommes.

Elle appela McKay et lui dit de préparer les *grewigg* pour la route, que les animaux aiment ou non cette idée. Elle prenait conscience qu'elle aurait dû diriger leurs montures vers la mer dès leur départ du

camp. Les Indiens auraient été incapables de savoir dans quelle direction entreprendre la poursuite, et ils auraient peut-être renoncé. Mais il était trop tard pour cela, comme pour tant de choses de la vie.

Les guerriers passèrent au galop devant le bois, mais n'allèrent guère plus loin. À environ deux cents mètres du point où les fuyards avaient pénétré dans les frondaisons, le groupe s'immobilisa. Une violente querelle semblait s'être élevée entre deux guerriers : un inconnu et l'homme qui tenait la perche surmontée du crâne de lion. Elle ignorait lequel des deux désirait faire rebrousser chemin au groupe mais il eut le dessus dans cette discussion. Les Indiens firent faire demi-tour aux *grewigg* et revinrent au trot en direction du camp.

Non, pas du camp. À présent, elle pouvait voir l'avant-garde de la caravane. Elle cheminait à l'allure du plus lent des marcheurs et les chasseurs allèrent à sa rencontre. Toute la tribu s'arrêta et un *pow wow* fut tenu. Puis les Indiens reprirent leur marche.

Anania expliqua à McKay ce qui se passait. Ce dernier jura et dit :

— Ça signifie que nous allons devoir rester ici le temps qu'ils passent.

— Nous ne sommes pas pressés, dit-elle. Mais nous ne sommes pas non plus contraints d'attendre. Nous pouvons couper à travers bois et en ressortir loin devant eux.

C'était ce qui aurait dû se produire en théorie. En pratique, les choses devaient s'avérer bien différentes. Lorsqu'ils sortirent du bois, ils virent deux cavaliers et, malheureusement, ils furent remarqués. Les guerriers devaient avoir été envoyés en éclaireurs, ou peut-être s'agissait-il simplement de deux jeunes gens qui avaient décidé de se mesurer à la course. Quelle que fût la raison de leur présence en ce lieu, ils firent demi-tour et lancèrent leurs lourdes montures au galop.

Anania ne pouvait voir le reste de la tribu. Elle supposait que les Indiens se trouvaient non loin de là, cachés par la courbe du rivage. Quoi qu'il en soit, elle et McKay avaient au moins vingt minutes d'avance sur leurs poursuivants.

Ils n'avaient d'autre choix que de lancer au galop leurs montures fatiguées. Les animaux avancèrent à cette allure durant un moment, puis trottèrent, pour se remettre à galoper ensuite. Ce mode de progression dura jusqu'à la tombée de la nuit, entrecoupé de quelques périodes de repos. Ils pénétrèrent dans les bois puis, tour à tour, montèrent la garde et dormirent. Au matin, les animaux refusèrent à nouveau de partir mais, grâce à quelques horions et traitements brutaux, Anania et McKay parvinrent à les convaincre. Cependant il était clair qu'elles n'étaient pas en état de voyager durant une journée complète, et c'était là une façon optimiste de présenter les choses.

Vers midi, le premier chasseur fut en vue. Les Indiens gagnaient lentement mais régulièrement du terrain au fur et à mesure que le jour

s'écoulait.

— Ces pauvres bêtes ne pourront plus galoper qu'une seule fois, et encore n'iront-elles pas loin, fit remarquer Anania.

— Nous ferions peut-être mieux de pénétrer à pied dans les bois.

Elle avait déjà réfléchi à cette possibilité. Mais si ces Indiens étaient d'aussi bons pisteurs que leurs homologues terrestres, ils finiraient certainement par les rattraper.

— Êtes-vous un bon nageur ? demanda-t-elle.

McKay écarquilla les yeux et désigna les flots du pouce.

— Vous voulez dire... là-dedans ?

— Oui. Je doute fort que les Indiens sachent nager.

— Ouais, mais vous ne pouvez avoir de certitude. Je suis capable de nager et de me maintenir à la surface, mais pas durant toute une journée. De plus, il peut y avoir là-dedans des requins ou des créatures encore plus redoutables.

— Nous resterons sur nos montures jusqu'à ce qu'elles s'effondrent et ensuite nous fuirons par la mer. Moi, tout au moins. Une fois hors de vue, nous pourrions regagner la côte quelques kilomètres plus bas.

— Pas moi. Faut pas y compter. Je préfère les bois.

— Faites comme vous voudrez.

Elle se pencha sur un sac et en tira la Trompe. Elle aurait dû l'attacher à son épaule auparavant, mais l'instrument n'était guère lourd et il ne constituerait pas un handicap important.

Une heure plus tard, leurs poursuivants étaient si proches qu'Anania et McKay devaient maintenir leurs montures à leur allure maximale. Même ainsi, leur galop n'était pas comparable au pas des animaux moins las qui les suivaient. Il devint rapidement évident que les Indiens les rattraperaient dans quelques minutes.

— Inutile d'insister ! cria-t-elle. Mettez pied à terre avant que votre monture ne s'écroule en vous brisant le cou !

Elle tira sur les rênes. Lorsque les animaux sanglotants et maculés d'écume commencèrent à trotter, elle se laissa tomber de la selle. Le sable mou amortit sa chute et elle se releva immédiatement. McKay l'imita quelques secondes plus tard. Il se releva et cria :

— Et maintenant ?

Les guerriers se trouvaient à une centaine de mètres d'eux et la distance qui les séparait diminuait rapidement. Ils poussèrent des cris de victoire lorsqu'ils virent que leurs proies étaient à pied et certains se dirigèrent vers le bois. Ils supposaient sans aucun doute que les deux fuyards avaient l'intention de se réfugier. Anania pénétra dans les eaux peu profondes ; et, dès que le niveau des flots eut atteint sa taille, elle se débarrassa de son jean déchiré et de ses boots. McKay la suivait de près.

— Je croyais que vous deviez filer vers les arbres ?

— Non. J'ai horreur de la solitude ! Ils se mirent à nager lentement à longues brassées. Anania regarda derrière elle et vit que leurs poursuivants restaient sur le rivage. Ils poussaient des hurlements de frustration et de rage, et certains projetaient leurs lances et leurs boomerangs dans leur direction. Les armes de jet tombèrent court.

— Vous aviez raison sur un point, dit McKay comme ils barbotaient sur place. Ils ne savent pas nager. Ou peut-être ont-ils peur. Leurs requins...

Elle se remit à nager en direction de l'horizon, mais un second coup d'œil vers la terre ferme la fit s'arrêter.

Cela se passait à une distance trop grande pour qu'elle pût avoir de certitude. Mais si ce cavalier aux cheveux roux qui chargeait les Indiens n'était pas Kickaha, alors elle était folle. Ce ne pouvait être Red Orc : il n'aurait jamais rien fait d'aussi insensé.

Puis elle vit d'autres cavaliers surgir des bois, un groupe important. Suivaient-ils Kickaha dans l'intention de lui prêter main-forte, ou voulaient-ils avoir sa peau ?

Mais Kickaha ne chargeait peut-être pas les Indiens comme elle l'avait tout d'abord pensé. Il pouvait simplement fuir ceux qui le poursuivaient et, à présent, il était pris entre deux feux.

Quelle que fût la situation, elle l'aiderait du mieux qu'elle le pouvait. Elle se mit à nager en direction du rivage.

XVII

Lorsque Kickaha sortit des bois, il s'attendait à voir les poursuivants d'Anania loin devant lui. Il fut surpris de constater qu'ils se trouvaient seulement à une centaine de mètres. La plupart des guerriers avaient mis pied à terre et se tenaient sur la plage, parfois les pieds dans l'eau. Ils hurlaient et gesticulaient à l'attention de quelque chose qui se trouvait plus loin, dans la mer.

Ni Anania ni McKay n'étaient visibles.

La prudence la plus élémentaire aurait voulu qu'il fit faire immédiatement demi-tour au *hikwu*, pour s'éloigner le plus vite possible dans la direction opposée. Cependant, une seule raison avait pu pousser ces étrangers (que Kickaha avait immédiatement identifiés comme Amérindiens) à s'arrêter et à faire un tel tapage : les fuyards avaient dû s'éloigner dans la mer. Kickaha ne pouvait les voir, mais ils ne pouvaient être bien loin. De plus, la tribu des Thanas ne tarderait guère à le rejoindre.

Aussi Kickaha contint-il un cri de guerre et poussa-t-il sa monture au galop. Il lança son boomerang vers un homme à la tête grisonnante, aux yeux rouges, assis sur son *Hikwu*. Avant même que la lourde arme de bois n'eût atteint la tempe de l'homme en lui faisant vider les étrières, Kickaha avait passé sa lance de la main gauche dans la main droite. À présent, les quelques guerriers qui n'avaient pas mis pied à terre prenaient conscience de sa présence. Ils firent pivoter leurs montures, mais un autre homme aux cheveux gris ne termina pas son demi-tour assez rapidement pour éviter Kickaha. La lance de ce dernier transperça la gorge de l'homme qui tomba en arrière. Kickaha arracha l'arme plantée dans la chair puis la retourna pour se servir de la hampe comme d'un fléau qu'il abattit latéralement sur la tête d'un guerrier monté sur une *merk*.

Après avoir traversé de part en part les rangs ennemis, Kickaha stoppa sa monture, lui fit faire demi-tour et chargea à nouveau. Cette fois, il ne traversa pas le gros des troupes adverses mais il le contourna. Il galopait entre elles et les bois. Un homme lança son

boomerang. Kickaha se baissa et l'arme frôla son épaule, puis poursuivit sa trajectoire en vrombissant toujours couché sur l'encolure de son élan et tenant la hampe de sa lance entre son bras et son corps, Kickaha en planta le fer dans le dos d'un homme qui venait de se mettre en selle mais avait du mal à faire obéir son élan. L'Indien s'affaissa en avant et passa par-dessus l'épaule du *hikwu*. Kickaha retira la lance comme l'homme disparaissait derrière la bête de selle.

À cet instant, les premiers Thanas avaient déjà fait leur apparition, et la mêlée commença.

L'affrontement aurait dû être bref, car les Amérindiens étaient inférieurs en nombre et démoralisés, surpris alors qu'ils étaient à pied, ce qui revenait au même que s'ils avaient posé culotte. Mais, alors que les cinq derniers survivants combattaient avec l'énergie du désespoir, de nouveaux cris de guerre et hurlements vinrent s'ajouter au vacarme.

Kickaha releva les yeux et jura. D'autres Amérindiens arrivaient sur les lieux, en nombre suffisant pour avoir raison des Thanas. Dans une minute environ, ils seraient au sein de la mêlée.

Il se dressa sur ses étriers et regarda les vagues. Il ne put tout, d'abord rien discerner, hormis quelques créatures amphibies. Puis il vit une tête et des bras battre les flots. Quelques secondes plus tard, il repéra un second nageur.

Kickaha reporta son regard sur la plage. Un certain nombre d'*hikwus* sans cavalier avaient pris la fuite lorsqu'il avait chargé le petit groupe d'Indiens et trois de ces animaux se tenaient à l'orée de la forêt, où ils se nourrissaient des branches des arbres. Ils faisaient avant tout preuve de loyauté envers eux-mêmes, ou plutôt envers leur estomac.

En parlant de loyauté, que dire de la sienne ? Était-il en dette vis-à-vis des Thanas ? Non, pas vraiment. Il était exact qu'ils l'avaient adopté, qu'ils avaient fait de lui une sorte de frère de sang. Mais il n'avait alors eu le choix qu'entre se soumettre et mourir, ce qui ne constituait pas un choix digne de ce nom. Il ne devait absolument rien à cette tribu.

Se tenant toujours debout sur ses étriers, il agita sa lance à l'attention des deux têtes qui émergeaient hors des flots. Un bras blanc se dressa pour lui faire un signe. Anania, sans aucun doute. Il utilisa sa lance pour lui indiquer qu'elle devait obliquer vers un point situé plus bas sur la plage. Elle et McKay obéirent immédiatement.

Bien. Ils sortiraient des flots à une certaine distance du champ de bataille et pourraient s'emparer de deux des élans qui broutaient des feuilles. Mais il leur faudrait un certain temps pour y parvenir et, lorsqu'ils les atteindraient, les Amérindiens pourraient avoir déjà remporté la victoire. C'était à lui qu'il incombait de donner à Anania

le temps dont elle avait besoin.

Il poussa des hurlements et lança son *hikwu* au galop. Sa lance se planta profondément dans le cou d'un peau-rouge qui venait de désarçonner un Thana d'un coup de massue. Une fois de plus, Kickaha arracha sa lance du corps. Il jura. La pointe de silex s'était détachée de la hampe. Bah ! C'était sans importance. Il enfonça l'extrémité émoussée de l'arme dans la nuque d'un autre Indien, ce qui l'étourdit suffisamment pour lui permettre de lui planter la lance dans le ventre.

Puis quelque chose atteignit la tête de Kickaha et celui-ci tomba sur la plage, à demi inconscient. Durant un instant, il resta étendu alors que les sabots brassaient le sable, le broyaient, frôlaient son corps. Un homme s'effondra à côté de lui. C'était un Thana, Toini, le jeune indigène qui lui avait fait passer de mauvais moments. Du sang coulait à la tête et à l'épaule du jeune guerrier, mais il n'était pas hors de combat pour autant. Il se releva en titubant, pour être heurté par un *hikwu* et projeté à nouveau sur le sol.

Kickaha se releva et se rendit compte qu'il saignait. Quel que fût l'objet qui l'avait atteint au sommet du crâne, il lui avait fendu le cuir chevelu. Mais Kickaha n'avait pas le temps de s'en occuper. Il bondit vers un cavalier indien qui assenait des coups de boomerang à un Thana, saisit le bras de l'homme et le désarçonna. Le guerrier tomba en hurlant sur Kickaha et tous deux atterrirent sur le sable.

Kickaha prit le nez du peau-rouge entre ses dents et le mordit cruellement. Sa main tâtonna, se referma sur des testicules et serra.

L'homme poussa un hurlement et roula de côté. Kickaha desserra les dents, bascula sur le dos et redressa le cou pour voir son adversaire. Puis il abattit avec violence son talon sur la tête de l'Indien qui s'affaissa et se tut. Un sabot écorcha douloureusement le côté de son bras. Il roula sur le sol afin de ne pas être piétiné. Il fut alors renversé par quelque chose, sans doute une patte d'*hikwu*. Il se releva et se remit à ramper jusqu'au moment où une lance vint se planter dans le sable, juste devant son visage. Puis, finalement, il atteignit les flots.

Là, il rouvrit les yeux et plongea la tête sous la surface. Il la releva juste à temps pour voir deux cavaliers venir vers lui : un Thana et un Amérindien qui s'assenaient des coups de boomerang. L'*hikwu* mâle de l'un poussait vers les flots la monture femelle de l'autre. Si Kickaha restait sur place, il serait piétiné.

Il plongea pour s'éloigner ; son visage et sa poitrine raclèrent le fond sablonneux. Lorsqu'il remonta à l'air libre, il se trouvait environ six mètres plus loin. Il reconnut alors le Thana qui était repoussé vers la mer.

C'était le chef. Il tenait dans une main le couteau de métal de Kickaha et dans l'autre un boomerang, mais il ne pouvait égaler le

jeune Indien. Ses bras se mouvaient avec lenteur, comme s'il était totalement épuisé, et le peau-rouge souriait en savourant son triomphe à l'avance.

Kickaha se redressa, avec de l'eau jusqu'à la taille, puis il s'avança vers les combattants. Il arriva au côté du chef à l'instant précis où un coup de boomerang de l'Indien rendait inerte le bras du vieil homme. Le boomerang du chef tomba. Il lança son bras gauche, mais le couteau rata son but. L'arme de bois de son adversaire s'abattit à deux reprises sur son crâne.

Wergenet laissa échapper le couteau. Kickaha plongea pour récupérer l'arme, nagea au ras du fond, et ses mains touchèrent la lame. Puis quelque chose tomba sur lui : Wergenet, naturellement. Le choc expulsa tout l'air des poumons de Kickaha qui étouffa. De l'eau emplit sa gorge et il se redressa en toussant. Il fut à nouveau sous les flots, poussé par le peau-rouge qui avait sauté au bas de son *hikwu*. Kickaha était nettement désavantagé. Il essayait à la fois de retenir sa respiration et de retrouver à tâtons le couteau qu'il avait lâché.

La stature de son adversaire était inférieure à la sienne, mais il ne faisait aucun doute qu'il était fort et rapide. Sa main gauche se referma sur la gorge de Kickaha et sa main droite se leva, tenant le boomerang. Kickaha releva ses yeux emplis d'eau et crut sa dernière heure arrivée. Il lança sa jambe droite entre celles de l'homme, et son genou l'atteignit dans l'entrejambe. Comme le geste avait commencé sous l'eau, la puissance du coup ne fut pas aussi grande que Kickaha l'aurait souhaité. Cependant, elle fut suffisante pour faire souffrir le peau-rouge. La main de l'homme lâcha le cou de Kickaha et il se redressa, le visage déformé par la douleur.

Kickaha était toujours allongé dans l'eau, sur le dos, mais ses quintes de toux s'étaient interrompues. Sa main gauche toucha quelque chose de dur. Ses doigts s'ouvrirent et se refermèrent sur la lame, puis ils remontèrent le long de l'objet et se serrèrent sur son manche. L'Indien se pencha pour saisir à nouveau la gorge de celui qu'il considérait toujours comme un ennemi nettement désavantagé. Mais il se tenait de côté afin que Kickaha ne pût lui donner un autre coup de pied dans l'entrejambe.

Kickaha planta l'extrémité du couteau dans le ventre du jeune guerrier, juste au-dessus de la région pubienne, et la lame fendit la chair jusqu'au nombril. L'homme lâcha le boomerang et laissa retomber la main qui se dirigeait vers la gorge de Kickaha. Il parut surpris, étreignit son ventre et tomba tête la première dans les flots.

Il fallut quelques instants à Kickaha pour expectorer toute l'eau qui avait pénétré dans ses poumons. Puis il prit le temps d'observer la scène. Les montures du chef et du peau-rouge avaient fui. Anania et McKay se trouvaient encore à plus d'une centaine de mètres de la rive

et nageaient avec vigueur. Sur la plage, l'affrontement tournait à l'avantage des Amérindiens. Mais d'autres Thanas arrivaient, y compris des femmes, ainsi qu'Onil et Opwel qui étaient descendus de leurs perchoirs. Kickaha estima que les peaux-rouges ne pourraient résister longtemps face à ces renforts.

Après avoir ôté la ceinture et la gaine de couteau de Wergenget, il en ceignit sa taille. Puis il ramassa un boomerang et s'avança jusqu'au moment où l'eau arriva à la hauteur de ses genoux. Ensuite il longea le rivage, dépassa les lieux du combat, gagna la terre ferme et se mit à courir sur le sable. Lorsqu'il fut à proximité de quelques élans sans cavalier, il ralentit le pas et s'en approcha avec précaution. Puis il saisit leurs rênes et les attacha à des buissons. Un autre *hikwu* sans cavalier passa au trot mais, lorsque l'homme l'appela, il ralentit suffisamment son allure pour laisser saisir ses rênes. Kickaha l'attacha également et regagna les flots afin d'aider les nageurs. Ils étaient épuisés et à bout de souffle lorsqu'ils arrivèrent, quelques minutes plus tard. Kickaha dut les soutenir tous deux afin qu'ils pussent atteindre la rive sans s'effondrer. Ils se laissèrent tomber sur le sable et haletèrent comme des soufflets de forge.

— Il faut vous relever et enfourcher un *hikwu*, leur dit-il.

— Un *hikwu* ? parvint à demander Anania.

— Les élans. Vos destriers piaffent d'impatience. Ils ont hâte de vous emporter loin de tout péril.

Il désigna les montures du doigt et Anania parvint à sourire.

— Kickaha, quand seras-tu donc sérieux ?

Il l'aida à se relever. Elle l'enlaça et ne put retenir des larmes de joie.

— Oh Kickaha, j'ai cru ne jamais te revoir !

— Nos retrouvailles me comblent de bonheur, mais je serais encore plus heureux si nous filions sans attendre.

Ils coururent jusqu'aux animaux, les détachèrent et montèrent en selle. Puis ils s'éloignèrent au galop. Le tumulte des armes et les cris de la bataille s'estompèrent et, lorsqu'ils eurent franchi une autre courbe du rivage, ils perdirent les combattants de vue et n'entendirent plus le moindre son. Ils adoptèrent un trot rapide, puis Kickaha expliqua à Anania ce qui lui était arrivé, en omettant discrètement certains détails gênants. Elle fit à son tour un résumé de ses aventures, légèrement censuré. Tous deux comptaient compléter leur récit plus tard, l'instant leur paraissant mal choisi.

— Lorsque vous avez monté la garde dans des arbres, n'avez-vous jamais vu quelque chose qui pourrait être le palais ? demanda Kickaha.

Elle secoua négativement la tête.

— J'estime que nous devrions escalader une des montagnes qui

entourent cette mer et jeter un coup d'œil sur les environs. Certaines ont près de quinze cents mètres de hauteur. Si nous pouvions en atteindre le sommet, nous pourrions voir à... hmmm, il y a si longtemps que je ne m'en souviens plus. Attends une minute. Je pense qu'à cette altitude l'horizon doit se trouver à... environ cent cinquante kilomètres.

— La distance exacte importe peu. Ce qui compte, c'est que nous pourrions voir très loin et que le palais est très gros, si l'on en croit Urthona. D'autre part, il est possible que l'horizon de cette planète soit plus proche que celui de la Terre. De toute façon, ça vaut la peine d'essayer.

Anania le reconnut et McKay ne fit aucun commentaire. Il savait que ses compagnons d'aventure feraient ce qu'ils avaient décidé d'accomplir. Il les suivit à travers bois.

Il leur fallut trois jours pour atteindre le sommet du pic conique. L'ascension était assez difficile, mais ils devaient prendre le temps de chasser et de s'accorder du repos, ainsi qu'à leurs montures. Après avoir entravé les animaux, Anania et Kickaha poursuivirent l'escalade à pied. Ils laissaient à McKay le soin de s'assurer que les *hikwus* ne s'éloigneraient pas trop. Les trente derniers mètres d'ascension furent les plus difficiles... La montagne se terminait par une flèche qui oscillait constamment en raison des légères transformations de la masse principale. Le sommet lui-même, bien qu'il ressemblât à une pointe d'aiguille lorsqu'on le regardait depuis la base de la montagne, était une plate-forme qui avait approximativement la taille d'une grande table de salle à manger. Ils se hissèrent sur ce plateau et parcoururent la mer du regard, en regrettant de ne pas posséder une paire de jumelles.

— Rien, dit finalement Kickaha.

— Je le crains.

Anania se tourna vers l'intérieur des terres et lui serra le bras.

— Regarde !

Le regard de Kickaha suivit la ligne dont le bras d'Anania marquait le départ.

— Je ne sais pas, dit-il. Ça ressemble plutôt à un gros rocher sombre, ou encore à une colline.

— Non, cette chose se déplace ! Attends une minute !

Si l'objet s'était trouvé un peu plus à droite ou à gauche d'un kilomètre, ils ne l'auraient probablement pas vu, car il aurait été masqué par une ou deux montagnes. Il se déplaçait juste au-delà d'un très large défilé et montait une pente douce. Kickaha estima qu'il devait se trouver à une trentaine de kilomètres d'eux et qu'il était gigantesque.

— Ce ne peut être que le palais ! dit-il. Il doit avoir franchi un

défilé pour quitter la zone côtière !

Cependant, sa joie était tempérée par la distance qui les séparait du palais. Le temps de descendre de la montagne, de gagner le col le plus proche et le traverser, le palais se trouverait encore plus loin. De plus, ils ne pourraient utiliser les deux montagnes comme points de repère. Lorsqu'ils atteindraient l'autre côté du défilé, les monts auraient peut-être disparu, ou ils se seraient divisés en quatre collines, ou ils auraient fusionné. Il était tellement facile de se perdre en ce monde où il n'existait ni est, ni nord, ni sud, ni ouest.

Cependant la chaîne qui entourait la mer se trouverait alors derrière eux, et elle ne changeait pratiquement jamais de forme.

— En route ! dit-il comme il se laissait glisser au bas du petit plateau.

XVIII

Douze jours plus tard, le trio espérait arriver bientôt en vue du palais. Les deux pics entre lesquels la demeure s'était glissée s'étaient métamorphosés en un énorme mamelon, sur le pourtour duquel s'étaient creusées de profondes cavités qui avaient été emplies d'eau par les fortes pluies du jour précédent. Cela les contraindrait à effectuer un détour d'environ quinze kilomètres autour du colossal massif.

Avant qu'ils eussent entièrement contourné le mont, ce dernier prit la forme d'un cône, les dépressions se comblèrent et l'eau se répandit alentour. Ils décidèrent de gravir le pic afin de revoir l'ex-demeure d'Urthona. Ils estimaient que l'effort en valait la peine, bien que cela dût les retarder encore. Le bâtiment mobile avait pu s'éloigner en ligne droite, virer dans n'importe quelle direction, ou encore suivre une large courbe pour revenir derrière eux. Selon l'oncle d'Anania, la demeure se déplaçait au hasard lorsqu'elle était en pilotage automatique.

Du sommet du pic, ils regardèrent dans toutes les directions. Des plaines et des monts s'étaient, changeant de forme lentement. Ils voyaient de grandes quantités de bêtes sauvages et, ici et là, les masses sombres des bosquets et des forêts de plantes voyageuses. Sur leur droite, dans le lointain, apparaissaient de minuscules silhouettes : une caravane d'indigènes en route pour le pays de la mer.

Leurs yeux étaient douloureux à force de scruter le paysage, et, finalement, Kickaha remarqua un point qui s'éloignait lentement en ligne droite. Était-ce une armée d'arbres ou le palais ?

— Si c'étaient des plantes, je ne crois pas que nous pourrions les voir, fit remarquer Anania. Elles ne sont pas très grandes, tu le sais, et, à cette distance, l'objet que nous voyons doit avoir une hauteur considérable.

— Espérons que tu aies raison.

McKay grommela. Il en avait plus qu'assez de devoir progresser, ainsi que leurs montures, aux limites de l'épuisement total.

Ils n'avaient d'autre choix que de continuer. Ils se déplaçaient plus rapidement que le palais, mais ils devaient s'arrêter pour chasser, manger, boire et dormir. La demeure, elle, poursuivait sans interruption sa progression à son allure modérée : un kilomètre à l'heure, comme une énorme tortue stupide et infatigable, dans la tiédeur du jour et de la nuit, en quête d'un mâle. Et elle ne laissait pas la moindre trace, puisqu'elle flottait à cinquante centimètres au-dessus du sol.

Durant les trois jours suivants, il y eut de grandes pluies. Ils continuèrent leur progression sur le sol détrempé et supportèrent les averses glaciales, mais d'innombrables dépressions se formèrent et s'emplirent d'eau, ce qui les obligea à faire de longs détours et à perdre bon nombre de kilomètres.

Six jours après avoir aperçu le palais, ils perdirent la monture d'Anania. Un lion attaqua l'élan pendant leur sommeil. Ils parvinrent à repousser le félin, mais ils durent achever le *hikwu* gravement blessé. Il leur fournit une réserve de viande qui durerait plusieurs jours avant d'être avariée, mais Anania dut ensuite monter tour à tour en croupe des montures des deux hommes. Et cela les ralentit encore.

Le seizième jour, ils gravirent une autre montagne afin d'observer à nouveau les alentours. Cette fois, ils purent identifier formellement l'objet qu'ils poursuivaient, mais celui-ci n'était guère plus proche que la fois précédente.

— Nous risquons de le poursuivre tout autour de ce monde, dit McKay avec mauvaise humeur.

— Quand faut y aller, répondit joyeusement Kickaha. Depuis un certain temps, vous n'arrêtez pas de râler, Mac. Vous commencez à me, taper sérieusement sur les nerfs. Je sais que notre vie n'est pas rose et que vous n'avez pas pu coucher avec une femme depuis pas mal de temps, mais vous auriez intérêt à sourire et à tout supporter sans grommeler. Faites quelques plaisanteries et dansez le cake-walk de temps en temps. McKay était maussade.

— Je ne suis pas un joyeux négro qui vient faire son numéro pour les fêtes de fin d'année.

— Très juste, mais Anania et moi faisons notre possible pour rendre tout cela moins pénible et je vous suggère de changer d'attitude. Votre sort pourrait être pire. Vous auriez pu mourir. Nous avons une chance, une bonne chance, de quitter ce monde. Vous pourrez peut-être regagner la Terre, mais, à mon sens, il vaudrait mieux pour les Terriens que vous n'y parveniez pas. Vous avez volé, torturé, tué et violé. Mais vous parviendriez peut-être à changer si vous vous trouviez dans un environnement différent. Je pense donc que vous ne devriez pas retourner sur Terre.

— Comment diable sommes-nous passés de mon sale caractère à

un pareil sujet ? demanda McKay.

Kickaha sourit.

— Une chose en amène une autre. Ma conclusion, c'est que vous êtes un fardeau. Anania et moi pourrions nous déplacer plus rapidement si nous n'avions pas à vous transporter sur nos élan.

— Vos élan ? McKay s'anima et son abattement se transforma en colère. C'est elle qui monte mon *gregg* !

— En vérité, cet animal appartient à un Indien. Appartenait, devrais-je dire. À présent, il est à celui qui peut se l'approprier. Est-ce suffisamment clair ?

— Vous allez m'abandonner ?

— Le bon sens le voudrait. Mais nous ne le ferons pas tant que vous nous aiderez. Aussi... (il se mit brusquement à hurler :) Cessez de gémir et de grommeler, bon Dieu !

McKay sourit.

— D'accord, vous devez avoir raison. Habituellement, je ne suis pas du genre geignard, mais ceci... (Il fit un large geste de la main pour désigner ce monde.) C'est vraiment trop. Pourtant, je promets de ne plus râler. Je n'ai pas dû être très amusant à supporter.

— D'accord, repartons. Au fait, est-ce que je vous ai raconté ce qui m'est arrivé lorsque j'ai dû me cacher dans une cave bien garnie, dans une ville de France, quand les Chleuhs l'ont reprise ?

Deux mois plus tard, ils n'avaient toujours pas rattrapé la demeure vagabonde. Mais ils en étaient bien plus près. Lorsqu'il leur arrivait de l'entrevoir, elle ne se trouvait plus qu'à une quinzaine de kilomètres. Même à cette distance, elle semblait énorme. Son point culminant devait se trouver à près de huit cents mètres de hauteur. Elle avait environ trois cent cinquante mètres en longueur et en largeur, et sa base était plate.

Kickaha pouvait voir les contours mais il ne pouvait naturellement pas distinguer les détails. Selon Urthona, le palais volant, vu de près, ressemblait à une cité des *Mille et Une Nuits*, avec des centaines de tours, de minarets, de dômes et d'arcades. De temps en temps, il changeait de couleur et se nimbait d'arcs-en-ciel.

Il avait à présent atteint le dernier quart d'une plaine démesurée qui s'était formée alors qu'ils descendaient une montagne. La chaîne qui l'entourait s'était aplatie et les animaux venus de ses versants s'étaient regroupés en immenses troupeaux.

— Il est à une quinzaine de kilomètres, dit Kickaha. Et il doit lui rester environ quarante-cinq kilomètres à parcourir avant d'atteindre l'extrémité de la plaine. Nous devrions essayer de le rattraper maintenant. Il faut faire galoper nos *hikwu* jusqu'à l'épuisement, puis continuer à pied. Avancer toujours, peu importe comment.

Ses compagnons de voyage étaient d'accord, mais ne

manifestaient guère d'enthousiasme. Ils avaient perdu du poids, leurs joues creusées et leurs yeux cernés témoignaient d'un épuisement presque total. Cependant ils savaient qu'ils devaient faire cet ultime effort. Lorsque le palais aurait atteint les montagnes, il gravirait facilement leurs pentes, glissant à la même vitesse que dans la plaine, alors que l'allure de ses poursuivants serait considérablement ralentie par l'ascension.

Ils firent galoper les pauvres bêtes qui leur servaient de montures. Les élans obéirent de leur mieux, mais ils étaient loin de se trouver en pleine forme. Ils gagnaient cependant du terrain. Les hardes d'animaux se scindaient devant eux, les antilopes et les gazelles prenaient la fuite, affolées. Pendant les instants de panique, les prédateurs tiraient avantage de la confusion. Chiens, babouins, moas et lions bondissaient sur les animaux en fuite et les renversaient. Rugissements, aboiements, hurlements s'élevaient autour des cavaliers qui se hâtaient vers leur but fugitif.

À présent, Kickaha pouvait voir devant eux des créatures très étranges. Il s'agissait sans doute de plantes mobiles n'ayant rien de commun avec tout ce qu'il avait déjà rencontré. Elles ressemblaient essentiellement à d'énormes bûches dotées de nombreuses pattes. Les troncs gris pâle se déplaçaient horizontalement et portaient de courtes branches trapues avec six ou sept feuilles vert foncé en forme de diamant. À chaque extrémité du tronc se dressaient des protubérances qui rappelaient des candélabres. Mais Kickaha, en passant près d'un de ces êtres, vit que des yeux, d'énormes yeux très proches de ceux des humains, terminaient chaque branche du chandelier. Les arbres suivirent du regard les deux élans qui passaient près d'eux au galop.

La plupart de ces créatures d'épouvante se trouvaient devant eux. Leurs troncs avaient une ouverture à une extrémité, aucune à l'autre. Kickaha éloigna sa monture, immédiatement imité par McKay.

— L'aspect de ces êtres ne me dit rien qui vaille ! cria Kickaha à l'attention d'Anania qui était en croupe derrière lui.

— À moi non plus !

Une des grosses bûches, à environ cinquante mètres sur le côté, commença à relever l'extrémité béante et la pointa vers eux. L'autre extrémité s'appuya sur le sol pendant que les pattes antérieures commençaient à s'allonger, telles des perches télescopiques.

La chose rappelait désagréablement à Kickaha un mortier en position de tir.

Un instant plus tard, une fumée noire sortit de l'ouverture visible à l'extrémité du tronc. Une chose noire et indistincte jaillit à son tour du nuage de fumée, décrivit une parabole et tomba à environ vingt pas sur leur droite.

L'objet heurta l'herbe couleur rouille et explosa.

L'élan poussa un cri et se mit à galoper encore plus vite, comme s'il avait reçu une énergie nouvelle.

Kickaha resta partiellement sourd durant un instant. Mais il n'était pas hébété au point de ne pas reconnaître l'odeur de la fumée. De la poudre noire !

— Kickaha, tu saignes ! dit Anania.

Il ne souffrait pas et le moment eût été mal choisi pour s'arrêter et chercher où il avait été touché. Il hurla d'autres encouragements à son *hikwu*. Mais ses cris furent noyés par le fracas d'une douzaine d'explosions qui se produisaient tout autour de lui. La fumée l'aveugla un instant, puis il sortit de la nappe opaque. À présent, il ne pouvait plus rien entendre. Cependant, les mains d'Anania serrées autour de sa taille lui indiquaient qu'elle se trouvait toujours derrière lui.

Il regarda par-dessus son épaule. McKay le talonnait, fuyant les nuages noirs. L'homme et sa monture étaient à leur tour suivis par un projectile : un objet noir en forme d'obus qui avançait paresseusement, tout au moins le semblait-il. Il descendit derrière McKay, heurta le sol, et un noyau de feu s'éleva avec un grondement en produisant un nuage de fumée. La monture du noir fut projetée en avant. McKay, désarçonné, heurta le sol et roula sur lui-même. Le corps massif de son *hikwu* effectua un saut périlleux pour retomber à côté de lui, le ratant de peu. Mais McKay se releva et se mit à courir. Kickaha tira sur les rênes de son *hikwu* pour l'arrêter.

À travers la nappe de fumée qui dérivait, il put voir qu'une douzaine de plantes avaient dressé leurs troncs évidés et les dirigeaient vers les humains. De la fumée, du bruit et des projectiles jaillirent de la gueule de deux d'entre elles. Les obus explosèrent à une douzaine de mètres derrière McKay. L'homme se jeta sur le sol, trop tard, naturellement, pour éviter le choc, mais il se releva et se remit à courir dès que tout se fut calmé.

Deux petits cratères étaient visibles dans le sol, juste derrière lui.

Miraculeusement, l'élan de McKay ne s'était rompu *ni le cou, ni les pattes*. Il se releva ; les lèvres retroussées montraient ses grosses dents allongées, ses yeux paraissaient deux fois plus grands que de coutume. Il passa au galop à côté de McKay qui ouvrit la bouche pour lui crier des injures que Kickaha ne put entendre.

Anania avait déjà compris ce qu'il fallait faire. Elle glissa au bas de la selle et fit des gestes à Kickaha, car elle savait qu'il ne pouvait l'entendre. Il planta ses talons dans les flancs de sa monture et lui hurla quelque chose, non sans se dire que l'animal devait être aussi sourd que lui. La bête obéit et partit à la poursuite de l'élan de McKay. La course fut assez longue et ne se termina que lorsque la monture du noir cessa de galoper. De l'écume tachetait sa tête, de sa bouche à son front, et ses flancs enflaient et s'aplatissaient comme un soufflet.

L'animal s'affaissa, roula de côté et mourut.

Sa croupe était, couverte de sang.

Kickaha revint vers Anania et McKay. Ils étaient blessés eux aussi, principalement dans le dos. Du sang coulait d'une vingtaine de petits objets plantés dans leur peau. Il prenait à présent conscience que son sang à lui provenait d'un point situé juste au-dessus de son omoplate droite.

Il saisit la chose fichée dans sa chair et l'arracha. Puis il essuya le sang qui la maculait et la regarda. C'était une étoile cristalline à six pointes.

— C'est le shrapnel le plus insensé que j'aie jamais vu, dit-il.

Personne ne l'entendit.

Les plantes, qu'il avait aussitôt baptisées des labre-canons, avaient noté que leurs projectiles n'avaient pas une portée suffisante pour atteindre leurs objectifs. Elles s'éloignaient lentement sur leur centaine de paires de pattes fines terminées par de gros pieds. Quinze minutes plus tard, Kickaha les vit lancer leurs œufs explosifs assez près d'un éléphanteau pour le tuer. Certaines de ces créatures grimpèrent alors sur sa dépouille et se mirent à la déchiqeter avec des griffes rétractiles sorties de leurs pieds. Les membres antérieurs amenaient les morceaux de viande jusqu'à une ouverture située sur le côté du tronc.

Apparemment, le cadavre de la monture de McKay se trouvait trop loin pour qu'ils pussent le voir.

Anania et McKay passèrent les dix minutes suivantes à effectuer une opération douloureuse : ils retirèrent les « shrapnels » de leur peau. Des emplâtres d'herbe furent appliqués sur les blessures afin d'arrêter l'hémorragie.

— J'aimerais vraiment fourrer Urthona dans l'âme d'un de ces canons végétaux, avoua Kickaha. Je prendrais un vif plaisir à le voir chevaucher l'obus. Il a dû éprouver une satisfaction sadique à concevoir de pareilles créatures.

Il ignorait comment ces êtres pouvaient convertir leur nourriture en poudre noire. Pour fabriquer le mélange détonant, il fallait du charbon, du salpêtre et du soufre. C'était un mystère. Il en existait un autre : comment ces choses faisaient-elles « pousser » les obus ? Et un troisième : comment mettaient-elles à feu la charge qui propulsait les projectiles ?

Il n'avait pas le temps d'approfondir la question. Il avait perdu une demi-heure à poursuivre la monture de McKay et ce dernier n'avait plus de destrier.

— Bon, ne discutons pas, dit-il en mettant pied à terre. Anania, poursuis le palais le plus rapidement possible. Tu iras plus vite et seule tu es la plus légère d'entre nous, donc la moindre charge pour *l'hikwu*. J'ai envisagé un instant de courir à tes côtés avec McKay, en nous

retenant à la selle. Mais cela rouvrirait nos blessures et c'est hors de question.

— Pars immédiatement. Si tu rattrapes le palais, tu pourras peut-être y pénétrer et l'arrêter. Les chances sont minces, mais ce sont les seules que nous ayons.

— Nous vous suivrons sans nous presser.

— Ça se tient, répondit Anania. Souhaitez-moi bonne chance.

Elle cria : « Heelhyu ! » — le mot Wendow qui correspondait à « Hue ! » — et l'élan partit au trot. Finalement, à force de le cingler, Anania parvint à le faire galoper.

McKay et Kickaha la suivirent à pied. Les mouches se posaient sur leurs blessures. Derrière eux, des explosions retentirent à nouveau : les libre-canons bombardaient une harde d'antilopes.

Une heure s'écoula. À présent, ils avançaient à petites foulées mais leurs jambes de plomb et leur respiration sifflante montraient qu'ils ne pourraient maintenir très longtemps cette allure. Cependant le palais était plus gros. Ils gagnaient du terrain sur lui. La petite silhouette d'Anania et de sa monture s'était fondue dans l'ocre des pâturages de ce qui semblait être une plaine infinie.

Ils s'arrêtèrent pour boire de l'eau croupie dans l'outre que McKay avait récupérée sur le cadavre de son *hikwu*.

— Mon vieux, si elle ne rattrape pas ce palais, nous resterons bloqués sur ce monde pour le reste de notre vie, dit McKay.

— Le palais reviendra peut-être en arrière, rétorqua Kickaha sur un ton qui manquait d'optimisme.

Juste comme il soulevait l'outre pour verser l'eau dans sa bouche ouverte, il sentit trembler la terre. Il refusa d'y prêter attention et étancha sa soif. Mais comme il reposait l'outre, il comprit brusquement qu'il ne s'agissait pas du tremblement provoqué par les transformations du terrain. C'était une véritable secousse. Le sol se soulevait et s'affaissait, et il avait l'impression de se trouver sur une plaque posée dans un énorme bol de gelée secoué par un géant. L'effet produit était effrayant et lui donnait la nausée.

McKay s'était jeté sur le sol et Kickaha décida de l'imiter. Il était inutile de gaspiller son énergie à essayer de rester debout. Il se tourna pour faire face au palais afin de voir ce qui se produisait dans cette direction. La chance n'était décidément pas avec eux. Tant que durerait ce grand tremblement de terre, Anania ne pourrait poursuivre le palais.

Les mouvements ascendants et descendants se poursuivaient. Les animaux avaient fui vers les montagnes — le pire des refuges si les secousses telluriques devaient continuer longtemps. Les oiseaux s'étaient envolés, formant des millions de grains de sel et de poivre qui constellaient le ciel avant de se coaguler et de former un grand nuage.

Ils se dirigeaient tous vers le palais.

Il vit finalement un point venir vers eux. Quelques minutes, et le point devint Anania et sa monture. Puis la silhouette se divisa et ses deux éléments roulèrent sur le sol. Seule Anania se releva. Elle courut vers eux, ou plutôt elle essaya. Les vagues de terre couvertes d'herbe étaient semblables aux lames de l'océan. Elles s'élevaient derrière elle et l'envoyaient glisser sur leur pente, la tête la première. Elle se releva et se mit à courir. À nouveau, elle disparut derrière une grosse lame, comme un frêle esquif pris dans une tempête.

— Je commence à avoir envie de dégueuler, déclara McKay.

Il le fit. Jusqu'à cet instant, Kickaha était parvenu à dompter ses propres nausées, mais le bruit produit par les haut-le-cœur du noir donnèrent le coup d'envoi à ses propres vomissements.

Puis tous les sons furent couverts par un fracas aussi assourdissant que si le monde s'était brisé. Jamais Kickaha, de toute sa vie, n'avait été épouvanté à ce point. Il s'agenouilla malgré tout et regarda dans la direction d'Anania. Il ne put la voir.

Juste au-delà du point où il avait vu Anania pour la dernière fois, la Terre s'enroulait comme un rouleau de parchemin. Cependant la jeune femme avait pu tomber dans l'immense fissure qui venait de se former. Il se leva et cria son nom.

Puis il tenta de courir vers elle, mais le sol se souleva avec tant de violence qu'il fut projeté à trente centimètres de hauteur. Lorsqu'il retomba, il glissa sur le versant d'une lame, face contre terre.

Il réussit à se relever et, durant un instant, il fut encore plus désorienté. Il avait de plus en plus l'impression que tout ce qui l'entourait était irréel. Dans le lointain, les montagnes semblaient s'enfoncer dans le sol, comme si la planète s'était ouverte pour les engloutir.

Puis il prit conscience qu'elles ne tombaient pas et que c'était au contraire le sol où il se trouvait qui s'élevait vers le ciel.

Kickaha était prisonnier sur une masse de terre qui s'arrachait à la planète et en devenait son satellite temporaire.

Le palais avait disparu, mais Kickaha avait pu voir qu'il était resté sur l'astre principal. Si la fissure s'était produite deux kilomètres plus loin, la demeure d'Urthona serait partie à la dérive avec ses poursuivants.

XIX

Le satellite se trouvait à présent à cent cinquante kilomètres au-dessus de la planète mère et suivait une orbite stable, mais de courte durée. Quatre cents jours environ s'écouleraient avant que la masse la moins importante se mît à descendre vers la plus grosse. Et la chute serait très lente.

L'air ne paraissait pas moins dense qu'à la surface de la planète. À une altitude de cent cinquante-huit mille quatre cents mètres, la pression atmosphérique était la même qu'au niveau de la mer. Urthona ne leur avait jamais expliqué les principes physiques de ce phénomène. Sans doute parce qu'il ne les connaissait pas. Bien qu'il eût fourni les spécifications de cet univers de poche, il avait laissé à une équipe d'hommes de science le soin de s'occuper des détails d'ordre matériel. Les savants étaient morts des millénaires auparavant et leurs connaissances s'étaient perdues depuis longtemps. Mais leur œuvre survivait et continuerait sans doute d'exister jusqu'à l'effondrement de tous les univers.

Après que le satellite eut quitté la planète principale, les secousses n'avaient pas cessé immédiatement. Le petit astre avait commencé à s'adapter à la situation la masse cunéiforme s'était transformée en sphère. Le processus cataclysmique avait pris douze jours, durant lesquels les êtres vivants emportés à la dérive avaient effectué des déplacements plus rapides et plus importants que d'ordinaire afin de ne pas être ensevelis. La majorité des créatures vivantes n'y étaient pas parvenues. Une chaleur impensable s'était dégagée durant la métamorphose de ce monde, mais un peu de fraîcheur avait été apportée par les violents orages qui s'étaient succédé. Durant près d'une quinzaine de jours, Kickaha et ses compagnons avaient vécu dans un bain turc, obsédés par un unique désir : s'allonger et reprendre leur souffle. Mais ils avaient sans cesse dû se déplacer, parfois avec énergie.

Par ailleurs, la gravité sur le satellite n'atteignait qu'un seizième de celle de la planète, et, tout effort leur permettait d'atteindre un

point plus éloigné bien plus rapidement. De plus, ils étaient entourés de cadavres d'animaux et de plantes mortes, ce qui leur évitait de chasser. Ils disposaient également d'une autre source de nourriture : les semences volantes. Au début de la séparation, chaque plante se trouvant sur la lune avait libéré des centaines de graines qui avaient été emportées par le vent sur des ailes très fines ou des masses de filaments. Elles s'étaient élevées, puis certaines d'entre elles avaient dérivé vers le bas, en direction de la planète mère, et les autres étaient tombées sur le satellite. Elles étaient très petites, mais une vingtaine constituaient une bouchée riche en protéines. Même les ailes légères et les filaments étaient comestibles.

— La méthode de la nature, ou d'Urthona, pour s'assurer que les diverses espèces de plantes survivront à la catastrophe, fit remarquer Kickaha.

Mais lorsque les modifications du terrain cessèrent et que les cadavres commencèrent à dégager une odeur trop nauséabonde, ils durent se remettre à chasser. Les humains pouvaient courir plus rapidement et sauter plus loin après avoir maîtrisé ce nouveau mode de déplacement, mais les animaux bénéficiaient des mêmes avantages. Kickaha confectionna une nouvelle sorte de bolas composée de deux ou trois crânes d'antilope réunis par une lanière de cuir brut. Il le faisait tourner autour de lui puis lançait l'objet qui rasait le sol et allait entraver les pattes de leur proie. McKay et Anania confectionnèrent leurs propres bolas et ils se révélèrent tous trois fort adroits au lancer de ces armes. Ils parvinrent même à capturer quelques élans sauvages.

Les graines qui étaient retombées sur le satellite prenaient racine et quelques plantes poussaient rapidement. Autour d'elles, l'herbe et le sol se décoloraient à mesure que les éléments nutritifs étaient absorbés. Des pattes poussaient à l'arbrisseau et celui-ci retirait ou brisait ses racines avant de se diriger vers un sol plus riche. Ces pattes tomberaient bientôt pour être remplacées par de nouvelles, plus longues et plus solides. Après trois déplacements, les plantes demeuraient enracinées jusqu'à leur pleine maturité. Leur croissance était extrêmement rapide si l'on se référait aux normes terrestres.

Les éléphants, les élans et les autres herbivores en dévoraient un grand nombre. Mais il en restait assez pour former d'innombrables bosquets d'arbres et de cuissons ambulants.

Les arbres avaient toujours des ennuis avec les babouins, les chiens et les fauves. À ceux-ci s'ajoutait un énorme oiseau qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion de voir auparavant. Ailes déployées, son envergure était de quinze mètres, bien que son corps fût comparativement petit. Sa tête était écarlate et ses yeux jaunes. Son bec était vert, long, crochu et acéré. Ses ailes et son corps étaient

bleutés et ses pattes courtes, armées de serres, étaient ocre. Il plongeait du haut du ciel juste après le crépuscule, s'abattait sur sa proie et l'enlevait. La gravité étant relativement faible, il aurait pu emporter un humain dans les airs. À deux reprises, un d'eux avait failli capturer Anania. Elle n'avait échappé à leurs serres qu'en se jetant à terre au cri d'avertissement de Kickaha.

— Je n'arrive pas à m'imaginer ce qu'ils font durant les périodes où ce monde n'a pas de satellite, avoua Kickaha. Sur la planète, ils ne pourraient jamais soulever quoi que ce soit. De quoi vivent-ils, entretemps ?

— Ils font peut-être du vol plané et vivent sur leur graisse jusqu'au jour où la planète se scinde à nouveau, répondit Anania.

Ils restèrent un instant silencieux. Ils s'imaginaient ces créatures planant dans les cieux à quatre-vingt mille mètres d'altitude, plongés dans une semi-léthargie en attendant que la planète mère leur envoie leur nourriture sur un plat de la taille d'une lune.

— D'accord, mais ils doivent se poser quelque part sur ce satellite pour manger et s'accoupler, fit-il remarquer. Je me demande bien où ?

— Pourquoi t'intéresses-tu à cela ?

— J'ai une idée, mais elle est tellement insensée que je ne tiens pas à la révéler pour l'instant. Elle m'est venue en rêve la nuit dernière.

Anania lui saisit brusquement le bras et désigna le ciel du doigt. Kickaha et McKay relevèrent les yeux. Le palais traversait la plaine en flottant à peut-être huit cents mètres au-dessus du sol.

Ils l'observèrent en silence jusqu'au moment où il eut disparu derrière de hautes montagnes. Kickaha soupira avant de dire :

— Je suppose que lorsqu'il est en pilotage automatique, il fait le tour du satellite. Urthona a dû le programmer ainsi afin de pouvoir observer ce qui se passe sur cette lune. Malédiction ! À la fois si proche et si lointain !

Le Seigneur avait dû prendre grand plaisir à observer les déplacements du sol et les efforts désespérés des humains et des animaux pour s'y adapter. Mais il n'avait certainement pas vécu totalement seul dans son palais. Qu'avait-il prévu en matière de compagnie et de sexe ? Des femmes qu'il enlevait parfois, puis dont il se servait avant de les abandonner à la surface de la planète maudite ? À moins qu'il ne les eût mises à la porte et ne les eût regardées tomber sur cent soixante kilomètres ; les accompagnant peut-être durant leur chute afin de lire l'horreur qui se reflétait sur leurs visages et d'entendre leurs hurlements ?

C'était sans importance désormais. Les victimes d'Urthona, et Urthona lui-même, étaient morts. Une seule chose importait : trouver une solution pour survivre à la réunion de la planète et du satellite.

Anania savait, grâce à une confiance de son oncle, que le satellite se métamorphosait à nouveau un mois avant la réunification. Il passait de la forme sphérique à celle d'une plaque rectangulaire, puis effectuait cinq révolutions complètes autour de la planète avant de s'abaisser et se fondre à nouveau dans sa masse.

Seuls les animaux qui se trouvaient sur la partie supérieure avaient des chances de survivre à l'impact. Ceux qui étaient sur la face inférieure étaient broyés et leurs restes calcinés. Quant à ceux qui vivaient dans la zone de la planète où se produisait la collision, ils étaient tués eux aussi.

Cependant, Urthona leur avait laissé une chance de s'en tirer. Il les avait dotés d'un instinct qui les poussait à fuir le plus vite possible loin de toute zone survolée par le satellite lors de sa descente. Avant la collision, le satellite suivait une orbite fixe et, comme il s'abaissait de plus en plus chaque jour, les animaux « savaient » qu'ils devaient quitter les lieux au plus tôt. Malheureusement, seuls ceux qui se trouvaient aux limites de la zone d'impact pouvaient y parvenir.

Les végétaux étaient trop lents pour pouvoir s'éloigner à temps, mais leur instinct les poussait à libérer leurs semences.

Tout cela intéressait fort Kickaha. Cependant il s'inquiétait surtout de savoir quel hémisphère de la lune se trouverait sur la face supérieure lorsqu'elle adopterait la forme rectangulaire. C'est-à-dire s'ils se trouveraient sur le « dessus », à l'opposé de la planète mère, ou au-dessous.

— Il est impossible de le savoir à l'avance, répondit Anania. Il faut se fier à la chance.

— J'ai toujours eu confiance en elle, par le passé, mais ce n'est pas le cas à présent. On ne doit compter sur la chance que lorsque l'on ne peut rien faire d'autre.

Il réfléchit longuement à leur situation durant des jours et des nuits. La lune accomplissait de lentes révolutions sur elle-même, effectuant une rotation complète tous les trente jours environ. Ils voyaient sur le globe démesuré de la planète suspendue dans le ciel guérir la grande blessure provoquée par la naissance du satellite. L'unique chose qui consolait Kickaha était de ne pas se trouver dans la zone de bouleversements qui entourait la cavité de la planète mère. Lorsqu'il n'y avait pas de nuages, ils pouvaient assister à l'effondrement des parois, en des avalanches d'une importance inimaginable mais perceptible. La masse planétaire se recroquevillait sous leurs yeux alors que toute la planète se déplaçait pour combler les vides. Même les zones côtières devaient subir des tremblements de terre d'une force terrifiante, largement suffisante pour ébranler l'esprit de ses habitants en même temps que le sol.

— Ce spectacle devait réjouir Urthona lorsqu'il se promenait dans

son palais, dit Kickaha. Je regrette parfois que tu l'aies tué, Anania. Il se trouverait là en bas, à présent, et il goûterait à la vie épouvantable qu'il a réservée aux êtres qu'il a créés.

Un matin, Kickaha raconta à ses compagnons le rêve qu'il avait fait. Dans ce songe, il avait commencé par leur expliquer avec enthousiasme une méthode pour quitter cette lune. Ses compagnons avaient trouvé son idée merveilleuse et s'étaient immédiatement attelés à ce projet. Tout d'abord, ils avaient entrepris l'escalade d'une montagne au sommet de laquelle se reposaient les oiseaux géants, qu'ils avaient baptisés des oiseaux roc. Une fois au sommet, ils avaient découvert qu'il comprenait une cavité où les oiseaux roc dormaient durant le jour.

Ils s'étaient laissé glisser dans cette cavité et s'étaient furtivement approchés des rocs endormis. Chacun d'eux avait alors tué un oiseau en enfonçant des couteaux et des bâtons appointés dans son cerveau par la cavité oculaire. Ils étaient ensuite restés cachés sous les ailes des oiseaux morts, jusqu'au moment où leurs congénères s'étaient éveillés et avaient pris leur essor. Après quoi ils avaient coupé les ailes et la queue, qu'ils avaient ramenées à leur campement.

— Pourquoi aurions-nous fait une chose pareille ? demanda Anania.

— Afin de pouvoir utiliser les ailes et les queues pour fabriquer des planeurs. Nous les attachions à des fuselages de bois et...

— Excuse-moi, l'interrompit Anania qui souriait. Tu ne m'avais jamais dit avoir fait du vol à voile...

— Simplement parce que ce n'est pas le cas. Mais j'ai lu pas mal de choses sur les planeurs et j'ai suivi quelques heures de cours de pilotage dans un club privé. Juste assez pour pouvoir voler en solo. Mais j'ai dû renoncer, faute d'argent.

— Voilà environ trente ans que je ne suis pas montée à bord d'un planeur, dit Anania. Mais j'en ai construit beaucoup et j'ai trois mille heures de vol à mon actif.

— Magnifique ! En ce cas, tu pourras nous apprendre. Quoi qu'il en soit, dans mon rêve, nous attachions les ailes au fuselage et, pour les empêcher de trop s'incurver, nous fixions des barres de bois à l'armature et nous utilisions des bandes de cuir brut pour remplacer les haubans.

Anania l'interrompit à nouveau.

— Et comment pilotions-nous ces planeurs de fabrication artisanale ?

— Nous portions notre poids d'un cote ou de l'autre selon les besoins. C'est ce qu'ont fait John Montgomery, Percy Pilcher, et Otto et Gustave Lilienthal. Soutenus par des sangles, ou assis sur un siège, ils se pendaient sous les ailes et ils s'en sont toujours bien tirés...

Heu... C'est-à-dire jusqu'au jour où John, Otto, et Percy ont été tués.

— Je suis heureux que ce n'ait été qu'un rêve, avoua McKay.

— Vraiment ? Les rêves sont les tremplins de la réalité. McKay grommela, avant de répondre :

— Je savais bien que vous étiez sérieux.

Anania, qui semblait être sur le point d'éclater de rire, intervint.

— Eh bien, je suppose que nous pourrions fabriquer des planeurs avec des branches et des peaux d'antilopes. Mais, même s'ils pouvaient voler sur cette lune, ils ne parviendraient jamais à planer, une fois soumis à la gravité de la planète. Aussi est-il inutile de prendre tout cela au sérieux.

« De plus, même si nous pouvions planer vers le bas d'une montagne et trouver un courant ascendant, nous ne pourrions monter bien haut. La surface de cette lune ne possède aucun terrain pour nous accueillir, aucun champ labouré, aucune route pavée.

— Pourquoi avoir parlé de tout cela ? demanda McKay.

— Ça aide à passer le temps, dit-elle. Kickaha, dans ton rêve, comment parvenais-tu à faire atteindre aux planeurs une altitude suffisante pour échapper à l'attraction de cette lune ?

— Écoutez ! Selon notre point de vue, nous devons nous propulser vers le haut. Mais une personne placée à la surface de la planète estimerait que nous n'avons qu'à nous laisser tomber. Il nous suffit de pénétrer dans le champ gravifique de la planète principale et c'est tout.

— Qu'entendez-vous plus exactement par : propulser ? demanda McKay, visiblement inquiet.

Il avait d'excellentes raisons d'être effrayé. Le rouquin l'avait entraîné dans un grand nombre de situations dangereuses par son goût du risque.

— Voilà comment se déroulaient les choses dans mon rêve : nous trouvions une batterie de labre-canons et nous abattions quatre de ces créatures. Puis nous ramenions à notre camp leurs dépouilles. Ensuite, nous coupions leurs branches et leurs pédoncules oculaires pour rendre les troncs aérodynamiques et...

— Un instant, l'interrompt Anania. Je devine où tu veux en venir. Nous transformions les arbres canons en fusées, puis nous fixions les planeurs à leurs corps avant de procéder à la mise à feu. Une fois que les fusées se trouvaient haut dans le ciel, nous libérions les planeurs, est-ce exact ?

Kickaha hocha la tête et Anania rit longuement.

— C'est seulement un rêve, pas vrai ? demanda McKay.

Le visage empourpré, Kickaha rétorqua :

— Écoutez, j'ai résolu tous les problèmes. Nous pourrions le faire, ce que...

— Nous pourrions le faire en rêve, rétorqua-t-elle. Mais dans la réalité nous ne disposerions d'aucun moyen pour contrôler la combustion de la poudre. Pour atteindre une altitude suffisante, il faudrait bourrer le canon jusqu'à la gueule. Mais il y aurait fatalement une explosion, donc une accélération soudaine qui arracherait le planeur du corps de la fusée, détruirait complètement sa carcasse, ses ailes, et le pilote par la même occasion.

— Écoute, Anania, répliqua-t-il, le visage encore plus rouge. Ne pouvons-nous élaborer aucun système pour contrôler l'explosion ?

— Pas avec les matériaux dont nous disposons. Non, mieux vaut oublier tout cela. C'était un joli rêve, mais...

— Je suis soulagé de voir que votre femme a du bon sens, dit McKay. Comment avez-vous réussi à vivre si longtemps ?

— Sans doute parce que je n'ai pas mis en pratique toutes mes idées folles. Je suis un peu dingue, pas complètement cinglé. Mais nous devons partir d'ici. Si nous nous trouvons sur la partie inférieure de la lune, lorsqu'elle changera de forme, nous serons condamnés. Adieu la compagnie ! Il y eut un très long silence, qu'Anania brisa finalement :

— Tu as raison, nous devons faire quelque chose. Nous pouvons chercher des matériaux pouvant convenir à des planeurs capables de voler dans le champ gravifique de la planète. Mais nous libérer de la gravité lunaire est une autre affaire. Je ne vois pas comment...

— Une montgolfière ! s'écria Kickaha. Un ballon pourrait nous emporter, avec des planeurs, hors de l'attraction de cette lune !

S'ils parvenaient à trouver les matériaux indispensables à la construction d'un ballon et de planeurs, Kickaha estimait qu'ils pourraient décoller quand la lune aurait changé de forme. Le corps céleste s'élargirait et s'amincirait, ce qui rendrait la gravité locale encore plus faible en raison de la diminution de masse. La capacité ascensionnelle du ballon serait encore plus grande.

Anania reconnut que Kickaha venait de marquer un point. Cependant les dangers que ferait courir la métamorphose cataclysmique de ce monde étaient trop élevés. Ils risquaient de ne pas y survivre et, s'ils en étaient capables, le ballon ne le serait peut-être pas. Or, après la métamorphose, ils n'auraient plus le temps de réunir suffisamment de matériaux.

Kickaha dut finalement admettre qu'elle avait raison.

Ensuite, ils parlèrent longuement des planeurs. Après quelques instants de réflexion, Anania déclara qu'ils feraient mieux de fabriquer des deltaplanes. Elle expliqua que ces appareils avaient des voilures de parachutes, des allures de planeurs et qu'on pouvait en contrôler partiellement le vol.

— Le problème principal reste posé par les matériaux, ajouta-t-

elle. En tenant compte de la faible gravité, un ballon de peau d'antilope partiellement tannée pourrait nous emporter dans les airs, mais comment assembler les panneaux ? Nous ne disposons d'aucune matière adhésive, et nous ne pouvons coudre les peaux car l'air chaud s'échapperait. Cependant...

McKay, qui se tenait légèrement à l'écart, poussa un cri. Ils pivotèrent pour regarder dans la direction qu'il désignait du doigt.

Un objet gigantesque approchait lentement, venant d'une montagne en forme de pagode. Le palais d'Urthona. Il avançait au-dessus de la plaine à une allure majestueuse et flottait à une altitude qu'ils estimèrent à soixante mètres.

Ils l'attendirent et, deux heures plus tard, il fut à leur hauteur. Ils s'étaient déplacés latéralement afin d'avoir une vue d'ensemble de la demeure, de sa base au sommet. Elle semblait avoir été taillée dans un unique bloc d'un matériau qui ressemblait à de la pierre. Tous les quarts d'heure, elle changeait de teinte. Elle se parait d'une luminescence vive, faisait le tour du spectre, puis terminait le cycle par un arc-en-ciel de tonalités bleues, blanches, vertes et rose-rouge. Puis le cycle recommençait.

Le palais possédait des milliers de tours, de minarets et de tourelles en encorbellement. Ses murs étaient percés de fenêtres et de portes : carrées, rondes, à facettes, hexagonales. La base plate était également percée de fenêtres. Kickaha dénombra deux cents balcons, puis renonça à continuer.

— Je sais qu'il est impossible de l'atteindre, dit Anania. Mais je vais tout de même essayer la Trompe.

Les sept notes s'élevèrent. Comme ils s'y étaient attendus, aucun prélude miroitant à l'ouverture d'une porte n'apparut sur ses murailles.

— Nous aurions dû contraindre Urthona à nous révéler le code, dit Kickaha. Nous aurions pu l'étrangler lentement, le faire cuire à petit feu.

— Cela ne nous serait d'aucune utilité, dans la situation présente, rétorqua-t-elle.

— Hé ! cria alors McKay. Regardez !

Une fenêtre s'ouvrait dans la base de ce palais et révélait un visage. Le visage d'un homme.

XX

La fenêtre était ronde et plus grande que l'homme. Malgré la distance, et bien que le palais fût en mouvement, ils pouvaient constater qu'il ne s'agissait pas d'Urthona ou de Red Orc. Sans point de comparaison, il était impossible d'évaluer la taille de l'inconnu. Ses cheveux étaient bruns et légèrement tirés en arrière, comme retenus par une queue de cheval. Ses traits étaient agréables et il portait un costume dont la coupe surprenait Kickaha. Mais Anania aurait pu lui apprendre que ce style avait été à la mode parmi les Seigneurs, longtemps auparavant. La veste scintillait, comme tissée de tubes au néon. La chemise en dentelle avait une encolure échancrée.

Finalement, l'homme les dépassa, mais réapparut une minute plus tard à une fenêtre plus proche. Puis ils le virent courir d'une ouverture à l'autre. Il s'arrêta finalement, à bout de souffle, et colla son visage à la fenêtre d'angle. Un instant plus tard, il était hors de vue.

— L'as-tu reconnu ? demanda Kickaha.

— Non, mais cela ne veut rien dire, répondit Anania. Les Seigneurs sont nombreux et, même si je l'ai rencontré, j'ai pu oublier son visage, après tant d'années.

— Eh bien, si cet homme n'est ni Red Orc, ni Urthona, que fait-il dans ce palais ? Comment a-t-il pu y pénétrer ? Et s'il s'intéresse à nous, ce qui semble être le cas à en juger par ses réactions, pourquoi ne débranche-t-il pas le pilotage automatique afin d'arrêter, le palais ?

— Comment veux-tu que je le sache ? demanda-t-elle comme elle haussait les épaules.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu puisses me répondre. Peut-être ne sait-il pas piloter le palais. Il est possible qu'il soit pris au piège. Je veux dire qu'il a pu franchir une porte et se retrouver à l'intérieur de la demeure sans savoir comment en sortir.

— Il se peut qu'il ait trouvé la salle de contrôle mais qu'il n'ose pas y pénétrer, sachant qu'elle est piégée.

— Il trouvera peut-être un moyen d'y entrer sans danger, fit remarquer McKay.

— Le palais reviendra, ajouta Kickaha. Peut-être qu'alors...

Sur la planète mère, le bâtiment se déplaçait à quelques dizaines de centimètres du sol. Ici, pour une raison qu'ils ignoraient, il flottait à environ trente mètres au-dessus de la surface. Anania pensait que si Urthona avait réglé le pilotage automatique sur cette altitude, c'était parce que le palais allait tomber avec la lune.

— Il pourrait l'accompagner dans sa chute et restera une distance suffisante pour ne pas être gêné par l'impact.

— Ce ne serait valable qu'en cas de collision peu violente. Lors d'un choc important, le sol pourrait facilement se soulever à trente mètres ou plus. Et si une montagne retombait sur lui ?

— Je ne sais pas. Urthona devait avoir ses raisons. Malheureusement pour nous, voilà qui supprime toutes nos chances de l'atteindre tant qu'il se trouve au-dessus de cette lune.

Ils ne voyaient plus la demeure errante. Elle devait suivre un parcours en spirale.

Les jours et parfois même les nuits suivant l'apparition de l'immeuble furent bourdonnants d'activité. Outre la chasse, qui leur prenait énormément de temps, ils devaient écorcher les antilopes qu'ils abattaient, renverser et tuer des arbres. Ensuite, ils coupaient les branches des végétaux et les façonnaient à l'aide des haches et des couteaux. Les peaux, quant à elles, étaient grattées et débourrées, bien qu'Anania ne fût guère satisfaite des résultats. Avec du bois, elle confectionnait des aiguilles et cousait les peaux ensemble, avant de découper le tout en plaques afin d'obtenir exactement la forme voulue. Elle assemblait ensuite les triangles sur l'armature de bois.

Elle obtint un cerf-volant triangulaire. Des bandes de cuir brut furent utilisées en guise de haubans.

Anania avait espéré pouvoir employer un trapèze de direction à commande triangulaire, mais leurs efforts pour en fabriquer un à partir de trois bouts de bois liés ensemble échouèrent. Sur le plan de la structure, il manquait de solidité. Il était probable que tout céderait dès la première manœuvre.

Elle dut se contenter de barres parallèles horizontales. Le pilote ferait reposer ses aisselles sur les barres et saisirait les montants verticaux. Les manœuvres seraient commandées, espérait-elle, par les déplacements du corps du pilote.

Lorsque les barres et les montants furent en place, Anania fronça les sourcils.

— J'ignore si cet engin résistera à la torsion. Eh bien, il n'existe qu'une façon de le savoir.

Elle s'installa sous le planeur. Puis, au lieu de courir ainsi qu'elle l'aurait fait sur la planète mère, elle se tourna vers le vent, s'accroupit, puis bondit. Elle s'éleva d'une dizaine de mètres, releva légèrement le

nez de l'appareil afin de prendre le vent et plana sur une courte distance. Puis elle se mit en perte de vitesse et se posa aussitôt.

Les autres l'avaient suivie au pas de course.

— Le premier planeur en peau d'antilope de l'histoire vient d'effectuer son premier vol avec succès, dit-elle avec un sourire.

Elle fit d'autres vols planés et s'arrêta après avoir parcouru trois kilomètres. Le petit groupe revint alors sur ses pas et Kickaha, à qui Anania venait pour la vingtième fois de répéter ses instructions, fit à son tour l'épreuve de ce nouveau sport. McKay lui succéda sans incident et ils considérèrent la journée comme terminée.

— Demain, nous nous exercerons à nouveau dans la plaine, dit-elle. Après-demain, nous gravirons une partie de la montagne et tenterons notre chance. Je veux que vous ayez tous deux l'habitude de piloter un planeur pendant un vol relativement long. Je ne m'attends pas à ce que vous deveniez des experts, je veux seulement que vous ayez l'appareil en main.

Le cinquième jour d'entraînement, ils essayèrent d'effectuer quelques virages. Anania leur avait recommandé de prendre un maximum de vitesse avant d'entamer le virage, car lorsque l'appareil s'inclinait, l'aile inférieure était freinée. Si le ralentissement était trop important, le planeur risquait de se trouver en perte de vitesse. Ils suivirent à la lettre ses instructions et se posèrent sans encombre.

— Ce serait formidable si nous pouvions sauter du haut d'une falaise et trouver un courant ascendant, dit-elle. Cela constituerait un véritable entraînement. Mais il n'existe ici aucune source de chaleur. Nous devrions cependant pouvoir monter. Nous y parviendrons peut-être.

Les deux hommes répondirent qu'ils étaient impatients d'essayer. Mais ils devraient pour cela attendre qu'une montagne proche eût pris exactement la forme souhaitée : une pente qu'ils pourraient gravir sans trop de problèmes et, sur l'autre versant, une falaise pratiquement verticale. En attendant, elle termina son appareil. Il ne pouvait être replié, ni déplié au moment du saut. La peau était trop tendue pour cela. L'armature rigide était formée par du bois très léger.

Ils grimpèrent jusqu'au sommet de la montagne. Sans la moindre hésitation, Anania tint l'aile au-dessus de sa tête, le nez pointé vers le bas pour empêcher le vent de la retourner. Elle sauta au-delà du surplomb de douze cents mètres de hauteur, lâcha l'appareil, tomba et fut retenue de justesse par le harnais. Les deux hommes reculèrent juste à temps de la corniche. Avec un bruit à peine perceptible, le sol céda et s'effondra.

Ils observaient Anania qui descendait plus rapidement qu'à bord d'un planeur. Elle tirait sur les suspentes pour plonger plus vite, les relâchait pour permettre au nez de remonter, puis agissait sur elles

afin de prendre des virages larges.

Lorsqu'ils virent qu'elle s'était posée, ils firent demi-tour et redescendirent la montagne.

Le lendemain, ce fut au tour de McKay de sauter et le surlendemain, celui de Kickaha. Tous deux se posèrent sans le moindre incident.

Bien qu'elle fût satisfaite de leurs sauts, Anania leur déclara :

— Cette aile est trop lourde pour que nous puissions l'utiliser sur la planète mère. Nous devons trouver du bois plus léger et un matériau moins lourd que la peau d'antilope, pour couvrir les ailes.

La peau commençait à dégager une forte odeur de décomposition. Ils la jetèrent aux chiens et aux insectes.

Elle fabriqua un second deltaplane qu'elle dota de fentes de guidage et de volets de nez stabilisateurs. Ils portèrent l'appareil sur une autre montagne, dont la paroi abrupte n'avait que trois cents mètres de hauteur. Anania sauta à nouveau. Le vol semblait se dérouler à merveille lorsqu'un oiseau roc plongea du ciel et planta ses serres dans l'aile volante. Il la souleva à la force de ses ailes qui avaient une envergure de quinze mètres, puis se dirigea vers la montagne où il avait établi son aire.

Anania lança sa hache vers le haut. Le fer atteignit l'oiseau dans la partie inférieure du cou, puis retomba. La créature ailée devait cependant avoir jugé sa proie un peu trop coriace. Elle lâcha le deltaplane et Anania plongea rapidement vers le sol. L'oiseau la suivit quelques minutes. S'il l'avait attaquée une fois à terre, elle aurait été sans défense. Mais il plongea vers elle en poussant un cri de colère, puis s'éleva en quête d'une proie moins étrange et moins dangereuse.

Une heure durant, Anania chercha sa hache sans la trouver. Elle revint finalement au pas de course après avoir vu un moa dans le lointain. Le lendemain, le trio revint chercher l'objet. Au bout d'une demi-journée, McKay le retrouva derrière un rocher qui venait de sortir de terre.

Ils devaient à présent construire un petit ballon d'essai. Mais il fallait en premier lieu ériger un coupe-vent. Le vent, créé par le passage de la lune à travers l'atmosphère à une vitesse qu'ils estimaient à seize kilomètre-heure, ne cessait jamais de souffler. Ce qui signifiait qu'ils ne parviendraient jamais à gonfler entièrement le ballon avant le départ.

Ce travail leur prit quatre semaines. Ils creusèrent le sol à l'aide de leurs couteaux, de la hache et de bâtons appointés. Ils édifièrent un remblai de cinq mètres de hauteur et lui ajoutèrent un toit supporté par les troncs des arbres géants qu'ils avaient tués.

Puis ils partirent abattre des antilopes. Durant deux jours, ils s'épuisèrent à chasser et à ramener des peaux sur de grandes

distances. Ils disposèrent finalement d'une réserve importante, mais les peaux étaient déjà à divers stades de décomposition.

Ils n'avaient pas le temps de prendre du repos. Ils raclèrent la graisse et débouurrèrent partiellement les peaux. Puis ils les découpèrent et Anania, aidée par Kickaha, les cousit ensemble. McKay découpa des bandes avec lesquelles il confectionna un filet.

Lorsque l'aube se leva, ils étaient épuisés et leurs yeux étaient rouges du manque de sommeil. Mais ils allumèrent le feu sur un lit de terre au fond de la petite nacelle. À l'aide de potences de bois, ils soulevèrent l'enveloppe flasque afin que la chaleur du feu pût pénétrer dans son ouverture. Le ballon s'enflait graduellement. Lorsqu'il sembla être sur le point de s'élever, ils saisirent les cordes pendant du filet qui le recouvrait et le tirèrent à l'extérieur de l'abri. Dès qu'il ne fut plus à l'abri du vent, celui-ci s'en empara et l'emporta au-dessus de la plaine, tandis que la nacelle pendait de guingois. Des braises glissèrent de la couche de terre couvrant le fond de la nacelle et celle-ci se mit à brûler. Mais le ballon, dont l'enveloppe enflait régulièrement, poursuivait son ascension.

Une fumée bleu pâle s'échappait des coutures.

— Je savais bien qu'il ne serait pas assez hermétique, marmonna Anania qui secouait la tête. Cependant, l'aérostat s'élevait toujours. Le panier qui pendait aux cordes de cuir continuait de brûler et, finalement, un côté céda et les braises tombèrent. Le ballon s'éleva encore un peu puis commença à perdre de l'altitude. Bientôt, il tomba. Il se trouvait alors à plus de huit kilomètres d'eux à vol d'oiseau et peut-être à mille cinq cents mètres d'altitude. Il passa derrière un épaulement de la montagne, objet d'effroi pour les animaux qui s'y trouvaient et source de nourriture pour les chiens, les babouins et peut-être même les lions.

— Je regrette de ne pas avoir de caméra, déclara Kickaha. L'unique ballon en peau de toute l'histoire de l'humanité.

— Même si nous parvenions à trouver un matériau plus adéquat, il serait toujours d'origine animale et pourrirait trop rapidement, dit Anania.

— Les indigènes parviennent à tanner le cuir, grossièrement, bien sûr, rétorqua Kickaha. Et ils savent peut-être où nous pourrions trouver le bois et l'enveloppe dont nous avons besoin. Nous devons trouver des autochtones et les interroger.

Quatre semaines plus tard, ils étaient sur le point de renoncer à trouver d'autres êtres humains. Ils s'accordèrent encore trois jours pour réussir. Le second jour, alors qu'ils se trouvaient sur une montagne qui se recroquevillait, ils virent une petite tribu s'éloigner dans une plaine qui se dilatait. À moins de deux kilomètres derrière la caravane était assise une minuscule silhouette, seule au milieu de

l'immensité.

Plusieurs heures plus tard, ils arrivèrent près de la forme qui était recouverte d'une peau. Kickaha alla jusqu'à elle et ôta la couverture. Une très vieille femme était assise, jambes atrophiées croisées, bras couvrant ses seins flasques, une main serrée sur un grattoir de silex. Ses yeux étaient clos, mais ils s'ouvrirent quand elle sentit qu'on était la couverture. Ils s'écrouillèrent et l'horreur fit béer sa bouche édentée. Puis, à la surprise de Kickaha, la femme sourit et ferma à nouveau les paupières avant d'entonner une mélodie d'une voix aiguë.

Anania contourna la femme et regarda son dos bossu, ses côtes proéminentes, son estomac distendu, ses mèches blanches et rares et surtout un de ses pieds. Il donnait l'impression d'avoir été mâché par un lion longtemps auparavant. Trois orteils manquaient et il était couvert de profondes cicatrices. De plus, il était incliné selon un angle inhabituel.

— Elle est trop vieille pour pouvoir encore travailler ou voyager, dit Anania.

— C'est pour cela qu'ils l'ont abandonnée afin qu'elle meure d'inanition ou soit dévorée par les animaux, répondit Kickaha. Ils lui ont laissé ce grattoir. Dans quel but ? Pour qu'elle puisse s'ouvrir les veines ?

— Sans doute, et c'est pour cela qu'elle a souri lorsqu'elle a réussi à surmonter sa peur. Elle s'imagine que nous allons abréger ses souffrances.

Elle toucha la peau du doigt.

— Mais elle se trompe. Cette femme peut nous apprendre comment traiter les peaux et peut-être bien d'autres choses encore. Si elle n'est pas complètement sénile, bien entendu.

Anania et Kickaha allèrent chasser tandis que McKay surveillait la vieille femme. Ils revinrent avec une gazelle dont chacun d'eux portait la moitié. Kickaha rapportait également un sac rempli de baies ramassées sur un arbre qu'ils avaient abattu dans un bois, et son épiderme portait une longue marque rouge due à un tentacule. Ils offrirent de l'eau et des baies à la vieille femme qui les accepta après quelques hésitations. Puis Kickaha battit un morceau de flanchet pour l'attendrir et elle le mâchonna longuement. Finalement, Kickaha creusa dans le sol un trou où il versa de l'eau puis jeta des pierres (préalablement chauffées sur un feu de bois) et de petits morceaux de viande. Cette soupe n'était ni chaude ni bonne, mais au moins elle était tiède et épaisse, et la vieille femme pouvait l'avalier.

Cette nuit-là, Anania et Kickaha montèrent la garde à tour de rôle pendant que les autres dormaient. Au matin, ils firent une nouvelle soupe à laquelle ils ajoutèrent quelques baies à titre d'expérience. La vieille femme but le tout à la gourde tendue. Puis commencèrent les

cours de langue. Elle se révéla être une excellente enseignante dès qu'elle eut compris qu'ils ne l'engraissaient pas dans le but de s'en repaître.

Le lendemain, Kickaha partit à la poursuite de la tribu qui l'avait abandonnée. Il revint deux jours plus tard avec des têtes de silex, des grattoirs et plusieurs boomerangs de guerre.

— C'était facile. À la faveur de la nuit, j'ai pu pénétrer dans leur camp sans être vu après qu'ils eurent fait un festin de viande d'éléphant faisandée. J'ai subtilisé les objets dont nous avions besoin et j'ai filé. Même les gardes dormaient.

Leur connaissance de la langue de la vieille femme évoluait rapidement. Au bout de trois semaines, Shoobam plaisantait avec eux. Et elle constituait une mine d'informations. Une mine d'or, en fait.

Une fois en possession des données, tous trois se mirent à l'œuvre. Pendant qu'un membre du trio gardait Shoobam, les autres allaient chercher le matériel nécessaire. Ils abattaient des plantes qui, leur avait-elle appris, contenaient du tanin (ou son équivalent local) dans certaines excroissances d'origine maladive. Une autre espèce d'arbres qu'ils capturaient et tuaient possédait un bois exceptionnellement léger et résistant.

Kickaha confectionna une béquille afin que Shoobam pût se déplacer et Anania massa chaque jour les jambes en partie paralysées de la vieille femme. Non seulement elle pouvait marcher bien plus facilement, mais elle commençait à prendre du poids. Elle aimait discuter avec le trio et avait l'impression d'être beaucoup plus considérée qu'elle ne l'avait été depuis très longtemps, mais elle n'était pas heureuse. La vie tribale et plus spécialement ses petits-fils lui manquaient. Mais elle avait la résistance stoïque de tous les autochtones, qui voyaient du luxe là où les trois étrangers estimaient être en présence du strict minimum.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Kickaha et ses compagnons travaillèrent sans trêve de l'aube à la nuit tombée. Ils disposèrent finalement de trois deltaplanes bien supérieurs à l'original fabriqué par Anania, tant sur le plan de la légèreté que sur celui de la résistance ou de la longévité. Les peaux furent tendues par des armatures de bois qui ne pouvaient être repliées.

Après que Shoobam leur eut parlé d'une espèce d'arbres dont l'écorce contenait un poison foudroyant, Kickaha et Anania partirent en quête d'une forêt de cette essence. Après en avoir trouvé une, ils renversèrent une douzaine de plantes à l'aide de lassos, puis les tuèrent. Durant l'opération, ils faillirent être atteints et brûlés par le poison des tentacules. La vieille femme leur enseigna la technique d'extraction du poison.

Kickaha découvrit avec joie que les branches des plantes

empoisonnées étaient semblables à celles des ifs. Il confectionna des arcs avec ce bois et des boyaux prélevés dans l'intestin des chèvres. Il dota les flèches des pointes de silex qu'il avait subtilisées à la tribu de Shoobam et qu'il plongea dans le poison.

À présent, ils devaient se lancer dans la chasse à l'éléphant.

Bien que les pachydermes fussent insensibles aux dards projetés par certaines plantes, ils succombaient au poison de ce dérivé de l'« if ». Au bout d'un autre mois, ils disposaient d'un stock d'estomacs d'éléphants bien plus important que nécessaire. À surface égale, ils pesaient un tiers du poids des peaux de gazelle. Anania arracha les anciennes peaux de l'armature des deltaplanes et les remplaça par ces membranes.

— Je pense que les ailes sont à présent assez légères pour être utilisées dans le champ d'attraction de la planète mère, dit-elle. En fait, j'en suis persuadée. J'avoue que j'avais de sérieux doutes au sujet des peaux.

Une autre plante leur donna, après un dur labeur et quelques échecs initiaux, une substance semblable à la glu. Elle servirait à sceller les bords des peaux qui composeraient l'enveloppe du ballon. Ils collèrent ensemble quelques peaux et les testèrent sur un feu. Vingt heures plus tard, la substance adhésive ne s'était pas altérée. Cependant, au bout de trente heures de ce traitement, elle commença à se décomposer.

— C'est très bien, dit Anania. Nous ne resterons pas à bord du ballon plus d'une heure, je l'espère tout au moins. Quoi qu'il en soit, nous ne pourrons jamais emporter assez de bois à brûler pour plus d'une heure de vol.

— On dirait que nous allons réussir, malgré tout, dit Kickaha. Mais elle ?

Il désignait Shoobam.

— Elle nous a sauvé la vie. Elle nous a tout au moins donné une chance de nous en tirer. Mais qu'allons-nous faire d'elle lorsque nous partirons ? Nous ne pouvons l'abandonner, mais nous ne pouvons pas non plus l'emmener avec nous.

— Ne t'inquiète pas pour ça, répondit Anania. J'en ai parlé avec elle. Elle sait que nous partirons un jour, mais elle nous est déjà reconnaissante de lui avoir permis de survivre si longtemps, sans parler de toute la nourriture que nous avons donnée, plus qu'elle n'en avait mangé depuis longtemps.

— Oui ? Et que se passera-t-il, lorsque nous partirons ?

— Je lui ai promis de lui ouvrir les veines.

Kickaha tressaillit.

— Tu es plus courageuse que moi. Je ne crois pas que j'en serais capable.

— As-tu une meilleure idée ?

— Non. S'il faut le faire, il faut le faire. Je suppose que j'y parviendrais, moi aussi, mais je suis sacrément content que tu t'en charges.

XXI

Anania aima mieux construire trois petits ballons qu'une seule montgolfière de grande taille.

— Voici pourquoi. À résistance égale, les composants d'un gros ballon doivent être bien plus solides et lourds au centimètre carré que ceux d'un ballon plus petit. Si nous en fabriquons trois de taille modeste au lieu d'un seul plus grand, nous serons gagnants tant sur le plan de la résistance des matériaux que sur celui du poids. Nous ferons donc cette ascension à bord d'aérostats individuels.

« En outre, les ballons plus petits présentent moins de surface au vent, ce qui les rend plus faciles à diriger.

Kickaha avait eu le dessous dans bien trop de discussions avec elle pour faire la moindre objection.

McKay, quant à lui, était irrité d'être « commandé » par une femme, mais il devait reconnaître son statut de chef.

Ils travaillèrent avec acharnement aux derniers préparatifs. Même Shoobam les aidait et la certitude de ce qui se produirait le jour du décollage n'apportait aucune ombre à sa gaieté. Tout au moins, si elle ressentait du chagrin ou de l'appréhension, n'en laissait-elle rien voir.

Finalement, le grand moment arriva. Les trois enveloppes étaient étendues sur le sol à l'abri du pare-vent. Chaque sac était contenu dans un filet composé de fines lanières découpées dans des estomacs d'éléphants tannés. Les suspentes étaient directement fixées aux nacelles. Anania aurait voulu pouvoir les attacher à un cerceau sous lequel ils auraient suspendu les nacelles par d'autres cordes, ce qui aurait offert une stabilité bien plus grande.

Cependant il aurait été pratiquement impossible de réussir trois cercles de bois. De plus, ils n'auraient été assez solides pour soutenir le poids des nacelles, de leur passager et du bois de chauffe qu'à condition de peser bien trop lourd.

Les extrémités des suspentes étaient fixées aux coins et aux côtés des nacelles rectangulaires faites de morceaux d'écorce collés ensemble. Ils avaient étalé une épaisse couche de terre au centre de

chaque nacelle et y avaient empilé du bois mort. Ils avaient également placé une couche de copeaux sous le tas de bois afin que le feu pût être allumé sans trop de difficultés. La couche de brindilles serait embrasée par des étincelles produites par un silex et un couteau – ou la hache.

Le remblai de terre qui servait de pare-vent s'était effondré à quatre reprises en raison des transformations du terrain. Le cinquième rempart était presque deux fois plus haut et quatre fois plus long que celui qui avait été construit pour le ballon d'essai. Il était recouvert d'un toit de branches posées sur des troncs entrecroisés, eux-mêmes supportés par des piliers verticaux.

Trois potences, qui leur avaient servi à l'origine de grues, se dressaient à l'extrémité de l'abri. Un câble fait de cordes tressées reliait chaque bras horizontal au sommet d'un ballon.

Anania, Kickaha et McKay tirèrent sur les cordes afin de soulever les enveloppes, une à une, et finalement ces dernières pendirent mollement sous les bras des potences. Les câbles de levage furent attachés à des pieux verticaux. McKay, qui avait tenu à être le premier à décoller, sans doute parce que l'attente le rendait nerveux, alluma son feu. La fumée commença à s'élever vers l'entonnoir de peau qui pendait sous le ballon. Lorsque l'air chaud commença à gonfler l'enveloppe, Anania alluma un feu dans sa propre nacelle. Kickaha attendit quelques minutes, puis l'imita.

Les bandes du ciel de l'« aube » commençaient à luire. Des grognements, des aboiements et un rugissement furent poussés par les animaux des plaines qui s'éveillaient pour dévorer ou être dévorés. Le vent soufflait régulièrement à environ treize kilomètre-heure.

L'enveloppe du ballon de McKay continuait à gonfler. Dès qu'il lui sembla qu'elle pouvait se tenir dressée par elle-même, McKay sauta hors de la nacelle et coupa d'un coup de hache le câble fixé au sommet du ballon. Le noir, qui avait dû sauter, tomba en arrière et toucha le sol en même temps que le câble. Après s'être relevé, il attendit une autre minute, puis tira le ballon à l'écart de la potence.

Lorsque l'aérostat d'Anania fut suffisamment gonflé pour pouvoir se soutenir seul, elle coupa elle aussi son câble, bientôt imitée par Kickaha.

Shoobam, qui était restée assise de côté, se leva à l'aide de sa béquille et vint vers Anania en boitillant. Elle parla à voix basse à Anania et celle-ci l'embrassa, puis entailla les poignets que la vieille femme lui tendait. Kickaha aurait aimé détourner les yeux, mais il estimait que si quelqu'un d'autre se chargeait de cette sale besogne, il devait au moins avoir le courage de regarder la scène.

La vieille femme s'assit à côté de la nacelle d'Anania et entonna un chant funèbre sur un ton larmoyant. Elle ne parut pas voir Kickaha

lorsque ce dernier lui adressa un geste d'adieu.

Des larmes coulaient sur les joues d'Anania, mais elle s'affairait à alimenter le feu.

— Adieu ! cria McKay. À plus tard, j'espère !

Il poussa le ballon au-delà du toit. Puis il grimpa rapidement à bord, jeta d'autres morceaux de bois sec dans le feu et attendit. L'enveloppe s'inclina quelque peu quand son sommet fut atteint par le vent dévié par le toit. Le ballon décolla du sol, puis toute la force ascensionnelle de l'air chaud se manifesta et il s'éleva selon une trajectoire oblique.

L'appareil d'Anania fit de même quelques minutes plus tard, bientôt imité par celui de Kickaha.

Ce dernier releva le regard vers l'enveloppe du ballon. Le deltaplane était toujours amarré au filet et n'avait subi aucun dommage. Ils l'avaient fixé à la partie supérieure alors que l'enveloppe était encore étalée sur le sol. Un observateur placé à une certaine distance aurait cru voir une mite posée sur une ampoule.

Ce voyage avait quelque chose d'étrange. Il ne percevait aucune sensation de mouvement et il aurait pu tout aussi bien se trouver sur un tapis volant, à cela près qu'il ne sentait pas le vent sur son visage. Le ballon se déplaçait à la même vitesse que l'air.

Les deux autres aérostats flottaient loin de lui, à des hauteurs plus importantes. Anania lui adressa un geste de la main auquel il répondit par un autre signe. Puis il nourrit le feu.

Il regarda derrière lui, vers le pare-vent. Shoobam n'était plus qu'une minuscule silhouette sombre qui disparut brusquement de son champ de vision, masquée par le toit du hangar.

À présent, l'horizon s'élargissait rapidement. Tout autour de lui apparaissaient des montagnes, des plaines et, là où s'était accumulée l'eau de pluie, de grands lacs temporaires.

Au-dessus de lui était suspendue l'énorme masse de la planète. La grande blessure laissée par la scission s'était cicatrisée. La planète mère attendait le retour de son enfant, elle attendait un autre cataclysme.

Des vols d'oiseaux et de petits mammifères ailés le dépassèrent. Tous se dirigeaient vers la planète, ce qui indiquait que la lune ne tarderait pas à se métamorphoser. Le trio était parti juste à temps.

Très vite, son aérostat traversa une couche de semences qui s'élevaient en tournoyant, portées par leurs ailes et leurs filaments. Les flammes dévoraient le bois à brûler et Kickaha commença à penser que sa réserve était plutôt maigre. Son unique consolation était de savoir que le bois en brûlant, soulageait le ballon de son poids, ce qui lui permettait de s'élever plus rapidement.

Arrivé à une altitude qu'il estima de vingt mille mètres, Kickaha

calcula qu'il lui restait assez de combustible pour monter encore de huit mille mètres.

Le ballon de McKay s'éloignait des autres, emporté par le vent. Celui d'Anania se trouvait à environ un kilomètre de celui de Kickaha, mais il semblait avoir cessé de s'éloigner.

À trente mille mètres (une estimation approximative, naturellement), Kickaha jeta le dernier morceau de bois dans le feu. Il vida les cendres par-dessus bord, sous le vent, puis fit subir le même sort à la terre du foyer. Après quoi il ferma l'entonnoir de cuir brut qui avait servi de déflecteur, afin de ralentir le refroidissement de l'air chaud contenu dans l'enveloppe.

Pour l'instant, il ne pouvait rien faire d'autre et il se pencha à l'extérieur de la nacelle. Le ballon ne tarderait pas à retomber. S'il le faisait dans le champ d'attraction de la lune, Kickaha devrait utiliser le deltaplane pour regagner le sol et son unique chance de survie serait alors de se trouver sur la face supérieure du satellite après sa métamorphose.

Kickaha fut brusquement entouré d'air chaud. Il sourit et adressa un geste à Anania, sans s'attendre à être vu. Ce changement rapide de la température ambiante indiquait que le ballon avait atteint ce qu'Urthona appelait la frontière gravifique. Ici la force d'attraction s'affaiblissait et les courants d'air ascendants maintiendraient un certain temps les aérostats dans les airs. Kickaha espérait que cela les soutiendrait assez longtemps.

Comme la chaleur augmentait, il détacha l'entonnoir de peau à l'aide de son couteau. La situation était indécise. En fait, le ballon tombait, mais l'air chaud le poussait vers le haut plus vite qu'il ne descendait. Une certaine quantité d'air pénétrait par l'ouverture alors que le contenu de l'enveloppe refroidissait lentement. Cependant le sac commençait à se dégonfler. Il ne se viderait sans doute pas totalement, mais il tomberait inévitablement.

Le ballon ne se déplaçait plus à la même vitesse que le vent et Kickaha pouvait sentir celui-ci. Lorsque la descente serait assez rapide, il l'entendrait siffler dans les suspentes. Il redoutait l'instant où cela se produirait.

Le plancher de la nacelle s'inclinait légèrement. Il regarda le ballon d'Anania. Lui aussi se retournait lentement et l'enveloppe commençait à basculer à son tour.

Ils avaient atteint la zone de renversement. Il devrait agir vite, sans hésitations, sans tâtonnements.

Certains oiseaux, qui semblaient désorientés mais décidés, passèrent à tire-d'aile.

Il grimpa le long des cordes puis sur le filet tandis que l'air devenait encore plus chaud. Il lui sembla que la température s'était

élevée de 40 à 55 degrés en une minute. Des ruisselets de sueur coulèrent dans ses yeux comme il atteignait le deltaplane et commençait à couper les cordes qui le retenaient au filet. L'enveloppe était chaude, mais pas assez pour l'empêcher d'y poser les mains et les pieds. Il essuya la sueur, coupa les cordes qui retenaient le harnais et commença à s'y glisser. Ce n'était pas une tâche facile car il devait constamment garder un pied et une main sur le ballon. Son pied glissa à plusieurs reprises, mais il réussit toujours à le coincer à nouveau entre le filet et l'enveloppe.

Il regarda autour de lui. Le renversement s'était achevé et la large courbe de la planète s'étalait à présent au-dessous de lui, alors que celle plus accentuée de la lune se trouvait au-dessus de sa tête.

Le ballon de McKay s'était perdu au sein du ciel rouge. Anania n'était plus visible, ce qui indiquait quelle aussi s'était hissée sur l'enveloppe du ballon pour essayer d'enfiler le harnais.

Brusquement, l'air devint plus frais et il sentit le vent avec plus d'acuité. Le ballon, dont l'enveloppe se dégonflait à une rapidité terrifiante, descendait vers le sol. Après avoir passé les lanières entre ses jambes et bouclé le harnais, il coupa la corde qui retenait le nez de l'aile volante au filet. Il restait encore une attache à sectionner, celle qui retenait l'arrière de l'appareil. Anania lui avait maintes fois répété qu'il devait couper le câble supérieur avant celui du bas. Sinon l'air ascendant se serait engouffré sous l'aile et l'aurait retournée bien que son nez fût toujours fixé à l'aérostат Kickaha aurait été projeté et se serait retrouvé pendu à l'extrémité des suspentes. La surface supérieure de l'aile se serait écrasée contre l'enveloppe, poussée par le vent dont la force augmentait sans cesse.

Il se serait trouvé dans l'impossibilité d'atteindre les câbles, de grimper jusqu'à l'aile et de couper le dernier câble.

— Naturellement, je sais que tu ne seras pas pressé par le temps, avait ajouté Anania. Tu auras cent cinq mille kilomètres à parcourir avant de t'écraser sur le sol et il est possible d'accomplir des miracles durant un voyage aussi long. Mais je ne miserais pas gros sur tes chances.

Kickaha descendit le long des cordes jusqu'à l'arrière du deltaplane. Il saisit le nœud reliant l'extrémité de l'appareil au filet et le coupa avec son couteau. Avec une soudaineté qui lui coupa le souffle, il fut tiré vers le haut. Le ballon tomba sous lui comme il se balançait à l'extrémité des suspentes. Les lanières pénétraient dans ses cuisses.

Il tira sur la suspente de commande pour abaisser le nez de l'appareil. Il descendait maintenant dans une glissade rapide ou, pour présenter les choses autrement, il tombait à une vitesse relativement lente.

Où était Anania ? Durant une minute environ elle sembla s'être perdue dans le ciel rougeâtre. Puis Kickaha repéra un objet minuscule, mais il ne put savoir avec certitude s'il s'agissait bien d'elle ou d'un oiseau solitaire. Cela se trouvait plus bas que lui, sur sa gauche. Il vira et glissa vers Anania, ou vers l'animal. Un temps impossible à mesurer s'écoula, puis le point grossit et prit bientôt la forme d'une aile de deltaplane.

Il tira sur les suspentes afin d'incliner l'aile. Il tomba plus vite et se retrouva finalement à la hauteur d'Anania. Lorsqu'elle le vit, elle fit virer son appareil. Après quelques manœuvres, ils se stabilisèrent à six mètres l'un de l'autre.

— Ça va ? hurla-t-il.

— Oui.

— As-tu vu McKay ?

Elle secoua négativement la tête.

Deux heures plus tard, il repéra un gros objet en forme d'oiseau, environ six cents mètres sous lui. Il pouvait s'agir de McKay ou d'un roc. Mais un long regard scrutateur le persuada que c'était un oiseau. Quoi qu'il en soit, il descendait rapidement et s'il maintenait le même angle de chute, il toucherait le sol très loin d'eux.

Si c'était McKay, il devrait se débrouiller seul. Ni Kickaha ni Anania n'avaient de dettes envers lui.

Quelques secondes plus tard, il oublia McKay. Il fut dépassé par l'avant-garde d'un important vol d'oiseaux migrateurs qui quittaient la lune. Ils étaient des millions et semblaient apparentés aux oies. Au bout d'un moment, d'autres oiseaux vinrent les rejoindre, gros et petits. Autour de lui, l'air était obscurci par les corps. Le battement des ailes, les cris, les croassements, les trilles et les sifflements l'assourdisaient.

Ils traversèrent un vol de grues qui s'égaillèrent. Les unes voletèrent vers la droite, les autres vers la gauche. Kickaha pensa tout d'abord qu'elles avaient été effrayées par les deltaplanes mais, un instant plus tard, il en douta. Il était plus probable que leur effroi avait été provoqué par l'apparition d'une armée d'oiseaux rocs.

Ces rapaces aussi gros que des avions les escortaient à présent telle une escadrille de chasseurs. L'oiseau le plus proche d'Anania obliqua vers elle et la fixa de son œil jaune. Lorsqu'elle trouva qu'il était trop proche, elle poussa un cri pour l'effrayer et agita son couteau. Qu'il fût ou non intimidé, il s'écarta. Kickaha poussa un soupir de soulagement. Si un de ces géants avait attaqué, sa proie n'aurait pu se défendre.

Cependant les rocs devaient avoir d'autres projets. Ils gardèrent la même altitude alors que les deltaplanes poursuivaient leur descente. Un instant plus tard, ils ne furent plus que de petits points, loin au-

dessus de leurs têtes.

Anania lui avait dit que ce ne serait pas le plus long de ses voyages mais qu'il semblerait l'être en temps subjectif et qu'il serait certainement le plus pénible. Elle lui avait expliqué en détail tout ce qui se produirait et ce qu'ils devraient faire. Il l'avait écoutée et n'avait guère aimé ce qu'il avait entendu. Mais tout ce qu'il avait pu imaginer était très loin de la réalité. Lorsqu'on l'utilisait comme planeur, le deltaplane plongeait à une vitesse d'environ un mètre vingt par seconde. Cela signifiait qu'il leur faudrait vingt heures pour atteindre le sol. Au bout d'un tel laps de temps, la gangrène se serait déclarée dans leurs jambes.

Mais si l'appareil était utilisé comme un simple parachute, il descendait à six mètres-seconde. Ils ne resteraient alors que six heures environ suspendus dans les airs.

En conséquence, après s'être retrouvés, ils avaient libéré quelques panneaux et étaient descendus comme en parachute. Kickaha pliait ses bras et ses jambes afin d'accélérer la circulation sanguine et, par instants, il libérait un peu d'air sur le côté de l'aile pour tomber encore plus rapidement. Cependant il ne pouvait utiliser ce procédé que durant de courts instants car s'il était descendu trop vite, les suspentes auraient pu céder lors du ralentissement suivant.

Le temps qu'ils arrivent à trois mille mètres de la surface, il avait l'impression que ses bras et ses jambes s'étaient envolés pour regagner la lune. Il pendait comme un pantin désarticulé, sauf lorsqu'il tournait la tête pour voir Anania. Elle aurait dû se trouver au-dessus de lui car son poids plus faible n'aurait pas pu lui permettre une descente aussi rapide. Seulement elle n'avait pas prévu sur son appareil des ouvertures plus grandes. Elle aussi était suspendue tel un morceau de viande de boucherie.

Il avait redouté de rencontrer de forts courants ascendants qui auraient encore retardé l'instant de leur atterrissage. Mais ils continuaient de tomber à une allure régulière.

Au-dessous d'eux se trouvaient des montagnes et quelques petites plaines. Mais lorsqu'ils arrivèrent à mille deux cents mètres, ils survolaient un grand lac. Il s'agissait d'une de ces nombreuses cuvettes peu profondes qui s'emplissaient parfois d'eau de pluie. Pour l'instant, le fond de la dépression était incliné et l'eau s'en échappait par un défilé entre deux montagnes. Sur le sol, près des rapides, les animaux couraient pour éviter d'être emportés par les flots dont le niveau s'élevait. Un million de batraciens fuyaient vers la berge ou s'éloignaient en se dandinant le plus vite possible en direction des hauteurs.

Kickaha se demanda quelle raison pouvait pousser ces créatures amphibies à fuir le lac. Puis il vit que les fuyards étaient pourchassés

par plusieurs centaines d'énormes reptiles qui ressemblaient à des crocodiles. Les amphibiens disparaissaient en grand nombre dans les larges gueules des sauriens.

Il appela Anania d'un cri et désigna les monstres. Elle lui hurla en retour d'incliner son aile pour changer de direction. Ils ne tenaient pas à se poser à proximité de ces monstres.

Il dut faire un effort pour tirer sur les suspentes. Dix secondes plus tard, il tomba dans l'eau à proximité de la rive, imité par Anania deux secondes plus tard. Il avait tranché les suspentes juste à temps pour se libérer du harnais. L'eau le recouvrit et il s'enfonça, puis ses pieds touchèrent le fond et il essaya de remonter d'une poussée de ses jambes. Elles refusèrent de lui obéir. Sa tête brisa la surface comme il se propulsait à l'aide de ses bras douloureux de fatigue. Anania nageait déjà en direction de la rive distante d'environ dix mètres. Ses jambes restaient immobiles.

Ils se traînèrent sur l'herbe comme des sirènes, en tirant leurs jambes inertes. Ils connurent ensuite une période de douleur intense alors que la circulation sanguine se rétablissait lentement dans leurs membres. Lorsqu'ils en furent capables, ils se levèrent et se dirigèrent en titubant vers les hauteurs. De longs quadrupèdes dotés de nageoires, au corps couvert de vase, les dépassèrent. Certains firent claquer leurs mâchoires au passage, mais aucun ne tenta de les mordre. Après tant de mois passés sous la faible gravité de la lune, celle de ce monde les écrasait. Mais ils devaient continuer d'avancer. Ces crocodiles gros comme des hippopotames avaient à présent atteint la terre ferme.

Ils ne pensaient pas pouvoir dépasser l'épaulement de la montagne, mais ils y parvinrent avant de s'affaler sur le sol, le souffle court. Après avoir cessé de haleter, ils fermèrent leurs paupières et s'endormirent. S'inquiéter de la présence des crocodiles, des lions, des chiens, ou de toute autre créature susceptible de s'intéresser au repas qu'ils représentaient, constituait un effort bien trop grand pour eux. Plus rien n'importait à leurs yeux, pas même que la lune put leur tomber sur la tête.

XXII

Kickaha et Anania couraient à une allure qu'ils pourraient maintenir sur des kilomètres sans s'épuiser. Ils étaient aussi nus que le jour de leur naissance, hormis pour leurs ceintures où étaient glissés leurs couteaux, la Trompe et la montre passée au poignet d'Anania. Ils transpiraient et leur respiration était courte, mais ils savaient que, cette fois, ils parviendraient à rattraper le palais – si rien ne venait s'interposer.

Une autre personne poursuivait elle aussi le léviathan. L'homme était monté sur un élan et se trouvait à près d'un kilomètre d'eux, mais sa grande taille et ses cheveux roux ne laissaient guère de place au doute. Il devait s'agir de Red Orc.

Kickaha gaspilla un peu de son précieux souffle pour dire :

— J'ignore comment il a pu arriver ici et je ne sais pas ce qu'il compte faire après avoir rattrapé le palais. Il ne connaît pas les mots de passe.

— Non, mais il est possible que l'homme que nous avons vu dans le palais lui ouvre une porte.

Jusqu'alors, Red Orc n'avait pas regardé derrière lui. C'était une excellente chose car, dix minutes plus tard, une fenêtre ou plutôt une porte-fenêtre s'ouvrit à son intention. Il s'agrippa au seuil et deux bras l'aidèrent à se hisser à bord. L'élan interrompit immédiatement son galop et se dirigea vers un bosquet de plantes ambulantes. La porte se referma derrière le Seigneur.

Kickaha espérait que le locataire inconnu du palais ferait preuve d'autant d'obligeance envers eux. Mais si Red Orc les voyait, il ferait certainement tout son possible pour s'opposer à leur sauvetage.

Ils approchaient lentement de l'immeuble démesuré. Leurs pieds nus martelaient l'herbe, leur respiration était sifflante et la sueur leur piquait les yeux. Leurs jambes refusaient graduellement de leur obéir. Ils avaient l'impression que leurs muscles étaient attaqués par un poison. Ce qui en vérité était bien le cas.

Le palais se dirigeait vers une montagne située à deux ou trois

kilomètres de là, ce qui rendait leur situation encore plus délicate. Si la demeure se mettait à glisser vers le sommet, sa vitesse n'en serait pas le moins du monde ralentie alors que ses poursuivants devraient gravir la pente. Ils ralentirent leur allure en pleurant de rage... Ils pourraient marcher au pas sans perdre du terrain tant qu'ils se trouveraient sur un sol plat. Mais dès que le bâtiment entamerait l'ascension de la montagne, ils devraient puiser des forces dans des réserves d'énergie qu'ils ne possédaient pas.

À l'angle de la demeure se trouvait une haute fenêtre dont le verre, ou le plastique, s'incurvait pour offrir une vue sur les deux côtés. Cependant, elle affleurait les parois de l'immeuble. Il n'existait aucune prise qui leur permettrait de se hisser. Ils se contraignirent à abandonner la marche et à progresser à petites foulées. Derrière les fenêtres qu'ils longeaient se trouvait un corridor éclairé. Les murs avaient des couleurs lumineuses et variées. De nombreux tableaux y étaient accrochés et, par intervalles, des statues peintes couleur chair encadraient les portes qui donnaient accès à l'intérieur du bâtiment. Ils arrivèrent finalement à la hauteur de plusieurs fenêtres donnant sur une grande pièce richement meublée dont la paroi opposée s'ornait d'une grande cheminée où brûlait un feu.

Un robot d'environ un mètre vingt de hauteur, en forme de dôme et muni de roues, essayait une grande table. Un bras de métal aux nombreuses jointures se terminait par un disque épais qu'il promenait sur le plateau de la table. Derrière lui, un autre bras déplaçait sur la moquette ce qui ressemblait au tuyau d'un aspirateur.

Kickaha accéléra l'allure, imité par Anania. Il voulait atteindre l'avant de la bâtisse avant qu'elle ne commençât son ascension. La façade se maintiendrait à une trentaine de centimètres du sol mais, comme l'immeuble gardait toujours une position horizontale, les autres côtés se trouveraient bien trop haut pour être accessibles.

À l'instant même où la façade atteignait le bas de la pente, ils rattrapèrent tous deux l'objectif qu'ils s'étaient fixé. Mais à présent ils devraient grimper.

Ils n'avaient pu voir le moindre être vivant derrière les fenêtres qu'ils avaient dépassées.

Ils contournèrent l'angle de l'immeuble absolument identique à celui de l'arrière. Ils virent alors la première chose qui pût offrir une prise. Au centre de la façade se trouvait un grand balcon. Urthona l'avait sans nul doute prévu pour prendre l'air et jouir de la vue. Cela ne pouvait constituer un moyen d'accès, sauf si l'étranger qui se trouvait à l'intérieur du palais avait imprudemment laissé les portes-fenêtres ouvertes. C'était peu probable, mais au moins pourraient-ils se reposer un peu.

Il s'en fallut de peu qu'ils n'y parvinssent pas. Le mouvement

ascendant du palais, combiné à la course qu'ils devaient effectuer devant lui, les contraignait à suivre la pente en diagonale. Mais ils purent conserver la même allure que la demeure, malgré un faux pas de Kickaha. Il saisit le rebord inférieur du palais, l'agrippa, fut entraîné, puis lâcha prise et roula violemment sur lui-même, atterrissant à quelques centimètres du palais. Anania lui saisit le poignet et le tira vers elle. Elle tomba à son tour mais ils parvinrent à se relever et à reprendre leur course, sans se laisser dépasser par le palais.

Puis ils agrippèrent la balustrade du balcon et s'y hissèrent. Après l'avoir enjambée, ils restèrent allongés sur le sol froid et métallique. Ils haletaient comme si chaque inspiration devait être la dernière. Lorsqu'ils eurent recouvré une respiration normale, ils s'assirent et regardèrent autour d'eux. Deux portes-fenêtres donnaient sur une pièce démesurée, mais dont l'accès leur était interdit. Kickaha tenta inutilement de pousser les portes. Elles n'avaient de poignée ni à l'extérieur, ni à l'intérieur. Sans doute leur ouverture était-elle commandée par un interrupteur ou un mot de passe.

Kickaha frappa violemment le matériau transparent avec le manche de son couteau, en espérant qu'aucun détecteur de choc ne donnerait l'alarme. La paroi transparente ne se brisa pas. Kickaha n'avait d'ailleurs eu aucun espoir de réussir.

— Eh bien, au moins disposons-nous d'un moyen de transport, fit-il remarquer.

Il regarda un autre balcon, situé au-dessus de leurs têtes. Il se trouvait au moins six mètres plus haut, hors d'atteinte.

— Quelle ironie ! Nous avons finalement réussi et nous allons mourir de faim juste devant la porte.

Ils étaient épuisés et torturés par une soif intense. Ils ne pouvaient cependant se résoudre à abandonner cet endroit qu'ils avaient si longtemps désiré atteindre. Mais que pouvaient-ils faire d'autre ?

Il releva à nouveau le regard, cette fois vers les nuages sombres et menaçants en formation.

— Il devrait bientôt pleuvoir. Nous allons pouvoir boire, en tout cas. Que dirais-tu de rester ici cette nuit pour nous reposer ? Demain, nous aurons peut-être une idée.

Anania reconnut que c'était ce qu'ils pourraient faire de mieux. Deux heures plus tard, la pluie se mit à tomber à verse et le déluge se poursuivit sans interruption durant plusieurs heures. Ils avaient pu éteindre leur soif mais ils avaient à présent l'impression d'être des chiots qu'on venait de retirer de l'eau. Ils avaient froid, ils frissonnaient, ils étaient trempés. Cependant, à la tombée de la nuit, ils furent à nouveau secs et s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Aux alentours de midi, le lendemain, leurs estomacs grondaient

comme des lions affamés enfermés dans une cage devant laquelle on aurait empilé un morceau de steaks.

— Nous devons aller chasser avant d'être trop faibles pour pouvoir le faire, dit Kickaha. Nous parviendrons toujours à rattraper le palais, bien que cette idée ne m'enchant guère. Si nous fabriquions une corde et un grappin, nous pourrions atteindre le balcon qui se trouve au-dessus de nous. Sa porte n'est peut-être pas fermée à clé.

— Elle l'est. Urthona ne voulait courir aucun risque. Quoi qu'il en soit, le temps de tresser la corde, le palais se trouverait loin devant nous. Nous risquerions même de perdre sa trace.

— Tu as raison.

Il se tourna vers la porte et la frappa de ses poings. À l'intérieur, une fontaine ornait le centre d'une grande pièce. De l'eau coulait de la trompe qu'un triton de marbre tenait entre ses lèvres.

Kickaha se raidit brusquement.

— Oh, oh ! Ne bouge pas, Anania ! Quelqu'un arrive.

Elle s'immobilisa. Elle se tenait sur le côté, invisible pour quiconque pénétrerait à l'intérieur de la pièce.

— C'est Red Orc ! Il m'a vu ! Il est trop tard pour que je me baisse ! Passe par-dessus la balustrade du balcon et agrippe-toi aux ornements ! J'ignore ce qu'il compte faire, mais s'il sort sur le balcon tu pourras l'attaquer par surprise. Je dois tenir le rôle de la chèvre qui sert d'appât au tigre !

Il l'observa du coin des yeux tandis qu'elle se laissait glisser derrière la balustrade et disparaissait. Il demeura où il se trouvait et fixa l'oncle d'Anania. Orc était vêtu d'un magnifique ensemble en tissu brillant. Sa culotte moulante s'arrêtait aux mollets ; ses bottes écarlates avaient la forme de poulaines ; la veste croisée possédait des manches évasées et le grand col relevé de sa chemise en dentelle était orné de bijoux. Il souriait et tenait à la main un lance-rayon à l'aspect menaçant.

Il s'arrêta un instant, juste à l'intérieur des portes. Puis il se déplaça des deux côtés pour avoir une vue complète du balcon, tendit sa main vers le mur et pressa un bouton. La porte remonta dans le mur.

Orc tenait fermement son arme et visait la poitrine de Kickaha.

— Où est Anania ?

— Elle est morte.

Orc sourit et pressa la détente. Le choc projeta Kickaha en arrière sur toute la largeur du balcon. Il heurta la balustrade puis resta assis, plus qu'à moitié sonné. Il prit vaguement conscience qu'Orc sortait sur le balcon et regardait par-dessus la balustrade. L'homme aux cheveux roux se pencha et dit :

— Remonte, Anania. J'ai compris vos projets. Mais jette d'abord

ton couteau.

Un instant plus tard, elle se hissa lentement sur la balustrade. Orc recula dans l'encadrement de la porte le lance-rayon braqué sur elle. Anania regarda Kickaha et demanda :

— Est-il mort ?

— Non, le lance-rayon est réglé de façon à étourdir légèrement. Je vous ai vus tous deux, la nuit dernière, après que l'alarme se fut déclenchée. Ton *lebbblabbiy* a été assez stupide pour essayer de forcer cette porte. Les détecteurs sont extrêmement sensibles.

— Ainsi, vous vous êtes contenté de nous observer, dit-elle. Vous vouliez découvrir ce que nous ferions ?

Orc sourit à nouveau.

— Oui. Je savais que vous ne pourriez pas parvenir à entrer, mais j'avoue m'être fort diverti pendant que vous essayiez de trouver une solution.

Il regarda la Trompe passée en bandoulière sur l'épaule de sa nièce.

— Je vais finalement la récupérer et pouvoir partir d'ici.

Il pressa la détente et Anania fut projetée contre la balustrade. Kickaha avait presque recouvré toutes ses facultés, bien qu'il se sentît encore très faible. Mais si Orc venait à portée de ses mains...

Le Seigneur n'en avait pas la moindre intention. Il recula d'un pas, donna un ordre, et deux robots franchirent le seuil. À première vue, ils étaient identiques à des êtres humains, mais leurs yeux sans vie et leurs mouvements bien moins gracieux que ceux des êtres d'origine animale indiquaient que du métal ou du plastique se trouvait sous leur apparence de peau. L'un d'eux s'empara du couteau de Kickaha et le jeta par-dessus la balustrade. L'autre arracha la montre à fonctions multiples du poignet d'Anania. Puis les robots saisirent les chevilles de l'homme et de la femme et les tirèrent à l'intérieur. D'un côté de la pièce se trouvait une grande demi-sphère composée de câbles rigides entrecroisés, montés sur une plate-forme à six roues. Le premier robot prit Anania et la poussa dans la cage par une petite porte. Le second fit de même avec Kickaha. Le battant fut refermé et le couple se retrouva captif à l'intérieur de ce qui rappelait fort un piège à rats.

Orc se pencha sous la cage. Lorsqu'il se redressa, il annonça : « Je viens d'augmenter le voltage. Ne touchez pas les barreaux. Vous n'en mourriez pas, mais le choc vous rendrait inconscients. »

Il ordonna aux androïdes de le suivre avec la cage. Il tenait la Trompe qu'il avait prise à Anania et traversa la pièce en direction d'un large corridor au plafond très bas.

— Est-ce que ça va ? demanda Kickaha qui venait de ramper vers Anania.

— Ça ira mieux dans une minute. Je me sens très faible pour

l'instant. Et j'ai une bonne migraine.

— Moi aussi. Eh bien, au moins sommes-nous à l'intérieur.

— Il ne faut jamais désespérer, n'est-ce pas ? Parfois ton optimisme... enfin, c'est sans importance. D'après toi, qu'est-il arrivé à l'homme qui a laissé entrer Red Orc ?

— S'il est toujours en vie, il doit regretter son geste. Une chose est sûre, ce n'est pas un Seigneur. Dans le cas contraire, il ne se serait jamais laissé duper.

Kickaha appela Orc et lui demanda qui était l'étranger. Le Seigneur ne répondit pas. Il s'arrêta à l'extrémité du couloir qui donnait sur deux autres corridors, puis il parla au mur à voix basse : un mot de passe, et une partie de la paroi recula un peu puis glissa latéralement dans une niche. Une pièce d'environ six mètres sur six apparut : un ascenseur.

Orc pressa un bouton sur un panneau. La cabine s'éleva rapidement. Lorsqu'elle stoppa, le symbole lumineux leur indiquait qu'ils se trouvaient au quarantième étage. Orc pressa deux autres touches et saisit un petit levier. La cabine de l'ascenseur sortit dans un très large couloir et le suivit en glissant Orc manipula le levier et la cabine pivota puis suivit un autre corridor sur une soixantaine de mètres. Elle s'arrêta, l'ayant collé contre une porte.

Orc sortit un petit livre noir d'une de ses poches. Il l'ouvrit et consulta une page, puis il prononça quelques mots dans une langue inconnue et la porte s'ouvrit. Il remit le livre dans sa poche et se plaça de côté tandis que la cage roulait à l'intérieur d'une grande pièce. Elle s'arrêta en son centre exact.

Orc émit encore quelques paroles incompréhensibles. Des mécanismes fixés aux murs, à trois mètres de hauteur, tendirent leurs bras de métal. Chacun d'eux tenait un lance-rayon. Il y en avait deux sur chaque muret tous visaient la cage. Juste au-dessus des armes de poing se couvaient de petites lentilles circulaires. Sans aucun doute des objectifs de caméra.

— Je vous ai entendu vous vanter qu'aucune prison ou piège ne pouvait vous retenir bien longtemps, Kickaha, dit Orc. Je ne pense pas que vous pourrez le dire encore.

— Est-ce que cela vous ennuerait de nous dire ce que vous comptez faire de nous ? demanda Anania d'une voix lasse.

— Vous laisser périr d'inanition. Vous ne mourrez pas de soif car vous recevrez suffisamment d'eau. Au bout d'un certain temps, dont je ne vous révélerai pas la durée, les lance-rayons vous détruiront, que vous soyez toujours en vie ou pas.

« Même si par miracle vous parveniez à sortir de la cage et à éviter les décharges des lance-rayons, vous ne parviendrez jamais à sortir d'ici. Il n'existe qu'une seule issue : la porte par laquelle vous

êtes entrés. Il est impossible de l'ouvrir sans connaître le mot de passe.

Anania ouvrit la bouche. Son expression signifiait clairement qu'elle allait faire appel à sa pitié. Mais bientôt elle referma ses lèvres et son visage redevint impassible. Peu importait à quel point la situation pouvait être désespérée, elle ne s'humilierait pas inutilement. Mais elle avait eu un instant de faiblesse.

— Vous pouvez au moins satisfaire notre curiosité, dit Kickaha. Qui était l'homme qui vous a laissé entrer ? Qu'est-il devenu ?

Orc fit une grimace.

— Il a commis l'erreur de s'éloigner de moi. J'ai pu m'emparer d'un lance-rayon et j'allais le faire prisonnier lorsqu'il a plongé dans une trappe dont j'ignorais l'existence. Je suppose qu'il a été transporté sur un autre monde. En tout cas, le système de surveillance n'indique plus sa présence dans le palais. Kickaha sourit.

— Merci. Mais de qui s'agissait-il ?

Il prétendait être un Terrien. Il s'adressait à moi en anglais, mais un anglais étrange, tel qu'on le parlait au dix-huitième siècle. Il ne m'a pas appris son nom. Il a commencé à me tenir des propos sans suite. Il disait être resté prisonnier ici assez longtemps, après avoir franchi une porte sur le monde de Vala, pour échapper à celle-ci. Il lui a fallu du temps pour découvrir comment activer une porte donnant sur un autre univers sans être tué. Il allait juste mettre ses connaissances en pratique lorsqu'il m'a vu galoper derrière le palais. S'il a décidé de me laisser entrer, c'est parce que je ne ressemblais pas à un natif de ce monde. Sans doute était-il un peu fou.

— Il devait l'être complètement pour faire confiance à un Seigneur, rétorqua Anania. Vous a-t-il dit qu'il nous avait vus, Kickaha, moi, et McKay ? Il nous a survolés alors que nous nous trouvions sur la lune.

Les sourcils d'Orc se levèrent.

— Vous étiez sur la lune ? Et vous avez survécu à sa chute ? Non, il n'a pas parlé de vous. Mais cela ne signifie pas pour autant que vous ne l'intéressiez pas, ou qu'il ne comptait pas m'en parler plus tard.

Il fit une pause, sourit et ajouta : « Oh, j'avais presque oublié ! Lorsque vous aurez trop faim, il vous restera la solution de vous entre-dévorer.

Kickaha et Anania ne purent masquer leur horreur et Orc éclata de rire. Lorsqu'il se tut finalement, il sortit un couteau de l'étui passé à sa ceinture. L'arme blanche avait environ quinze centimètres de long et paraissait être en or. Il la lança à travers les barres et elle tomba aux pieds d'Anania.

— Il vous faudra naturellement un instrument tranchant. Ce couteau fera l'affaire pour débiter des steaks, des côtelettes et le reste. Mais n'espérez surtout pas pouvoir l'utiliser pour court-circuiter

l'installation. Cette matière est non conductrice.

— S'il n'y avait Anania, je penserais qu'aucun Seigneur ne peut s'amender, que vous méritez tous d'être abattus à vue, dit Kickaha. Mais il y a une chose dont je suis certain : vous n'avez pas la moindre parcelle de générosité en vous. Vous êtes inhumains.

— Si vous vous référez à l'humanité telle qu'elle est représentée par les *lebbblabbiy*, vous avez raison.

Anania ramassa le couteau et passa son doigt sur la lame qui était granuleuse au toucher, bien que sa surface fût polie.

— Nous ne mourrons pas de faim, dit-elle. Nous pourrions toujours mettre fin à nos jours.

Orc haussa les épaules.

— C'est vous que ça regarde.

Le Seigneur ne dit rien aux androïdes qui le suivirent dans l'ascenseur. Il se tourna vers les captifs et leur fit un geste d'adieu, comme la porte se fermait en glissant.

— Cet Anglais se trouve peut-être toujours dans le palais, dit Kickaha. Il pourra nous libérer. En attendant, donne-moi ce couteau.

Mais Anania l'avait pris de vitesse. Elle essayait déjà de couper un câble au point où il disparaissait dans le sol. Après dix minutes d'efforts, elle posa la lame.

— Pas la moindre entaille. Le métal des câbles est bien plus dur que celui du couteau.

— C'était à prévoir. Mais nous devions tout de même essayer. Eh bien, inutile d'attendre d'être trop faibles pour pouvoir découper des tranches. À qui le tour ?

Horriifiée, elle se tourna pour le fixer. Il souriait.

— Bon sang ! Dois-tu toujours te croire obligé de plaisanter, même sur un pareil sujet ?

Elle vit une section de plancher de la cage se soulever derrière lui. Il se tourna lorsqu'il entendit son exclamation. Un cube dépassait du sol de plusieurs centimètres. Le couvercle s'ouvrit, bien qu'aucun gond ne fût visible. Le récipient contenait de l'eau.

Ils burent rapidement, car ils ignoraient durant combien de temps le cube demeurerait dans la cage. Ils ne disposaient d'aucun gobelet, aussi se mirent-ils à quatre pattes et lapèrent-ils le liquide comme des animaux. Toutes les quatre heures, la boîte apparaissait entièrement vide. De toute évidence elle était alors destinée à recevoir leurs excréments. Lorsque la boîte apparut la fois suivante, ils purent constater qu'elle n'avait pas été soigneusement nettoyée.

— Ce petit détail doit énormément amuser Orc, fit remarquer Kickaha.

Ils ne disposaient d'aucun moyen pour mesurer le temps : à l'intérieur de la pièce, la lumière conservait toujours la même

intensité. L'intuition d'Anania lui indiquait cependant qu'ils devaient être en cage depuis au moins cinquante-huit heures. Leurs ventres se creusaient, gargouillaient et grondaient. Leurs côtes saillaient. Leurs joues se creusaient, leurs jambes et leurs bras maigrissaient. Ils se sentaient de plus en plus faibles. La belle poitrine d'Anania s'affaissait.

— Nous ne pourrons pas vivre sur notre graisse, nous n'en avons pas, dit-il. Nous avons énormément maigri dans les épreuves que nous avons dû subir.

Il y avait de longs moments de silence, bien qu'ils n'eussent jamais hésité à prendre la parole chaque fois qu'ils avaient estimé avoir quelque chose d'important à dire. Ce silence ressemblait trop à celui de la mort, qu'ils connaîtraient bientôt.

Ils avaient essayé de glisser la lame de couteau entre la boîte à eau et le sol. Ils ignoraient à quoi cela pourrait servir, mais ils devaient tout essayer. Cependant la lame avait refusé de pénétrer dans la fente.

À présent, Anania estimait qu'ils devaient se trouver dans la cage depuis environ soixante-dix heures. Aucun d'eux n'avait reparlé de la suggestion de s'entre-dévorer faite par Orc. Ils étaient convenus, sans mot dire, qu'ils n'accepteraient jamais une chose aussi horrible. Ils se demandaient également si le Seigneur les observait et les écoutait par un système de vidéo.

La nourriture emplissait leurs rêves, faute de remplir leurs estomacs. Kickaha sommeillait par instants. Il rêvait qu'il dévorait un rôti de porc, de la purée de pommes de terre au jus de viande et une tarte à la rhubarbe, lorsqu'un son l'éveilla. Il resta un instant allongé sur le dos à se demander pourquoi il avait rêvé d'un tel bruit. Il allait se replonger dans son festin onirique lorsqu'une pensée le poussa à s'asseoir, comme si quelqu'un avait passé un plat fumant de viande en sauce sous son nez.

Orc avait-il ajouté un nouvel élément à leur torture ?

Cela semblait peu probable, mais... Il se mit à quatre pattes et rampa jusqu'à la petite porte. Il exerça une pression sur le battant qui s'ouvrit vers l'extérieur.

Le cliquetis qu'à avait perçu était celui du déverrouillage de la porte.

XXIII

Ils descendirent de la cage, guettés par les lance-rayons muraux. Kickaha bondit vers la porte. Les quatre armes tirèrent au même instant et des rayons écarlates lumineux passèrent devant et derrière lui. Habituellement, les rayons étaient invisibles, mais Orc les avait colorés afin que les captifs pussent voir la mort les frôler. Le Seigneur n'avait rien négligé pour offrir un spectacle de beauté et de terreur.

— Oh, non ! gémit Anania. Il ne nous a libérés que pour mieux nous torturer !

Kickaha bougea à nouveau.

— Ouais... Mais ces rayons devraient nous atteindre.

Il fit un autre pas en avant. Les rayons faillirent à nouveau le toucher.

— Que ces lance-rayons aillent au diable ! Ils sont réglés de façon à nous frôler ! Un autre de ses raffinements !

Il avança vers la porte d'un pas régulier, suivi par Anania. Deux lance-rayons pivotèrent vers elle, mais les rubans de feu passèrent à quelques millimètres de sa chair. Cependant la vue de ces fuseaux écarlates passant juste devant leurs yeux était éprouvante pour les nerfs. Comme le couple arrivait à proximité de la porte, les rayons obliquèrent au-delà de leurs joues et de leurs têtes.

Il leur restait à forcer les murs et le sol, mais ceux-ci étaient faits de matériau invulnérable.

Lorsque Kickaha fut à quelques pas de la porte, les lance-rayons pivotèrent pour atteindre celle-ci juste devant eux. Un léger sifflement, qui rappelait celui d'un serpent venimeux sur le point d'attaquer, s'éleva lorsque le faisceau toucha le battant.

Kickaha et Anania s'immobilisèrent alors que le rayon écarlate s'écrasait sur la surface plane.

— Ils sont programmés pour ne pas nous atteindre, dit Kickaha. À moins que cela fasse partie de la première manche de ce jeu destiné à nous tourmenter ?

Il fit demi-tour et revint vers le lance-rayon le plus proche. Le

faisceau avançait juste devant lui, ce qui l'obligeait à se déplacer lentement. Mais l'arme restait braquée sur un point toujours situé devant lui.

Lorsqu'il s'arrêta devant le lance-rayon, l'arme était braquée sur sa poitrine. Il la contourna jusqu'au moment où le canon ne put plus le suivre. Il restait naturellement dans la ligne de mire des trois autres lance-rayons, mais ceux-ci avaient à présent cessé de tirer.

Il put facilement s'emparer de l'arme en ôtant une petite goupille de fixation, puis il souleva le lance-rayon et arracha les câbles reliés au bas de la crosse. Voyant cela, Anania fit de même avec les siens. Les deux derniers lance-rayons se remirent à tirer, mais leurs faisceaux se contentaient toujours de les frôler. Bientôt ces deux armes furent aussi rendues inoffensives.

— Jusqu'à présent, nous nous sommes contentés de suivre exactement le programme qu'Orc avait prévu pour nous, dit-il. Il a mis au point toute cette comédie, et je me demande pourquoi.

Ils se rendirent auprès de la porte et la poussèrent. Elle s'ouvrit et révéla un corridor désert de toute vie ou de robots. Ils allèrent jusqu'à l'embranchement et tournèrent dans le vestibule à l'extrémité duquel la porte de l'ascenseur était ouverte. La cabine était à l'intérieur, comme si Orc l'avait envoyée à leur rencontre.

Ils hésitèrent à y entrer. Si Orc avait prévu un piège à leur intention, la cabine pourrait s'immobiliser entre deux étages, ou se contenter de tomber jusqu'au bas de la cage de l'ascenseur.

— En ce cas, il a pu penser que nous emprunterions l'escalier, et installer également un piège dans ce dernier, fit remarquer Anania.

Ils pénétrèrent dans la cabine et pressèrent le bouton du rez-de-chaussée. Ils l'atteignirent sans encombre puis errèrent dans quelques vestibules et pièces avant d'arriver dans une salle immense à l'ameublement luxueux. Les deux robots attendaient à côté d'une grande table d'onyx poli. Dans la langue des Seigneurs, Anania commanda un repas. Il leur fut apporté moins de cinq minutes plus tard. Ils mangèrent tant qu'ils rendirent leur repas mais, après une courte pause, ils mangèrent à nouveau, un peu plus légèrement. Deux heures plus tard, ils absorbèrent un autre repas puis elle donna l'ordre à un robot de les conduire dans un appartement. Ils prirent un bain chaud puis s'endormirent sur un lit qui flottait à près d'un mètre du sol, pendant que de l'air frais et une musique douce se déversaient sur eux.

La porte de la chambre s'ouvrit à leur réveil, avant même qu'ils ne se fussent levés, et un robot entra. Il poussait une desserte portant des plateaux où étaient posés une nourriture délicieuse et du jus d'orange ou de melon. Ils mangèrent puis se rendirent dans la salle de bain où ils prirent une douche. Lorsqu'ils en sortirent, le robot les attendait

avec des vêtements exactement à leurs mesures.

Kickaha ignorait comment on avait pu prendre ses mensurations mais cela ne l'intéressait pas outre mesure. Il avait des préoccupations bien plus importantes.

— Le fait que nous soyons traités en hôtes de marque m'inquiète plutôt. Si Orc nous relève, c'est uniquement pour pouvoir nous envoyer à nouveau au tapis.

Le robot frappa à la porte et Anania lui dit d'entrer. L'androïde s'arrêta devant Kickaha et lui tendit un billet. Kickaha l'ouvrit avant de dire :

— C'est en anglais. Je ne connais pas cette écriture, mais ce doit être celle de Red Orc.

« Regardez par la fenêtre », lut-il à haute voix.

Il redoutait ce qu'il y verrait, mais il était trop curieux pour attendre. Ils traversèrent en hâte plusieurs pièces et longèrent un long couloir. Par la fenêtre qui s'ouvrait à son extrémité ils pouvaient voir un paysage principalement constitué de néant. Cependant, une petite sphère la traversait : Le Monde Lavalite.

— Voilà son coup de théâtre ! s'exclama-t-il. Orc a envoyé le palais dans l'espace ! Et il nous a abandonnés ici, alors qu'il n'existe aucun moyen de regagner le sol !

— Il a également dû désactiver toutes les portes, ajouta Anania.

Le robot qui les avait suivis émit un son exactement semblable à celui qu'aurait choisi un serviteur stylé pour attirer l'attention de son maître. Ils se tournèrent vers l'androïde qui tendit un second billet à Kickaha et s'adressa à lui en anglais.

— Mon maître m'a chargé de vous dire qu'il espère que vous apprécierez ceci à sa juste valeur.

« Le palais se trouve dans une orbite de chute » lut Kickaha. Il s'adressa au robot :

— Avez-vous d'autres messages pour nous ?

— Non, monsieur.

— Pouvez-vous nous conduire à la salle de contrôle principale ?

— Oui, monsieur.

— Alors, en route, Firmin.

— Qui est Firmin, monsieur ? demanda le robot.

— Effacez ça. Par quel nom vous appelle-t-on ? Je veux dire, quelle est votre dénomination ?

— Un, monsieur.

— Ainsi vous êtes Un.

— Oui, monsieur, je suis seul.

— Pour l'amour d'Ilmarwolkin ! s'exclama Anania, cessez de faire les pitres.

Ils suivirent Un dans une salle où se trouvait un véhicule

découvert doté de roues, assez grand pour recevoir quatre passagers. Le robot s'installa sur le siège du conducteur et ils montèrent sur le siège arrière. Puis le véhicule s'éloigna d'un mouvement régulier et silencieux. Après avoir suivi plusieurs couloirs, le robot tourna dans un grand ascenseur. Il descendit du véhicule, pressa quelques boutons, et la cabine s'éleva de trente étages. Le robot reprit place derrière le volant et conduisit l'engin le long d'un corridor sur près de quatre cents mètres. Le véhicule s'immobilisa devant une porte.

— L'entrée de la salle de contrôle principale, monsieur.

Le robot descendit du véhicule et vint se placer à côté de la porte. Ils le suivirent. Le battant avait été soudé ou scellé au montant.

— Est-ce l'unique entrée ?

— Oui, monsieur.

De toute évidence, Orc s'était assuré qu'ils ne pourraient y pénétrer. Tout ce qui aurait permis d'ouvrir la porte, lance-rayon inclus, avait sans aucun doute été jeté hors du palais. Il était encore possible qu'Orc eût simplement voulu leur compliquer les choses. Peut-être leur avait-il délibérément laissé quelques outils afin qu'ils pussent finalement pénétrer dans la salle de contrôle et découvrir que toutes les commandes avaient été détruites.

Ils trouvèrent une fenêtre et regardèrent l'espace écarlate.

— Un certain temps s'écoulera avant que le palais tombe sur la planète. Entre-temps nous pourrons manger, boire, faire l'amour et dormir. Reprendre des forces. Et chercher désespérément un moyen de sortir de ce merdier. Orc croit que nous allons nous morfondre, c'est qu'il nous connaît mal.

— D'accord, mais les murs et la porte doivent être faits du même matériau invulnérable que la pièce où se trouvait la cage, fit-elle remarquer. Les lance-rayons ne peuvent l'entamer. J'ignore comment il a pu souder la porte au mur, mais il y est parvenu. S'emparer des commandes semble impossible.

Ils durent tout d'abord visiter tout le bâtiment, ce qui leur prit plusieurs jours, même en utilisant le petit véhicule pour se déplacer. Ils découvrirent un hangar où avaient autrefois été entreposés cinq appareils aériens. Orc n'avait même pas pris la peine d'en fermer la porte. Il avait dû les faire décoller en pilotage automatique.

Puis ils trouvèrent la grande centrale d'énergie. Elle contenait également les machines qui maintenaient une gravité artificielle à l'intérieur du palais. Si elles n'avaient pas fonctionné, ils auraient flotté en chute libre.

— Je suis surprise qu'il ne les ait pas arrêtées, dit Anania. Cela nous aurait rendu la tâche encore plus difficile.

— On ne saurait penser à tout, répliqua Kickaha.

Lors de cette fouille, ils ne découvrirent aucun outil qui leur

aurait permis de pénétrer dans la salle de contrôle. Ils n'avaient d'ailleurs eu aucun espoir d'y parvenir.

Kickaha demanda conseil à Anania qui semblait être experte en parachutes. Puis il donna à certains robots des instructions très détaillées sur la façon d'en fabriquer deux à partir des tentures de soie.

— Nous n'aurons qu'à sauter et nous laisser descendre, dit-il. J'avoue cependant que l'idée de passer le reste de ma vie sur ce monde misérable ne m'enthousiasme guère. C'est sans nul doute préférable à la mort, mais pas de beaucoup.

Il devait probablement exister un millier de portes, peut-être deux mille, dans les murs et le sol, pour ne pas parler des plafonds. Sans le mot de passe pour les activer, ils ne pouvaient ni les localiser ni les utiliser.

Ils se demandaient où pouvait se trouver la trappe murale que l'Anglais avait franchie pour échapper à Red Orc. Ils savaient qu'ils ne disposaient pas d'assez de temps pour la chercher. Mais Kickaha pensa à demander aux robots Un et Deux s'ils avaient assisté à sa fuite. À sa grande joie, ils répondirent qu'ils avaient été tous deux présents. Ils conduisirent les humains jusqu'à la trappe. Kickaha poussa le panneau et vit un conduit métallique qui descendait sur une certaine distance avant de s'incurver.

— Il faut y aller, dit-il à Anania.

Il sauta dans le tube, s'assit et se laissa glisser. Il descendit, tourna et fut projeté dans une pièce étroite faiblement éclairée. Il cria vers le haut qu'il poursuivait son chemin. Mais il fut rapidement arrêté par un cul-de-sac.

Après avoir frappé et sondé les cloisons autour de lui, il revint vers le conduit et remonta en s'appuyant aux parois.

— Ou il *existe* un autre panneau que je ne parviens pas à découvrir, ou il y a une porte à l'extrémité de cette petite pièce, lui dit-il.

Ils envoyèrent un robot chercher dans l'entrepôt une perceuse et des marteaux. Aucune mèche ne pouvait traverser des murs de la salle de contrôle, mais peut-être les murs de plastique de la pièce secrète seraient-ils moins résistants. Après le retour des robots, Kickaha et Anania se laissèrent glisser dans le conduit en leur compagnie et percèrent les parois. Après avoir fait un cercle de trous, Kickaha fit tomber le disque à coups de masse.

Une lumière jaillit de l'ouverture. Kickaha jeta un regard prudent à l'intérieur et émit un hoquet de surprise.

— Je dois être ivre ! Red Orc !

XXIV

Au centre d'une grande pièce nue se trouvait un cube transparent d'environ trois mètres cinquante de côté. Il contenait une chaise, une table, un lit étroit et une petite boîte rouge fixée au sol près d'une paroi, ainsi qu'un être humain : Orc. Kickaha nota qu'un gros tuyau reliait le mur de la pièce au cube, traversait le matériau transparent, puis disparaissait dans la boîte rouge. Sans doute servait-il à apporter de l'eau et, peut-être, une nourriture semi-liquide. Dans un second tuyau, plus petit, l'air devait circuler. Red Orc était assis sur la chaise, devant la table. Anania et Kickaha pouvaient voir son profil à travers l'ouverture. De toute évidence, le cube était impénétrable aux sons car le Seigneur n'avait entendu ni la perceuse ni les coups de masse. La Trompe et le lance-rayon étaient posés devant lui, sur le plateau de la table. Kickaha en déduisit que le cube était invulnérable aux rayons.

Red Orc, autrefois Seigneur des Deux Terres, paraissait aussi abattu qu'un simple mortel. Ce qui n'était guère surprenant. Il avait en effet franchi une « porte » de la salle de contrôle, persuadé de pénétrer dans un autre univers en possession de la Trompe, le plus grand des biens que pouvait posséder un Seigneur. Il laissait derrière lui deux de ses pires ennemis, certain qu'ils mourraient. Mais Urthona avait conçu un piège fort adroit et Red Orc avait été transporté dans cette geôle au lieu de trouver la liberté.

Orc était persuadé qu'il était prisonnier dans cette pièce à l'insu de tous. Il devait sans aucun doute penser au temps qui le séparait de la chute du palais sur le monde d'Urthona et de sa mort inévitable au cours de la collision, pris qu'il était à son propre piège.

Kickaha et Anania forèrent une ouverture plus vaste dans le mur afin de pouvoir la traverser. Pendant qu'ils travaillaient, Orc les vit. Il se leva et les fixa. Son visage était livide. Il ne pouvait s'attendre à aucune merci de leur part. Une unique chose était changée : il mourrait plus tôt que prévu. Sa nièce et l'amant de celle-ci n'étaient pas certains quant à eux que quoi que ce fût eût changé. Si Orc n'avait pu se forer un chemin hors du cube, ils ne pourraient pas y pénétrer.

D'autant plus qu'ils ne possédaient même pas un lance-rayon. Mais le tuyau par lequel arrivait le ravitaillement d'Orc était en cuivre. Après que les robots eurent apporté d'autres outils, Kickaha découpa le cuivre au point où il pénétrait dans le manchon de matière invulnérable qui formait une saillie sur le cube.

Ils disposaient à présent d'une ouverture à travers laquelle Orc pouvait toujours recevoir de l'air et également communiquer. Kickaha et Anania ne se placeraient cependant pas directement devant l'ouverture, car Orc pourrait les atteindre avec le lance-rayon.

— Les règles du jeu ont changé, Orc, déclara Kickaha. Vous avez besoin de nous et nous avons besoin de vous, si vous acceptez de coopérer, je promets de vous laisser partir où vous voudrez. Vous resterez en vie et il ne vous sera fait aucun mal. Si vous refusez, vous mourrez. Vous pensez que nous mourrons aussi, mais à quoi cela vous servirait-il ?

— Je ne peux pas vous faire confiance, répondit Orc sur un ton maussade.

— Si vous prenez les choses ainsi, d'accord. Mais Anania et moi ne mourrons pas. Les robots nous fabriquent des parachutes. Cela signifie que nous serons échoués sur ce monde, mais au moins resterons-nous en vie.

— Des parachutes ? répéta Orc.

À son expression, il était évident qu'il n'avait pas envisagé une seule seconde qu'ils pourraient trouver un moyen d'échapper à leur destin.

— Ouais. Un vieux dicton américain veut qu'il existe plusieurs façons de peler un chat. Et je suis un écorcheur de chats de première grandeur. Je... Anania et moi avons réussi à trouver un moyen de nous en tirer. Cependant nous avons besoin des informations que vous pourriez nous fournir. Alors, acceptez-vous de nous les donner en échange de votre vie, ou préférez-vous boudier comme un enfant gâté et mourir ? Orc grinça des dents mais finit par répondre :

— C'est entendu. Que voulez-vous savoir ?

— Faites-nous une description complète de ce qui s'est produit lorsque vous avez été transporté de la salle de contrôle dans ce cube. Et tout ce qui pourrait encore nous être utile.

Orc leur expliqua comment il avait examiné l'immense salle et ses centaines de commandes. Sa tâche avait été considérablement facilitée par les questions qu'il avait posées à Un et Deux. Puis il avait découvert comment ouvrir plusieurs portes. Il avait été tellement prudent qu'il avait ordonné aux robots de les activer avant lui. Si les portes étaient piégées, les androïdes en seraient les premières victimes.

Une « porte » donnait apparemment accès aux divers points de

résonance dissimulés dans les rochers de la planète qui se trouvait sous eux. Urthona avait sans nul doute disposé d'une méthode pour les reconnaître et avait dû espérer en identifier un à l'époque où il errait sur ce monde en leur compagnie. Grâce à un simple mot de passe, il aurait pu être transporté dans le palais. Mais Urthona n'avait pas eu de chance.

Orc avait répertorié trois portes qui donnaient sur d'autres mondes. Une donnait accès à l'univers de Jadawin, l'autre à la Terre et la dernière au monde mort d'Urizen. Il y avait bien d'autres portes, mais Orc n'avait pas osé les activer. Il n'avait nulle intention de forcer la chance. Il n'avait encore déclenché aucun piège et, de plus, c'était sur la Première Terre qu'il désirait se rendre.

Après s'être assuré qu'il pourrait gagner un autre univers sans encombre, Orc avait ordonné aux robots Un et Deux de sceller la porte de la salle de contrôle.

— Ainsi, vous aviez décidé à l'avance de tous nos tourments ? demanda Anania.

— Naturellement. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Autrefois, la même chose que vous. J'avoue qu'en vérité vous nous avez fait une faveur, lorsque vous nous avez libérés pour nous permettre de savourer les terreurs de la chute. Mais vous n'aviez certes pas l'intention de nous être agréable, j'en suis certaine.

— Il s'est également accordé une faveur à lui-même, ajouta Kickana.

Orc avait alors activé la porte qui donnait sur la Terre I. Il avait franchi l'ouverture qui séparait les univers, persuadé de pénétrer dans une grotte. Il pouvait voir au-delà de l'entrée de la caverne une vallée et une montagne boisée. Il croyait identifier la grotte que Kickana et Anania avaient franchie pour se rendre en Californie du Sud.

Mais Urthona avait installé un simulacre afin de duper les imprudents. Pour renforcer cette impression, il avait également programmé les robots pour le cas où un Seigneur trop habile les aurait envoyés en éclaireurs. C'était tout au moins ce que Red Orc supposait. Il avait ordonné au robot Six d'y pénétrer le premier. Six avait obéi, s'était promené à l'intérieur de la grotte puis en était sorti et avait regardé autour de lui, avant de revenir dans la salle.

Satisfait, Orc avait alors ordonné aux robots Un et Deux de sceller la porte de la salle avec un flux de matière invulnérable. Puis il avait franchi le seuil.

— Apparemment, dit Orc, ce *shagg* madré (une sorte de putois) avait prévu que je me ferais précéder par le robot.

— Urthona a toujours été un fourbe, répondit Anania. Mais il a compté trop longtemps sur la technologie. Placé dans une situation où il devait se débrouiller seul, il n'était plus l'homme qu'il aurait dû être.

(Elle fit une pause avant d'ajouter :) Exactement comme vous, mon oncle.

— Je n'ai pas connu sa fin, rétorqua-t-il, le visage empourpré de colère.

Kickaha et Anania éclatèrent de rire.

— Non, dit-elle. Bien sûr que non. Voyez simplement où vous êtes.

Orc avait été escamoté alors qu'il avait presque atteint l'ouverture de la grotte, ou de ce qu'il croyait être une grotte. La seconde suivante, il s'était trouvé à l'intérieur du cube.

Kickaha tira Anania dans un angle de la pièce afin de pouvoir discuter tranquillement.

— D'une manière ou d'une autre, dit-il, ce mystérieux Anglais a découvert, à l'extrémité du couloir, une porte qui donne sur un autre univers. Peut-être a-t-il trouvé le répertoire des mots de passe d'Urthona. Quoi qu'il en soit, là où il a pu passer, nous le pouvons également. La Trompe pourrait ouvrir cette porte, mais nous devons nous en emparer.

« Cependant, qu'est-ce qui nous empêche de faire jouer les notes par Orc ? Nous pourrions les enregistrer et nous en servir pour ouvrir la porte.

Anania secoua négativement la tête.

— Ça ne marcherait pas. Certains ont déjà essayé, tellement cette solution est évidente. Mais il existe quelque chose à l'intérieur de la Trompe qui ajoute un élément impossible à enregistrer.

— Je le craignais. Mais je devais tout de même poser la question. Écoute, Anania, Urthona a dû installer des portes dans tout le palais. Nous sommes probablement passés devant une douzaine d'entre elles sans le savoir, parce qu'elles sont dissimulées dans les murs. Logiquement, un grand nombre, sinon la plupart, devraient être des issues de secours donnant accès d'un point du palais à un autre pour permettre à Urthona de semer tout poursuivant.

« Mais celles qui donnent sur un autre monde doivent être peu nombreuses. Elles sont destinées à n'être utilisées qu'en cas de danger assez grave pour justifier l'abandon du palais. L'une de ces dernières est la porte qui se trouve à l'extrémité du passage que nous avons emprunté. Je pense...

— C'est inutile, répondit Anania. D'après ce que nous savons, elle peut mener à la salle de contrôle ou en tout autre point du palais.

— Non. Si c'était le cas, le système de surveillance aurait révélé à Orc la présence de l'Anglais.

— Pas nécessairement. Urthona a fort bien pu ne pas installer de détecteurs dans certaines pièces afin de pouvoir s'y cacher si un ennemi s'emparait de la salle de contrôle.

— Je suis le roi des fourbes, mais j'ai parfois l'impression d'être un enfant de chœur par rapport à vous, les Seigneurs. D'accord. Juste une minute, le temps de poser une question à Orc.

Il se rendit vers le cube et le Seigneur lui demanda avec suspicion :

— Que comptez-vous faire, à présent ?

— Rien qui pourrait vous nuire, rassurez-vous, répondit Kickaha qui souriait. Nous voulons simplement être certains que vous ne pourrez pas nous attaquer par surprise. Dites-moi, est-ce que rien, sur les panneaux de commande des détecteurs dans la salle de contrôle, n'indique qu'il existe des systèmes de surveillance auxiliaires ?

— Pourquoi voulez-vous savoir cela ?

— Bon sang ! Vous nous faites perdre notre temps. Vous oubliez que je suis contraint de vous faire sortir de là, ne serait-ce que pour récupérer la Trompe.

Orc hésita avant de répondre.

— Oui, il existe des circuits auxiliaires. Il m'a fallu un certain temps pour en reconnaître l'existence. En vérité, je les ai découverts par hasard, alors que je cherchais autre chose. J'ai alors effectué une vérification et j'ai trouvé que les postes de surveillance se trouvaient dans des pièces non couvertes par le système principal. Les circuits secondaires n'étaient pas en activité et j'ai supposé que nul ne devait se trouver dans ces postes de surveillance secrets. Il est en effet inconcevable qu'une personne présente dans une de ces pièces ne s'en soit pas servie pour essayer de me localiser.

— J'espère que vous avez une bonne mémoire. Où se trouvent-ils ?

— Ma mémoire est sans faille, répondit sèchement Orc. Je n'appartiens pas à votre race de sous-êtres.

Kickaha grimaça. Les Seigneurs possédaient l'ego le plus sensible et empoisonné de tout l'univers. Cela donnait cependant un avantage à Kickaha. Il n'aurait jamais pu survivre à tant d'affrontements avec eux s'ils n'avaient pas toujours utilisé une partie de leur esprit pour satisfaire leur propre ego. Ils ne parvenaient jamais à atteindre un pour cent de concentration mentale.

Eh bien, il possédait lui aussi un ego, mais celui-là était sain.

En fait, le Seigneur ne se souvenait que de l'emplacement de quelques postes auxiliaires de détection. Kickaha ne pouvait lui en vouloir, compte tenu de leur grand nombre. Mais Orc lui apprit où se trouvaient trois d'entre eux et lui fournit également quelques instructions sur la façon de les utiliser.

Afin de ne négliger aucune source d'information, Kickaha interrogea les robots Un et Deux au sujet du système de détection. Ils ne connaissaient que le poste de surveillance de la salle de contrôle.

Urthona ne leur avait pas confié plus de données qu'il ne fallait pour son confort et sa sécurité.

Kickaha pensa que s'il avait été le maître de ce palais, il aurait doté les robots d'un circuit protecteur. Lorsqu'on leur aurait posé certaines questions, ils auraient refusé de répondre ou feint de ne pas connaître la réponse.

À présent qu'il y pensait, c'était peut-être ce qu'avait fait Urthona. Mais les robots lui avaient fourni des renseignements que le Seigneur n'aurait jamais voulu voir révélés à ses ennemis. Ils ne mentaient sans doute pas.

Il se fit accompagner par Un et laissa Anania surveiller son oncle. Il était peu probable qu'il pût quitter sa prison ou faire quoi que ce soit d'important, mais Kickaha ne voulait courir aucun risque.

La console de commande du système de détection secret se trouvait dans une alcôve dissimulée derrière un mur, à l'intérieur d'une salle bien plus vaste du dixième étage. Comme ils ignoraient le mot de passe qui en permettait l'accès, Kickaha et Un abattirent une partie du mur. Puis Kickaha se tourna vers la console et, avec l'aide du robot, passa en revue tout l'immeuble. Cela ne prit guère de temps. Les diagrammes lumineux des pièces défilaient trop rapidement sur l'écran pour que Kickaha pût voir autre chose qu'une image brouillée. Mais l'ordinateur intégré de Un les triait.

Lorsque l'opération fut terminée, le robot s'adressa à Kickaha.

— Il reste cent dix pièces que ces détecteurs ne couvrent pas.

Kickaha poussa un grognement avant de répondre :

— Veux-tu dire qu'il va falloir toutes les visiter pour s'assurer qu'aucun être vivant ne s'y trouve ?

— C'est en effet une méthode.

— Quelle est l'autre ?

— On peut connecter ce système à celui de la salle de contrôle. L'opération est commandée par cet interrupteur, ajouta Un qui le désigna. Cela permet à l'opérateur de se brancher sur les détecteurs de la salle de contrôle et de les utiliser pour regarder dans les cent dix pièces en question. L'homme nommé Red Orc l'ignore. Cependant l'interrupteur ne se trouve pas sur la console de la salle de contrôle. Il est situé sous le panneau et porte la mention « générateur d'énergie ». Seul le maître sait cela.

— En ce cas, comment l'as-tu appris ?

— Je l'ai découvert par hasard.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ?

— Vous ne m'avez pas posé la question, maître.

Kickaha retint un autre grognement. Les robots étaient à la fois tellement intelligents et tellement stupides.

— Relie ce système à celui de la salle de contrôle.

— Bien, maître.

À pas lourds, Un s'avança jusqu'au tableau de commande et tourna l'interrupteur au-dessus duquel était écrit dans la langue des Seigneurs le mot : « chaleur ». Quelle chaleur ? De toute évidence, on l'avait baptisé ainsi afin qu'il fût négligé par tout étranger. Immédiatement, des voyants clignotèrent ça et là, un bouton tourna tout seul et un des grands écrans vidéo placé au-dessus du panneau s'anima.

Kickaha regarda dans une pièce, depuis une caméra apparemment placée en haut d'un mur et dirigée vers le bas. Elle était braquée vers le centre d'une rangée de cinq ou six sièges disposés devant la console principale. Un homme y était assis, lui tournant le dos.

Durant une seconde, Kickaha crut qu'il s'agissait de l'Anglais qui était venu en aide à Red Orc. Mais l'inconnu était plus gros que l'homme décrit par le Seigneur, et ses cheveux n'étaient pas bruns mais blonds.

Il fixait un écran situé au-dessus de lui et où apparaissaient Kickaha et Un, qui le regardaient à leur tour.

L'opérateur poussa un cri de rage et se leva d'un bond. Puis il brandit le poing vers la caméra qui retransmettait son image.

C'était Urthona.

XXV

Le Seigneur n'était vêtu que d'une peau de bête en lambeaux qui lui ceignait la taille. Une dépression longitudinale – la cicatrice de la blessure provoquée par la hache d'Anania – descendait au centre de sa poitrine. Ses cheveux tombaient sur ses épaules jusqu'à ses mamelons. Sa peau était souillée par la poussière grasse de son monde et sur son front une bosse marquait l'emplacement d'un choc contre un objet dur. De plus, son nez était brisé.

Kickaha resta interdit quelques secondes, puis il réagit. Il courut vers l'interrupteur pour couper le contact. La voix d'Urthona hurla dans le système de communication :

— Un ! Tue-le ! Tue-le !

— Tuer qui, maître ? demanda calmement l'androïde.

— Pauvre débile mécanique ! Cet homme ! Kickaha !

Ce dernier abaissa l'interrupteur et pivota sur lui-même. Le robot venait vers lui, bras tendus, doigts légèrement repliés sur eux-mêmes.

Kickaha dégaina son couteau. La voix d'Urthona sortit des lèvres immobiles du robot.

— Je te vois, *lebblabbiy* ! Je vais te tuer !

Durant une seconde, Kickaha ne comprit pas ce qui se produisait. Puis l'illumination vint. Urthona s'était branché sur un récepteur à l'intérieur du corps du robot et s'adressait à lui par son entremise. Il devait probablement voir sa victime à travers les yeux de Un.

Cela donnait un avantage à Kickaha. Tant qu'Urthona suivrait le combat depuis la salle de commande, il ne se transférerait pas dans cette pièce.

Kickaha bondit vers le robot, s'immobilisa et sauta en arrière. Il donna un coup de couteau, sans autre but que de tester la rapidité de réaction de Un. Le robot n'essaya cependant pas de parer le coup avec son bras, ou de s'emparer de l'arme blanche. Il continuait d'avancer vers Kickaha.

Ce dernier bondit au-delà du robot et la lame se planta et ressortit. Un point à zéro. La pointe avait brisé le filtre décoré de

façon à ressembler à un œil humain. Mais avait-elle également détruit l'objectif qui se trouvait derrière ?

Il n'avait pas le temps de s'en assurer. Kickaha bondit à nouveau, sur la gauche cette fois. Le robot tournait toujours lorsque le couteau brisa son autre œil.

À présent, Kickaha savait que Un n'était pas assez rapide pour lui. Il était de beaucoup le plus fort, mais dans ce genre d'affrontement la rapidité était primordiale. Il courut derrière Un et s'arrêta. Le robot poursuivit sur sa lancée. Il devait être aveugle et Urthona le savait, ce qui signifiait qu'il entreprendrait très vite une autre action.

Kickaha regarda rapidement autour de lui. Des panneaux du mur nu pouvaient cacher des portes. Mais Urthona ne les aurait-il pas plutôt disposées de façon à pouvoir en sortir sans être vu de toute personne présente dans la pièce ? Par exemple dans l'espace qui se trouvait derrière la console de contrôle ? Non, la porte ne devait pas avoir été placée dans un mur.

Il courut jusqu'à la console et passa derrière. Il comptait les secondes. Une minute s'écoula. Urthona tardait-il parce qu'il cherchait une arme ? Si c'était le cas, il devrait se rendre jusqu'à un placard secret, car Orc avait jeté par-dessus bord toutes les armes qu'il avait pu trouver.

Mais peut-être resterait-il dans la salle de commande où il était en sécurité ? De là, il pouvait commander à tous les robots du palais – et ils étaient plusieurs dizaines ou plus – de converger vers cette pièce.

Ou s'était-il transféré dans une pièce proche et approchait-il subrepticement de son adversaire ? Si c'était le cas, il ferait en sorte d'être armé d'un lance-rayon.

Il y eut un bruit sourd lorsque le robot aveugle heurta le mur. Tout au moins, Kickaha supposa que telle était l'origine de ce son. Il n'osait sortir sa tête pour regarder.

L'unique avertissement fut un scintillement sur le mur, un cercle de lumière oscillante plus haute qu'un homme sur sa droite. Brusquement, cela se transforma en une ouverture circulaire. Urthona en sortit mais Kickaha se jeta aussitôt sur lui et le projeta en arrière. Il voulait désespérément passer dans la salle de contrôle avant que la porte se refermât.

Ils tombèrent sur le sol. Le corps de Kickaha écrasait celui d'Urthona et ses doigts enserraient son poignet. Alors qu'il immobilisait ainsi la main qui tenait le lance-rayon, il colla le tranchant de la lame de son couteau sur la veine jugulaire du Seigneur. Les yeux de ce dernier étaient vitreux : sa nuque avait violemment heurté le sol.

Kickaha tordit le poignet et le lance-rayon tomba sur le carrelage avec un son métallique. Kickaha roula de côté, saisit l'arme, et se

releva.

En tremblant, Urthona poussa un grognement puis entreprit de se relever à son tour. Mais il se laissa retomber sur le sol sur l'ordre de Kickaha.

Numéro Six venait vers lui. Kickaha ordonna à Urthona d'interrompre l'action du robot. Le Seigneur obéit et la machine recula jusqu'au mur.

— Je n'aurais jamais cru être un jour heureux de vous revoir, avoua Kickaha qui souriait. Mais c'est pourtant ce qui se passe. Vous avez tiré les marrons du feu à ma place. Et à celle d'Anania.

Le Seigneur semblait avoir du mal à croire ce qui lui arrivait. Ce n'était guère surprenant. Après avoir enduré tant de souffrances et avoir eu la chance de découvrir un rocher contenant une porte, il avait cru ses ennemis perdus à jamais sur ce monde, ou plus probablement morts. Il était redevenu un roi dans son palais.

Il avait dû être fort surpris de découvrir que la porte de la salle de commande avait été soudée, que quelqu'un avait malgré tout réussi à pénétrer à l'intérieur du palais. Le Seigneur d'un autre monde, ayant réussi à franchir la porte y donnant accès ? Peu probable. Non, il avait dû s'imaginer qu'Orc, ou Anania et Kickaha, étaient entrés, mais qu'ils n'avaient pu pénétrer dans la salle de commande où se trouvait le centre du pouvoir. Il avait dû en premier lieu stopper la chute de son palais. Après l'avoir placé sur une orbite stable, il avait dû se servir des systèmes de détection. Le principal, tout d'abord. Un des voyants rouges clignotant sur la console centrale lui avait appris qu'un piège avait fonctionné. Urthona avait découvert que Red Orc était prisonnier dans le cube.

— Mais il devait également avoir vu Anania. Avait-il donné l'ordre au robot numéro Deux de la tuer ?

Kickaha posa la question au Seigneur qui secoua négativement la tête, comme pour chasser ses ennuis.

— Non, répondit-il lentement. Je l'ai vue, c'est exact, mais elle ne faisait rien qui puisse me nuire. J'ai alors consulté les détecteurs auxiliaires, juste pour m'assurer que personne d'autre ne se trouvait dans ce palais. Je n'avais pas encore atteint la pièce où vous vous trouvez, lorsque vous vous êtes branché sur la salle de commande et... malédiction ! Si seulement je vous avais vu quelques secondes plus tôt.

— Tout est dans le minutage, répondit Kickaha en souriant. Maintenant, continuons. Vous pensez probablement que je vais vous tuer ou peut-être vous enfermer dans cette cage à roulettes et vous laisser mourir d'inanition. Ce ne serait pas une mauvaise idée, mais je préfère que cela reste sur un plan théorique plutôt que pratique.

« J'ai promis à Red Orc de lui rendre la liberté s'il coopérait. Il ne nous a pas aidés, mais je ne peux lui en tenir rigueur. Il n'en a pas eu

l'occasion.

« Maintenant, si vous acceptez vous aussi de m'aider, je vous laisserai en vie et je ne vous torturerai pas. Je dois faire sortir votre frère bien-aimé de sa prison afin de récupérer la Trompe. Mais il faut d'abord que je vérifie l'exactitude de vos paroles. Et que Dieu vous vienne en aide si vous avez menti.

Il se tenait derrière le Seigneur, juste assez loin pour être hors d'atteinte si son prisonnier pivotait brusquement sur lui-même et tentait de lui arracher le lance-rayon qui était réglé de façon à n'infliger qu'un simple choc. Urthona s'affairait sur les commandes et l'écran du système auxiliaire montra la pièce contenant le cube. Orc se trouvait toujours dans sa prison. Anania et Deux se tenaient à côté de l'ouverture forcée dans la paroi.

Kickaha l'appela. Elle releva les yeux et poussa un petit cri. Il la rassura et résuma ce qui s'était passé.

— On dirait que tout s'arrange à nouveau, ajouta-t-il. Orc, votre frère va vous ramener dans la salle de contrôle. Tout d'abord, posez le lance-rayon sur la table. N'essayez pas de jouer au plus malin. Je vous surveille. Prenez la Trompe... c'est ça. Maintenant, allez dans l'angle du cube où vous êtes apparu après avoir franchi la porte. Bien. Ne bougez plus. Restez immobile, sinon vous risquez de laisser un pied derrière vous, ou encore autre chose.

Urthona se pencha vers le bouton.

— Attendez, ordonna Kickaha. Je n'ai pas terminé. Anania, tu sais où je suis allé ? Bien, monte là-haut et reste à côté du mur, derrière la console. Puis traverse la porte dès qu'elle apparaîtra. Oh, tu rencontreras un robot aveugle, ce pauvre vieux Un. Je vais lui donner l'ordre de rester immobile et de ne pas t'ennuyer.

Urthona s'avança d'une démarche raide vers une console qui se trouvait à l'extrémité de la grande pièce. Ses poings étaient serrés de même que ses mâchoires. Il frémissait.

— Vous devriez bondir de joie, déclara Kickaha. Vous allez continuer de vivre. Vous serez à même de tenter à nouveau votre chance contre nous, un jour.

— Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je vous croie ?

— Pourquoi pas ? Ai-je jamais fait quoi que ce soit que vous ayez pu prévoir ?

Il ordonna au Seigneur de lui indiquer quelles commandes provoqueraient le retour de Red Orc. Urthona recula d'un pas pour laisser à Kickaha accès au panneau de contrôle, mais le rouquin lui dit :

— Faites-le vous-même.

Les commandes projetaient peut-être une forte décharge lorsqu'on

les actionnait de la façon indiquée.

Urthona haussa les épaules. D'une pichenette, il actionna un interrupteur à levier, pressa un bouton et recula d'un pas. Sur sa gauche, le mur nu scintilla durant quelques secondes. Un hémisphère de couleurs tournoyantes en jaillit puis se résorba. Red Orc était là, immobile, le dos presque collé à la paroi.

— Posez la Trompe sur le sol et poussez-la vers moi avec votre pied, ordonna Kickaha.

Orc obéit. Sans quitter les Seigneurs des yeux. Kickaha se baissa et ramassa la Trompe.

— Ha ! Je l'ai finalement récupérée !

Cinq minutes plus tard, Anania franchit la porte à travers laquelle Kickaha et Urthona étaient passés.

À voir ses oncles, on aurait cru se trouver à la fin du dernier acte. Les Seigneurs s'attendaient à être abattus sans autre forme de procès. À une autre époque. Kickaha aurait été irrité de constater que les deux hommes ne pouvaient comprendre qu'ils auraient mérité un tel châtimement. Il était cependant inutile d'en être ulcéré. Il avait appris, longtemps auparavant, à ne jamais se laisser bouleverser par les pharisiens et les psychopathes, s'il avait jamais existé la moindre différence entre ces deux catégories d'individus.

— Avant de nous séparer, j'aimerais tirer deux ou trois choses au clair, si c'est possible. Urthona, que savez-vous au sujet d'un Anglais né au dix-huitième siècle ? Il vivait dans ce palais lorsque Red Orc a réussi à y pénétrer.

Urthona parut surpris. « Une autre personne est parvenue à entrer ? »

— Voilà qui en dit long sur les limites de votre savoir. Bien, je ferai peut-être un jour sa connaissance. Urthona, votre nièce m'a donné certaines explications au sujet des convertisseurs d'énergie qui alimentent ce château enchanté et aérien. Elle m'a dit qu'on peut régler tout convertisseur sur une position de surcharge mais qu'un régulateur automatique empêche cela. Je veux que vous déconnectiez le régulateur et que vous régliez sur la surcharge afin que les convertisseurs atteignent le point d'explosion dans quinze minutes.

— Pourquoi ? Vous... avez-vous l'intention de me faire sauter ? demanda Urthona, livide.

— Non. Vous serez loin d'ici lorsque tout explosera. J'ai simplement l'intention de détruire votre palais, afin que vous ne puissiez plus jamais l'utiliser.

Urthona ne lui demanda pas ce qui se passerait s'il refusait. Sous les yeux scrutateurs d'Anania, il régla les commandes. Un gros voyant rouge se mit à clignoter sur une console. Le mot « surcharge » s'éclaira en lettres seigneuriales. Un sifflement se fit entendre.

Même Anania semblait mal à l'aise. Kickaha sourit, bien qu'il fût aussi nerveux que les autres.

— D'accord. Maintenant, ouvrez les portes de la Terre I et du monde de Jadawin.

Kickaha avait soigneusement noté quelles commandes pourraient remettre le régulateur de surcharge en circuit au cas où Urthona leur jouerait un des tours dont il avait le secret.

— Je sais que vous ne pouvez vous empêcher d'être déloyal et sournois, Urthona, dit Kickaha. Mais tentez de réprimer votre méchanceté naturelle. Refrénez votre envie de me prendre de vitesse. Le lance-rayon est réglé sur la puissance maximale. Je vous couperai en deux au premier faux mouvement.

Le Seigneur ne répondit rien. Sur le grand mur nu, deux cercles miroitants apparurent. Ils s'élargirent. Sur le premier, on pouvait voir l'intérieur d'une grotte. C'était la porte que Kickaha et Anania avaient franchie pour gagner la Californie du Sud. Derrière l'autre apparaissaient les pentes d'une vallée boisée, traversée par le large lit d'un fleuve vert.

Dans le lointain, une fumée s'élevait des cheminées d'un petit village dominé par un château, sur un piton rocheux. Le ciel était vert vif. Kickaha semblait heureux.

— Cela ressemble à Dracheland. Le troisième niveau, Abharhploonta. L'un de vous s'est-il déjà rendu dans cette contrée ?

— J'ai effectué certaines incursions dans le monde de Jadawin, dit Urthona. J'avais prévu de... de...

— Prendre sa place ? Renoncez-y. Maintenant, activez la porte qui donne accès à votre propre planète.

Urthona eut un hoquet et dit :

— Mais, vous aviez dit... pourtant... vous n'allez pas m'abandonner dans cet univers ?

— Pourquoi pas ? Vous avez fait ce monde. Vous pouvez bien y passer le reste de votre vie. Qui sera sans nul doute courte et peu enviable. Comme diraient les Terriens, vous serez puni par où vous avez péché.

— C'est injuste ! s'exclama Urthona. Vous permettez à Orc de regagner la Terre. Ce n'est certes pas un monde de première catégorie mais, comparé au mien, c'est un paradis.

— Et vous osez parler de justice ! Vous n'allez pas vous abaisser à supplier un *lebblabbiy*, n'est-ce pas ? Vous, un Seigneur parmi les Seigneurs ?

Urthona se redressa.

— Non, mais si vous croyez que nous ne nous reverrons jamais...

— Je sais. Je viens de penser à une chose qui ne me surprendrait guère. Je parie qu'un bloc de pierre cache une porte qui donne sur un

autre monde, mais vous n'avez pas l'intention de nous le révéler. Vous espérez pouvoir m'attaquer par surprise après avoir découvert ce point de résonance. Si vous parvenez à le trouver. Je vous souhaite bonne chance. Il est possible que je m'ennuie un jour et que j'aie envie de me mesurer à nouveau à vous. Allez-y.

Urthona s'avança vers le mur.

— Kickaha ! cria Anania d'une voix sèche. Retiens-le !

— Arrêtez, ou je tire ! hurla-t-il au Seigneur.

Urthona s'immobilisa mais ne se tourna pas vers eux.

— Que se passe-t-il, Anania ?

Elle jeta un coup d'œil à l'énorme chronomètre mural.

— As-tu oublié que nous sommes toujours en danger ? Comment peux-tu savoir ce qu'il va faire, ce qui risque de se produire lorsqu'il prononcera le mot de passe ? Il est préférable d'attendre le tout dernier moment. Laissons partir Orc et refermons la porte derrière lui. Ensuite, nous pourrons franchir la porte du monde de Jadawin et Urthona sera libre de faire ce que bon lui semblera. Il n'a pas besoin de nous pour quitter le palais.

— Ouais, tu as raison. J'étais tellement impatient de rentrer que j'ai un peu précipité les choses. (Il se tourna vers le Seigneur :) Urthona, faites demi-tour et revenez ici !

Kickaha n'entendit pas la réponse d'Urthona dont la voix devait être extrêmement basse. Mais les mots étaient suffisamment forts pour être captés par les micros muraux.

Un sifflement bruyant s'éleva du sol, des murs et du plafond. Des nuages de gaz verdâtre jaillissaient de milliers de minuscules orifices situés sur les parois.

Kickaha respira juste assez de cette fumée métallique pour avoir envie de tousser. Il retint son souffle mais ses yeux pleuraient et il ne put voir Urthona prendre la fuite. Red Orc avait brusquement disparu lui aussi. Anania, silhouette sombre dans la brume verte, le fixait. D'une main elle pinçait son nez et de l'autre elle couvrait sa bouche. Elle essayait de lui faire comprendre de ne pas respirer.

Le message lui serait cependant parvenu trop tard et s'il n'avait pas immédiatement retenu sa respiration, il aurait déjà perdu la vie. Ou aurait été inconscient, en tout cas.

Le gaz ne pouvait attaquer l'épiderme. Il en était certain. Autrement, Urthona aurait lui aussi été victime de son piège.

Anania pivota et disparut au sein de la nappe verte. Elle se dirigeait vers la porte des Mondes Superposés. Il courut derrière elle, les yeux brûlants et emplis de larmes. Il entrevit Red Orc qui franchissait la porte de la première Terre. Puis il vit indistinctement le dos d'Urthona, comme ce dernier plongeait à travers la porte de l'univers que Kickaha aimait tant.

Kickaha crut qu'il ne pourrait s'empêcher de tousser. Il lutta cependant contre cette pulsion, car il savait que s'il aspirait ne fût-ce qu'une unique bouffée de ce gaz, il serait perdu.

Puis il fut sur le seuil. Il ignorait à quelle hauteur la porte s'ouvrait au-dessus du flanc de la montagne, mais il n'avait pas le temps de se montrer prudent. Il bascula aussitôt, atterrit sur ses fesses et glissa douloureusement sur un éboulis de pierraille. La pente descendait sur soixante mètres, selon un angle de quarante-cinq degrés, puis s'affaissait brusquement. Il roula sur lui-même et se retint aux rochers. Les pierres entaillèrent et déchirèrent sa poitrine et ses mains, mais il maintint sa prise sans s'inquiéter de la douleur.

À présent, il toussait. C'était sans importance. Il ne se trouvait plus au sein du nuage verdâtre qui jaillissait hors de l'ouverture circulaire toujours visible sur le flanc de la montagne.

Kickaha s'arrêta. Lentement, par crainte que des mouvements trop vifs fissent glisser les rochers, il se mit à ramper vers le haut. Il délogea quelques pierres puis il vit Anania. Elle se tenait à côté de la porte et se retenait d'une main à une corniche rocheuse. Son autre main tenait la Trompe. Elle avait de grands yeux et un visage livide.

— Monte jusqu'ici et écarte-toi ! hurla-t-elle. Le plus vite possible ! Le convertisseur va bientôt exploser !

Il le savait. Il lui hurla de s'éloigner elle aussi. Il serait là-haut dans une minute. Elle fit mine de descendre l'aider puis se ravisa et s'éloigna horizontalement. Il grimpa obliquement vers la corniche à laquelle elle s'était retenue. À plusieurs reprises, il glissa en arrière, mais parvint chaque fois à stopper sa descente.

Il quitta finalement l'éboulis. Il se releva légèrement et se hissa sur la corniche en se retenant à une touffe d'herbe, puis s'écarta de l'ouverture le plus rapidement qu'il pouvait.

Comme il atteignait un point situé au-dessus d'un léger renflement de la montagne, une sorte de lèvres de pierre, la montagne trembla et hurla. Il fut projeté dans les airs et retomba à plat ventre sur la « lèvres ».

Les rochers roulèrent vers le bas de la pente pour franchir la corniche et laisser derrière eux le sol aussi net que s'il avait été balayé par un balai géant.

Puis ce fut le silence, uniquement interrompu par les cris lointains de quelques oiseaux et le léger grondement des pierres qui roulaient encore vers le bas.

— Tout est fini, Kickaha, dit-elle.

Il se tourna lentement vers Anania et la vit regarder derrière un éperon rocheux.

— La porte a dû se fermer lorsque les convertisseurs ont explosé. Grâce à Dieu, seule une infime partie de la déflagration l'a traversée.

Autrement, toute la montagne aurait été détruite.

Il monta vers elle et scruta la pente du regard. Au-dessous, quelque chose dépassait de l'amas de rochers.

— Un bras ?

— Urthona a-t-il réussi à s'en tirer ?

Elle secoua négativement la tête.

— Non, il a sauté au bas de la corniche. Il n'a pas fait une chute très importante, environ six mètres, avant de heurter la seconde pente. Mais les rochers sont tombés sur lui.

— Nous allons descendre pour nous assurer qu'il est bien mort, dit-il. Sa dernière trahison rend caduques toutes les promesses que nous avons pu lui faire.

Ils durent simplement empiler d'autres rochers sur Urthona pour empêcher oiseaux et charognards de se repaître de son cadavre.

XXVI

Un mois plus tard, ils se trouvaient toujours sur cette montagne, mais sur l'autre versant et sur les derniers contreforts. Nul être humain n'habitait la vallée, mais des chasseurs s'y aventuraient parfois depuis le village qu'ils avaient pu apercevoir de la caverne. Kickaha et Anania prirent soin de les éviter.

En premier lieu, ils construisirent une hutte. Puis, avec du frêne, ils confectionnèrent des arcs et des flèches à pointe de silex. À l'aide de ces armes, ils tuèrent des cerfs, qui étaient nombreux en ce lieu, et tannèrent leurs peaux, qu'ils employèrent pour fabriquer un tipi, bien caché au plus profond des bois.

Un ruisseau qui coulait deux cents mètres plus bas leur offrait son eau fraîche et pure, ainsi que des poissons.

Le jour, ils portaient des vêtements en peau de daim ; la nuit, ils dormaient sur des peaux d'ours. Ils se reposaient mais faisaient fréquemment de l'exercice. Ils se promenaient, cueillaient des noix et des baies, chassaient et faisaient l'amour. Ils engraisèrent même quelque peu.

Après avoir si longtemps souffert de la faim, il leur était difficile de se modérer. Une partie de leur alimentation était composée de pain et de beurre qu'ils avaient volés au village : deux grands paniers.

La supposition de Kickaha selon laquelle ils se trouvaient à Dracheland avait été confirmée par des conversations de villageois qu'il avait surprises. D'après ce qu'il avait entendu, le village se trouvait dans la baronnie d'Ulrich von Neifen.

— Son suzerain, en théorie tout au moins, est le duc, ou Herzog, Willehalm von Hartmot. Je sais à peu près où nous nous trouvons. Si nous descendons ce cours d'eau, nous atteindrons le fleuve Pfawe. Après un voyage d'environ quatre cents kilomètres, nous arriverons dans la baronnie de Siegfried von Lisbat. C'est un excellent ami. Il devrait l'être, en tout cas. Je lui ai donné mon château et il a épousé ma femme en secondes noces. Comprends bien qu'Isote et moi nous nous entendions fort bien. Mais elle ne pouvait pas supporter mes

longues absences.

— Qui duraiient combien de temps ?

— Oh... de quelques mois à quelques années.

Anania ne put s'empêcher de rire.

— Désormais, lorsque tu partiras en voyage, je t'accompagnerai.

— Bien sûr. Tu peux me suivre, mais ce n'était pas le cas pour Isote. D'ailleurs, même si elle en avait été capable, elle n'aurait Jamais accepté de quitter le château.

Ils décidèrent de séjourner un mois environ chez von Lisbat. Kickaha aurait voulu descendre au niveau inférieur, celui qu'il appelait le niveau amérindien, et trouver une tribu qui l'adopterait. De tous les mondes superposés, c'était celui qu'il aimait le plus. On y trouvait de grandes montagnes et d'immenses plaines, des ruisseaux et des fleuves d'eau pure, des bisons géants, des mammoths, des antilopes, des ours, des tigres à dents de sabre, des chevaux sauvages, des castors et des milliards d'oiseaux. La population humaine était primitive et clairsemée mais bien que le second niveau eût une superficie supérieure à celle des deux Amériques réunies, il y avait peu de lieux où le nom de Kickaha le fourbe n'était pas célèbre.

Mais ils devraient se rendre dans le palais-forteresse qui se dressait au sommet de ce monde créé en forme de tour de Babel. Une fois-là, ils franchiraient une porte qui les mènerait sur Terre. À contrecœur, car aucun d'eux n'aimait la première Terre. C'était un monde surpeuplé, pollué, qui risquait à chaque instant de disparaître au sein d'un conflit nucléaire.

— Wolff et Chryséis auront peut-être regagné leur château lorsque nous l'atteindrons. Ils s'y trouvent peut-être déjà. Est-ce que ce ne serait pas magnifique ?

Kickaha prononça ces paroles alors qu'ils se trouvaient sur la montagne, au-dessus de la vallée. Vers le milieu de la pente se dressaient les bouleaux avec lesquels ils fabriqueraient un canoë. Une fumée s'élevait des cheminées du petit village qui se trouvait sur la courbe du fleuve. L'air était pur et, sous leurs pieds, le sol demeurerait immobile. Un grand aigle noir prenait son essor alors que deux faucons planaient dans le vent en direction du cours d'eau et de ses poissons abondants. Un grizzly poussa un grognement dans les buissons, non loin de là.

— Anania, ce monde est magnifique. C'est Jadawin qui en est le Seigneur, mais c'est « mon » monde, le monde de Kickaha.

Fin du Tome 5
